

Universitas Ostraviensis
Facultas Philosophica
Vol. 19, Num. 2 / 2019



Studia Romanistica

Ostrava

Reg. č. MK ČR E 18750
ISSN 1803-6406
ISSN 2571-0265



UNIVERSITY OF
OSTRAVA



ÍNDICE – TABLE DES MATIÈRES – INDICE

Artículos y estudios – Articles et études – Articoli e studi

- 7 **Květuše Kunešová**
L'authenticité du personnage romanesque selon Robert Charbonneau
- 19 **Jan Mlčoch**
Los enemigos de la libertad: Mario Vargas Llosa y las nuevas utopías
- 29 **Ewa Pirogowska**
L'image discursive du Juif en tant qu'ensemble sémiotique
- 41 **Zuzana Raková**
Les premières traductions tchèques de Jules Verne (1870–1900) : archéologie de la traduction
- 50 **Roger Tinnell**
Las primeras traducciones al checo de poemas de Federico García Lorca hechas por Zdeněk Šmíd
- 58 **Pavčina Židková**
Langue de spécialité et sous-code horizontal. Approches variées et complémentaires

Reseñas – Comptes rendus – Recensioni

- 73 **Zuzana Honová**
Alicja Kacprzak ; Radka Mudrochová ; Jean-François Sablayrolles (éds.) (2019). *L'emprunt en question(s). Conceptions, réceptions, traitements lexicographiques*. Lambert-Lucas. 200 pp. ISBN 978-2-35935-230-6
- 74 **Beatriz Gómez-Pablos**
Erla Erlensdóttir; Emma Martinell; Ingmar Söhrman (eds.) (2017). *De América a Europa. Denominaciones de alimentos americanos en lenguas europeas*. Madrid-Frankfurt: Iberoamericana-Vervuert. 415 pp. ISBN 978-84-16922-53-6
- 76 **Beatriz Gómez-Pablos**
Mónica Sánchez Presa (2018). *El lenguaje académico en el entorno universitario*. Bratislava: Univerzita Komenského. 121 pp. ISBN 978-80-223-4656-6
- 77 **Jan Mlčoch**
Stanley G. Payne (2019). *La Revolución española 1936–1939. Un estudio sobre la singularidad de la guerra civil*. Barcelona: Espasa. 387 pp. ISBN 978-84-670-5533-7

Crónica – Cronique – Cronaca

- 83 **Zuzana Honová**
Anniversaire de Jana Pavlisková (*1949)





**Artículos y estudios —
Articles et études —
Articoli e studi**



L'AUTHENTICITÉ DU PERSONNAGE ROMANESQUE SELON ROBERT CHARBONNEAU

Květuše Kunešová

Université de Hradec Králové

République tchèque

kvetuse.kunesova@uhk.cz

Résumé. L'article traite des questions de la théorie littéraire liées au personnage romanesque auxquelles Robert Charbonneau, romancier québécois, a consacré son essai *Connaissance du personnage*, paru en 1944. Dans ses romans psychologiques, il a introduit des personnages de jeunes gens qui essaient de trouver la liberté et la vérité pour pouvoir vivre leurs vies de façon authentique.

Mots clés. Littérature québécoise. Roman psychologique. Personnage. Authenticité.

Abstract. Authenticity of Novel Characters According to Robert Charbonneau. The article deals with the literary theoretical problem of fictional character to which Robert Charbonneau, a Quebecois novelist, paid attention in his essay *The Knowledge of Fictional Character* in 1944. In his psychological novels he depicted young characters trying to find freedom and truth in order to live authentic lives.

Keywords. Quebecois literature. Psychological novel. Fictional characters. Authenticity.

1. Introduction

Toute analyse de l'œuvre essayiste ou romanesque de Robert Charbonneau touche à plusieurs questions littéraires et historiques : la littérature québécoise et les enjeux de l'époque, les relations des Canadiens francophones envers la France dans l'optique de la théorie du centre et de la périphérie, les questions liées à la création littéraire sous un angle philosophique. Ce sont ces dernières que nous prenons comme bases de notre réflexion en commémorant ainsi le 75^e anniversaire de la parution de l'essai *Connaissance du personnage* en 1944 qui prouve la nouvelle orientation des écrivains québécois.

1.1 Personne et personnage

La notion du personnage romanesque a subi plusieurs rédefinitions au cours du XX^e siècle. L'approche psychologique est représentée par Robert Charbonneau ou son maître François Mauriac qui sont toujours à la recherche de « l'homme », guidés par leur sensibilité religieuse.

« Autant de romanciers, autant de visions de l'homme qu'influencent les époques et les idéologies », affirme Pierre-Louis Rey (1992 : 61) en se référant notamment au théoricien du personnage littéraire Michel Zérafra. C'est ce dernier qui, dans son ouvrage *Personne et personnage*, a analysé les enjeux de « l'homme et sa présence dans le monde tels que le romancier les perçoit d'abord, les conçoit ensuite » où « l'individu apparaît comme un miroir du social » (Zérafra, 1969 : 10). Dans sa conception du personnage, il s'agit de l'interdépendance entre la personne et sa représentation romanesque vue sous un angle historique et sociologique.

En traitant du genre romanesque des années 1920 aux années 1950, Nicole Bothorel constate : « Une conception relativiste de la personne s'y manifeste, caractérisée par la mouvance et l'imprévisibilité. Un nouveau personnage lui correspond : non construit, non défini, c'est surtout une conscience, foyer incertain de « myriades d'impressions » (1971 : 126). L'approche de Zérafra qui accentue la notion de la personne mise en doute, Bothorel pense qu'il faudrait chercher des personnages-fonctions selon les théories structuralistes. L'analyse structurale préfère définir le personnage par ses fonctions narratives, sémiotiques ou autres en évacuant la dimension de la personne. Selon Julien Algirdas Greimas (1966), les actants désignent les rôles fondamentaux ou abstraits, en tant qu'ils sont susceptibles de fonctions spécifiques, déterminées dans une structure actantielle oppositive : sujet-objet, destinataire-destinateur, adjuvant-opposant. Bien que l'analyse psychologique soit en premier lieu dans la conception du personnage de Charbonneau, il est possible de remarquer ses tentatives de catégoriser les personnages selon certaines fonctions. Celles-là ne coïncident évidemment en aucun cas avec les fonctions narratives mentionnées par Bothorel, celles du modèle actantiel de Greimas. Les fonctions introduites par Charbonneau servent à distinguer les personnages selon leurs qualités psychiques et spirituelles.

Un rapport entre l'homme vivant et une figure romanesque semble cependant être justifiée, vu l'opinion de Tzvetan Todorov : « Refuser toute relation entre personnage et personne serait absurde : les personnages représentent des personnes, selon des modalités de la fiction » (1972 : 286). Il est donc évident que la notion de *l'actant* n'a pas pu se substituer au terme du *personnage*. Michel Erman affirme que le personnage est indissociable de la structure de l'action, mais il n'est pas réductible à sa fonction narrative ; il a donc un être (*Poétique du personnage de roman*, 2006). La dimension de l'être et son intériorité ont fasciné les auteurs, tels François Mauriac ou Robert Charbonneau. Leur but a été de pénétrer dans cette intériorité en créant des personnages aussi vrais que les hommes vivants sans les copier. L'authenticité du personnage selon Charbonneau, c'est sa « vérité ».

L'effet du personnage selon Vincent Jouve est basé sur une synthèse entre unités « statiques » (l'être) et unités « dynamiques » (le faire). Tout personnage se construit ainsi à travers certaines qualifications et au moins une fonction : « La question de l'identité du personnage se ramène à celle des rapports entre qualifications et fonction. Soit il y a redondance parfaite et, donc, permanence du personnage dans son être, soit se dessine un certain décalage et, donc, une possibilité de développement original » (1992 : 142). Dans les intentions de la phénoménologie, Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*, 1990) propose une autre dichotomie du concept de personnage : la mêmété (le fait de rester le même) et l'ipséité (l'identité comme fait d'être soi-même à travers le temps). Vu le concept psychologisant de Charbonneau, cette théorie s'avère moins proche de ses thèses basées sur l'analyse de l'être humain dans son « entier ».

1.2 Robert Charbonneau et le contexte historique

Considéré avoir introduit le roman psychologique dans la littérature québécoise, Robert Charbonneau¹ est une personnalité qui a marqué la scène littéraire québécoise dans les années 1930-1950.

Madeleine Ducrocq-Poirier souligne les mérites de Charbonneau, qui a préparé le chemin pour les jeunes auteurs, entre autres Gabrielle Roy, Anne Hébert ou Yves Thériault (1971 : 136-141), en les aidant à publier leurs premières œuvres. Robert Charbonneau s'est également engagé sur la scène littéraire en tant que défenseur de l'autonomie de la littérature canadienne française et de la littérature québécoise, notamment dans la polémique avec les auteurs français, au cours des années 1940, à laquelle a participé, parmi d'autres, François Mauriac. Charbonneau considère la littérature québécoise comme un nouvel arbre et pas une branche, comme telle qu'elle a depuis toujours été considérée par les Français. Dans son article « Culture canadienne française », qui a été publié dans *La Relève* en 1946, il affirme : « Il faut cesser de penser en provinciaux » (Thériault, 1986 : 40). Les articles de cette polémique ont été réunis dans l'essai de Charbonneau *La France et nous*, publié en 1947.

Dans une optique historique, la période de 1935-1950 signifie une révolution intérieure dans le catholicisme québécois. Les textes de Robert Charbonneau documentent la situation dans les milieux catholiques de l'époque de l'entre-deux-guerres, où les nouvelles idées, liées à la modernité, ont commencé à s'imposer non seulement en France, mais également au Québec. Il est donc possible de considérer l'œuvre de Charbonneau comme un présage d'une régénération de toute la société qui est finalement arrivée au Québec, au cours des années 1960, avec la Révolution tranquille.²

¹ Robert Charbonneau est né à Montréal en 1911 et est décédé en 1967 à Saint-Jovite, au Québec. Après avoir fait ses études classiques au Collège Sainte-Marie, il a étudié le journalisme à l'Université de Montréal dont il est diplômé en 1934. De 1934 à 1942, Charbonneau est aussi journaliste à *La Patrie*, rédacteur au *Droit* et directeur de l'information au journal *Le Canada*, tout en encourageant les publications de jeunes écrivains. Il a également collaboré à *Culture*, *Notre Temps*, *L'Action nationale* et *Le Devoir*. Jusqu'en 1948, il dirige *La Nouvelle Relève* qui a succédé à *La Relève* (à partir de 1941). En 1940, il fonde avec Claude Hurtubise les Éditions de L'Arbre et participe à la création de l'Académie canadienne-française, dont il sera le président de 1948 à 1960. En 1949, il est adjoint au directeur de l'information du journal *La Presse*. Il entre à *La Semaine* de Radio-Canada dont il est le directeur en 1953, puis crée le service des textes de Radio-Canada en 1955.

Robert Charbonneau a été président de la Société des éditeurs de 1945 à 1949 et président de la Société des écrivains en 1966. Il a reçu le Prix Athanase-David en 1942 pour *Ils posséderont la terre*, le Prix Duvernay pour *Fontile* en 1946, et la Médaille Chauveau de la Société royale du Canada en 1965.

² La Révolution tranquille est une période de changements rapides vécue par le Québec dans les années 1960. Sous la direction de Jean Lesage, le Parti libéral du Québec élabore un programme résolument réformiste. Le thème central de la campagne électorale est illustré par le slogan libéral « C'est le temps que

Robert Charbonneau est l'un des fondateurs de *La Relève* (1934-1941), revue culturelle qui regroupe les intellectuels de l'époque.³ *La Relève* vise un renouveau spirituel et humaniste dont l'art doit être un témoin privilégié. L'un des membres du groupe, le poète Hector de Saint-Denys Garneau, l'a formulé de la façon suivante : « Dans la grande révolution qui s'ébauche et qui devra être le retour à l'humanité, il s'impose que l'art, cette couronne de l'homme, l'expression suprême de son âme et de sa volonté, retrouve son sens perdu et soit l'expression splendide de cet élan vers le haut » (2001 : 383). Les œuvres littéraires de ce groupe exaltent l'expression du moi, la vie intérieure et les problèmes de la spiritualité de l'homme moderne.

Maxmilien Laroche appelle la génération de *La Relève* « Néo-Québécois » pour leur but de renouveler le questionnement sur l'homme affranchi des dogmes imposés longtemps par la religion catholique et pour leurs efforts de défendre l'autonomie de la littérature québécoise par rapport à la littérature française (Hamel, 1997 : 612-614). Il n'est pas sans intérêt que pendant la visite de Jean-Paul Sartre à Montréal en 1946, une critique négative de ses œuvres a été soulevée (Beinaert, 1946 : 9). *La Nouvelle Relève* publie un texte de Daniel-Rops sur l'existentialisme, « Littérature d'un monde en perdition », où il prétend qu'il faut accompagner le lecteur et le guider afin de provoquer le consentement en face des textes existentialistes. Selon Yvan Cloutier (1998 : 276), Robert Charbonneau a adopté le même point de vue dans « L'athéisme au théâtre », publié dans *La Nouvelle Relève* de février 1946 sous le pseudonyme F. R. Dans cet article, il avoue que « rien ne ressemble plus à l'œuvre d'un croyant de talent que l'œuvre de Jean-Paul Sartre intitulée *Huis clos* [pièce qui] n'en déplaît à son auteur, [et qui] aurait pu être écrite par un catholique » ; c'est « que chaque spectateur de *Huis clos* rétablit Dieu en sa pensée, tout naturellement et sans détruire l'unité, la forme de la pièce, en ayant même l'impression de compléter l'auteur sur un point qu'il ignore » (Cloutier, 1998 : 276). Il est indéniable que l'existentialisme de Sartre a attiré l'attention de Charbonneau bien que lui-même et ses amis du groupe autour de *La Relève* soient influencés par la philosophie néo-thomiste représentée par Jacques Maritain⁴ et par un courant du catholicisme moderniste, le personalisme d'Emmanuel Mounier⁵. Les deux philosophes peuvent même être classés parmi les collaborateurs de la revue, d'où l'intérêt que le mouvement porte à la destinée de l'homme. C'est dans ces intentions que s'inscrivent les essais

ça change ». Une classe moyenne émergente lutte pour avoir davantage de mainmise sur les ressources économiques du Québec, et l'on tente de redéfinir le rôle et l'identité de la société francophone du Canada. Les francophones peuvent dorénavant travailler entièrement en français et ainsi développer des compétences techniques, scientifiques et administratives. La francisation a aussi lieu dans les domaines de l'éducation, du bien-être social et de la santé, de même qu'au sein des différents départements du gouvernement et de l'administration.

3 Robert Charbonneau, Saint-Denys Garneau, Paul Beaulieu et Robert Elie.

4 Jaques Maritain (1882-1973) est un philosophe chrétien, qui a influencé les milieux européens et américains par sa philosophie qui relève du néo-thomisme ou de la nouvelle scolastique. Le néothomisme est un renouveau de la philosophie thomiste élaboré à la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle à l'initiative du pape Léon XIII et de son encyclique *Æterni Patris*. Ses grands chantiers philosophiques concernent la question des fondements de la connaissance, de la certitude et de la vérité. Il s'élargit à partir des années 1920 à l'exploration de l'être et de l'existence.

5 Le personalisme est un courant d'idées fondé par Emmanuel Mounier (1905-1950) autour de la revue *Esprit* et recherchant une troisième voie humaniste entre le capitalisme libéral et le marxisme. Il a eu une influence importante sur les milieux intellectuels et politiques français et québécois des années 1930 aux années 1950. La valeur éthique fondamentale de cette philosophie est le respect de la personne. Les personalistes avaient l'ambition de susciter une « révolution spirituelle », transformant simultanément les choses et les hommes, qui devait trouver son inspiration philosophique dans une conception « personaliste » de l'homme et de ses rapports avec la nature et la société.

et les romans de Robert Charbonneau ayant pour thèmes la vie humaine en tant que destin où le rêve et le désir se heurtent à la réalité.⁶

2. Le concept du personnage selon Charbonneau

Parmi les romanciers français Charbonneau apprécie particulièrement François Mauriac et Georges Bernanos, auteurs à qui sont consacrés des chapitres respectifs de son essai *Connaissance du personnage*, paru en 1944, dont nous essayons d'analyser les thèses fondamentales.

Il est indéniable que la notion de personnage est essentielle tant dans l'œuvre de François Mauriac que dans l'œuvre de Robert Charbonneau. C'est pourquoi nous avons opté pour un point de vue comparatiste afin de démontrer les spécificités de la théorie du personnage charbonnienne, en opposant le texte de l'essai *Connaissance du personnage* de Charbonneau à celui du *Romancier et ses personnages*.

Dans la préface de l'essai *Le Romancier et ses personnages* de Mauriac, Danièle Sallenave affirme que « la querelle faite au personnage n'est donc qu'en apparence une querelle littéraire, c'est en fait bien plus, parce que les questions littéraires, les questions qui concernent la littérature sont des questions vastes, philosophiques, existentielles » (Mauriac, 1990 : 11).

Dès les premières pages de l'essai *Connaissance du personnage* de Robert Charbonneau, il est évident que cette remarque est également particulièrement valable pour cet auteur. Le rapport entre la réalité et la fiction, c'est-à-dire entre l'existence et l'art est étroit. Charbonneau en déduit que : « Nous connaissons l'homme. Analogiquement, nous pouvons connaître à partir de lui la vérité des personnages quel que soit le monde particulier dans lequel l'auteur les a placés » (1944 : 35).

Charbonneau commence son essai par un bilan de l'évolution du roman en tant que genre en constatant son état contemporain, à savoir que le genre romanesque, selon lui, a accueilli des éléments étrangers à la thématique littéraire, c'est-à-dire ceux qui relèvent des sciences, de philosophie, théologie et politique et qui éclipsent l'image de l'homme. Charbonneau oppose la tradition littéraire, symbolisée par Balzac ou Proust, par exemple, aux genres populaires de l'époque, notamment au roman policier. Il est persuadé que les auteurs des romans populaires montrent l'homme de façon superficielle, comme celui qui accomplit simplement une action, sans s'intéresser à sa vie intérieure. Le but de Charbonneau est au contraire d'aller au plus loin pour connaître les profondeurs de la conscience humaine, autrement dit, son « âme ». Il parvient ainsi à une constatation semblable à celle de Danièle Sallenave – que le personnage romanesque incarne et signifie l'existence même en affirmant : « Le roman tire son intérêt du mystère de l'homme » (Charbonneau, 1944 : 12). Charbonneau considère le personnage comme l'élément central du roman parce que le roman, révèle même des facettes cachées de l'existence humaine. Le mérite du romancier est de saisir plus d'éléments qu'une simple observation des apparences pourrait atteindre. L'esthétique du mystère prônée par Charbonneau place l'art du romancier au niveau suprême.

Robert Charbonneau est convaincu de l'existence d'un destin qui se manifeste au moment crucial vécu par l'individu et qui mène à résoudre la situation : « Dans la vie de chacun il y a un acte pour lequel nous sommes faits et sur lequel pivote notre destinée. [...] Il est donné à tout homme de s'engager au moins une fois » (1944 : 13). C'est cet engagement qui oblige l'homme

⁶ Romans : *Ils posséderont la terre*, 1941 ; *Fontille*, 1945 ; *Les désirs et les jours*, 1948 ; *Aucune créature*, 1961 ; *Chronique de l'âge amer*, 1967. Essais : *Connaissance du personnage*, 1944 ; *La France et nous*, 1947.

à déployer toutes ses capacités et tout son art de vivre. L'idée de l'engagement semble être très originale et pourrait évoquer celle d'un Sartre, malgré les différences d'approche. L'incompatibilité réside évidemment dans la question de la foi. Sartre est persuadé que l'homme, jeté dans le monde, n'est rien d'autre que ce qu'il se fait, comme il affirme dans *L'Existentialisme est un humanisme*. L'engagement au sens sartrien est lié à la condition humaine comme telle. L'homme est condamné à l'engagement de la même façon qu'il est condamné à être libre. L'engagement n'est pas l'effet d'une décision volontaire, d'un choix qui lui préexisterait. Pour Charbonneau, l'engagement possède d'autres connotations : c'est un acte volontaire, suprême, qui couronne l'existence humaine, au cas extrême par un héroïsme ou par un sacrifice, dans les intentions de l'éthique chrétienne. C'est une preuve de notre humanité, notre force et persévérance. Charbonneau montre le personnage romanesque comme un être qui, tout en conservant son libre arbitre, lutte sans cesse avec lui-même pour surmonter les penchants mauvais, qui le rattachent à sa condition terrestre, et réaliser ainsi la plénitude de son être spirituel.

Charbonneau affirme que l'homme dépend également des autres en se réalisant souvent par l'intermédiaire des rapports humains. Il ouvre ainsi de nouvelles perspectives aux enjeux de la conscience et même aux questions identitaires :

Nos destinées s'emmêlent étroitement. Chaque être, irremplaçable dans son essence, reconnaît qu'il est à la fois unique et commun. Il agit sans cesse sur les autres et défend à tout instant sa personnalité contre les êtres qui lui sont les plus chers. [...] Il se sent différent des autres et en même temps semblable à eux. [...] Nous avons alors une vérité pour nous et une vérité pour les autres (1944 : 13).

Bien que Mauriac lui semble être parfois trop moralisateur, Charbonneau n'admet pas la simple moralisation. Il affirme donc : « Nous ne pouvons jamais juger un homme ; nous pouvons juger son acte. Mais nous ignorons les motifs qui les ont déterminés. D'où la nécessité de créer des êtres vivants » (1944 : 17). Les êtres vivants, selon Charbonneau, sont des personnages dont la psychologie est complexe. Il invoque Dostoïevski, Proust et Kafka en les opposant aux auteurs des romans sentimentaux, populaires ou policiers. L'exemple négatif qu'il cite est Dashiell Hammett, l'auteur de *The Maltese Falcon*, qui dans la vision de Charbonneau ne mérite pas de trouver place dans l'histoire de la littérature. Il ne s'efforce pas à chercher la vérité, à essayer de comprendre les motifs des actes de ses personnages. Aux yeux de Charbonneau, les romanciers populaires, tel Hammett, écrivent trop vite et de façon superficielle. Charbonneau évalue le statut du personnage dans le roman en distinguant nettement le roman populaire des œuvres de qualité : « De nos jours, le roman tend encore à se dégager des éléments qui ralentissent l'action et le détournent de sa fin qui est l'homme. L'action a cédé le premier plan dans les romans comme *A la recherche du temps perdu*, *Ulysse* de Joyce, *Le Nœud de vipères* de Mauriac » (1944 : 20).

La littérature de l'époque nécessite, selon Charbonneau, qu'au premier plan soit mis le personnage et sa psychologie : « Le roman est fondé sur la vérité psychologique des personnages, sur leur vérité ontologique. La vérité de l'être fictif n'est pas empruntée au réel ; c'est une vérité, une authenticité créée, analogue à celle-ci, mais distincte » (1944 : 21). Le statut du romancier change à l'époque moderne :

Du témoin chargé de nous relater un événement, ou de moralisateur qu'il était, il devient le père de son personnage ; dans la seconde étape, inaugurée par Dostoïevski, il devient plus encore, son dieu. Mauriac l'a écrit avec beaucoup de justesse, le romancier tend à se substituer à Dieu (1944 : 21).

Charbonneau essaie également de se prononcer sur la liberté des personnages : selon lui le romancier devrait avoir un rapport étroit avec ses personnages, un rapport de générosité et d'indulgence.

Tout comme Mauriac, et dans la même veine, Charbonneau réfléchit également à la position du lecteur : « Et le lecteur ? Peut-il suivre le romancier ? Certes. La créature la plus intuitivement connue, la plus fouillée dans son âme, nous ressemble par l'humanité de ses sentiments, de ses aspirations, de ses pensées » (1944 : 21). Or, Charbonneau n'admet pas le personnage-type car il considère cette approche comme simpliste et schématique, en pensant que chaque cas est original. Il établit cependant quatre sortes de personnages :

Les premiers sont les acteurs – ils portent un rôle – personnages des romans d'aventure ; les seconds incarnent l'auteur – ils ont la logique des êtres humains, la conscience et la vérité, mais non l'autonomie ; les troisièmes ont ces qualités et l'autonomie, mais ils vivent en surface, leurs problèmes sont d'ordre moral : c'est la chair, le remords – cette catégorie comprend presque tous les personnages modernes dont les exigences sont essentielles, mais maintenues par leur auteur sur un plan moral ; enfin il y a des personnages dont la destinée est spirituelle : comme ceux de Dostoïevski (quand le mystère est connu le plus profondément qu'il paraît le plus opaque) et de Bernanos. Ils sont tellement au-dessus de la psychologie ordinaire que leur autonomie seule nous est garante de leur vérité. Le mystère n'est pas de l'aventure ou de la destinée, mais du personnage, du mystère essentiel de la personne (1944 : 36).

Charbonneau étonne par un jugement sévère vis-à-vis de certains auteurs renommés. Il distingue entre les livres qui donnent la représentation de la vie exacte, mais ne saisissent pas la vie même ; la mimésis⁷ réussie n'assure pas toujours l'expression sincère de la vérité. Charbonneau est influencé par les auteurs de l'école néo-scolastique dont la thèse principale concernant l'esthétique exprime cette exigence : « L'évidence du vrai devient la splendeur du beau », formulée par Maurice de Wulf en 1897 (Santroul, 1908 : 18).

Ce qui fait le roman, c'est la densité spirituelle ou charnelle des personnages. Charbonneau ne pense pas que l'art du roman soit réductible au style. Pour illustrer son opinion, il distingue entre les créateurs et les « habiles » fabricants des romans. Les personnages de ces derniers « n'émeuvent en nous aucune correspondance, aucune attente inquiète, aucun intérêt qui aille au-delà de la simple curiosité. Ils sont sans mystère » (1944 : 24). Il manque de l'âme aux personnages de Victor Hugo, Charles Dickens ou André Gide, malgré l'imagination et l'art de l'écriture de leurs créateurs. Il leur oppose les grandes figures notoirement connues, celles de Balzac, comme, par exemple, Lucien de Rubempré. La « vérité » de Lucien Rubempré réside dans sa sincérité, son incertitude et son énergie en même temps, dans l'art de Balzac qui a su créer un personnage « vivant », car, selon Charbonneau l'autonomie du personnage dépend de la vérité de la création qui est au-delà de la vraisemblance. Pour que le personnage soit autonome :

le romancier doit créer une âme. Il la tire de lui-même. C'est de la vie du romancier que vivra le héros. Sa vitalité, sa densité, dépendent de la force vitale et de la profondeur de la vie spirituelle du créateur. Ce n'est pas par la technique qu'on peut créer le personnage » (1944 : 25).

7 Nous comprenons la mimésis selon son acception originale, c'est-à-dire le terme tiré de la poétique d'Aristote qui définit l'œuvre d'art comme une imitation du monde tout en obéissant à des conventions. En ligne: <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mim%C3%AAsis/51511> [05/09/2019].

Il se réclame de François Mauriac en citant les fondements des concepts de celui-ci. Charbonneau est d'accord avec lui que c'est dans le créateur que le problème entier, technique comme moral, se résout.

Outre la technique et la personnalité du romancier, il y a un troisième élément dans le roman, celui de mystère, que l'on peut appeler le génie. En ce qui concerne la relation entre la connaissance et la création dans le processus de l'écriture, Charbonneau opte pour cette dernière : « La faculté du créateur, c'est l'intuition, non l'analyse comme on l'a cru » (1944 : 32). Selon Charbonneau, la connaissance découle de la création et non l'inverse. Or, le personnage participe à la vie et à l'âme du romancier car c'est là où il atteint sa complexité.

3. Le système de personnages dans *Ils posséderont la terre*

Le premier roman de Robert Charbonneau se prête bien en tant qu'objet de l'analyse dont le but est de considérer ses thèses mises en pratique. Le roman, écrit à la fin des années 1930, a été publié en 1941, remanié plus tard pour paraître sous forme définitive en 1944.

Le roman à titre symbolique évoque l'évangile selon saint Mathieu V, 4. « Ils posséderont la terre » utilisé comme métaphore qui signifie pour Charbonneau assumer sa liberté et s'engager. Le livre commence par un long prologue qui couvre une cinquantaine de pages, un tiers du livre entier en fait. Il s'agit des souvenirs du personnage principal, André Laroudan, narrateur homodiegétique à la première personne de cette partie, dont la forme est très proche d'un journal bien qu'il n'y ait pas de datation et qu'elle contienne des passages de discours direct. Au premier plan de l'histoire personnelle d'André figurent ses grands-parents, son cousin Fernand et son copain de classe Jérôme. La mère d'André décédée alors qu'il est enfant, son père meurt quand il a douze ans. L'expérience de la mort se poursuit par d'autres cas. Fernand, son cadet de deux ans, devient victime d'un incendie et son ami Jérôme succombe à une maladie mortelle. La mort apparaît, donc, en tant qu'un impératif fatal, et, par conséquent, un élément qui contribue à la construction du destin d'André. Adolescent, il fait la connaissance d'un autre garçon, Edward Wilding, avec qui il se lie d'amitié. Malgré son origine bourgeoise, Edward présente André à ses amis libéraux qui se réunissent dans un club pour discuter de la politique, des questions sociales et des révolutions. Grâce à Edward, André prend connaissance du milieu bourgeois de Fontile, ville imaginaire au Québec, où l'action du roman se passe probablement au cours des années 1930. Charbonneau se concentrant sur le personnage, s'occupe peu de spatialité ainsi que de temporalité sauf si ces relations s'attachent au caractère du personnage, comme par exemple la maison de Wilding.

Le prologue contient des événements importants de l'apprentissage de la vie de deux amis liés par un désir commun d'atteindre la liberté et de fuir de leur milieu d'origine : ils désirent aller se battre en Ethiopie contre les fascistes italiens. Or, ce voyage, tentative d'évasion, ne fait que commencer car la mère d'Edward intervient. Le prologue a également pour fonction de présenter deux jeunes femmes qui deviendront les protagonistes féminins du roman : Ly Laroudan et Dorothee Wilding, cousines des jeunes gens. Ly, mariée, mère d'un enfant, est de dix ans plus âgée qu'André et Edward. Le prologue finit au moment où le narrateur exprime son impression que « sa jeunesse est finie ».

Dans la seconde partie du roman, la narration se fait à la troisième personne. Bien que le narrateur soit omniscient, l'analyse psychologique des états d'âme des personnages principaux manifeste une approche empathique de l'auteur et les retours aux événements mentionnés dans le prologue subjectivise la narration. Le temps ainsi que le cadre spatial ne joue pas de grand

rôle. L'action continue sans aucune composition dramatique ou intrigue bien définie. Les rapports des personnages se croisent pour surprendre les actants mêmes. Le temps coule vers un avenir incertain. Edward fait une autre tentative de se débarrasser du joug familial incarné par une mère despotique : il décide d'entrer au noviciat. Or, trouvant le milieu ecclésiastique non moins étouffant que celui de sa famille, il devient résigné et se tourne vers l'aventure, un apprentissage de vivre, poussé par la volonté de connaître le bien ainsi que le mal. Les deux jeunes gens deviennent rivaux vis-à-vis des deux jeunes femmes, Dorothee et Ly. Le dénouement est construit de façon dramatique : quand André apprend les fiançailles de Dorothee et Edward, il se sent blessé, mais d'autant plus encore humilié et outragé quand il découvre peu après qu'Edward épouse l'autre femme, Ly.

Dans les intentions de l'essai *Connaissance du personnage*, les seuls personnages qui soient véritables, ce sont André et Edward, les personnages masculins, dont l'âme est analysée en profondeur. Or, les personnages féminins sont dépeints de façon superficielle, et en fait, ne sont que des figures complémentaires à celles des protagonistes. La féminité dans le roman est incarnée notamment par les deux femmes que nous avons déjà présentées : Dorothee incarne la bonté, l'abnégation et une morale d'esprit étroit (une tentative de l'embrasser provoque une crise nerveuse chez elle), tandis que Ly est une femme décidée, libérée, sans scrupules, une « étrangère » (p. 65), intéressante par son caractère et son comportement hors de l'ordinaire et par conséquent, fatale vis-à-vis des protagonistes masculins. Il n'est pas surprenant que ceux qui quittent la ville soient Edward et Ly, les deux prononcent explicitement ce rêve dans le texte (Edward, p. 66, Ly p. 115) ainsi qu'André (p. 36). Edward et Ly sont les seuls à avoir suffisamment de courage pour prendre le risque et essayer de réaliser la fuite. Or, les personnages véritablement immoraux, comme Génier, qui trompe sa femme, ou une simple prostituée, Adrienne, n'ont qu'une valeur secondaire et épisodique dans l'intrigue du roman. Dans les yeux des protagonistes, ils incarnent une « impureté » (p. 108). L'analyse des personnages et des relations qu'ils entretiennent est particulièrement détaillée. Ainsi que les autres personnages, André tend aux réflexions qui portent sur son moi : « Doué d'une sensibilité excessive et voyant en tout des mystères, je me faisais moi-même mystère. La vérité, je la cherchais. Je la cherchais en moi et dans les autres. Combien de fois dans une discussion n'ai-je pas cherché à faire dire à mon antagoniste ce qu'il pensait de moi, un mot de haine, profond comme le péché » (p. 20). André est un exemple de l'individu qui ne s'aime pas : « Je me déteste, » dit-il juste au début (p. 21). Il trouve les rapports envers les autres difficiles : « Je me fatigue facilement des êtres qui me portent trop d'attention » (p. 54). Même une amitié profonde peut être détériorée par des rivalités. André et Edward se sentent séparés à cause de leurs sentiments amoureux pour les mêmes femmes et ne sont pas capables de se parler avec sincérité : « Tous les deux sentaient le fossé qui les séparaient. Ils parlaient à la surface de leur âme, craignant de s'engager » (p. 85). Le motif de la domination est prononcé à plusieurs niveaux. La relation d'André à Jérôme est un rapport sado-masochiste : « Il éprouvait avec la même intensité le besoin de me grandir que moi celui de l'humilier » (p. 21-22). André tend à évaluer ses états d'âme, trop négativiste, lors des moments d'auto-flagellation. Pour se débarrasser de ses angoisses, il se répète les paroles de son ami Edward : « Il faut se mettre dans l'état de ne jamais espérer » (p. 128). Celui-ci est également angoissé par sa quête manquée de la vérité et du bonheur dans un milieu étroit de sa classe sociale et de sa famille. Dans la narration qui suit le prologue, il paraît que le personnage principal (auquel le narrateur s'identifie évidemment plusieurs fois), c'est Edward. La figure de la mère d'Edward n'est pas un personnage maléfique comme chez Mauriac, mais elle possède des traits

de despotisme. Son éducation a mutilé l'âme de son fils : « La mère ne lui avait pas appris que la haine du péché » (p. 76). Le désir de dominer apparaît même dans les rapports amoureux. Edward le ressent de plus en plus après son retour du noviciat. La peur permanente du péché représente un frein dans la communication et dans les rapports physiques des personnages.

Fondamentalement, les personnages angoissés de Charbonneau manquent de joie de vivre en se culpabilisant. Edward ose se l'avouer : « Il comprenait cruellement que s'il y a des êtres qui sont faits pour le plaisir, il n'en était pas, il n'en serait jamais » (p. 119). Selon Patrick Imbert (1983 : 56), Robert Charbonneau exprime d'une manière litotique plutôt qu'elliptique cette angoisse face au monde. Celle-ci se manifeste également par la solitude où on ne cherche qu'une « présence », présence de n'importe qui.

Dans tous les romans de Charbonneau l'idée du recommencement se manifeste. Le titre du roman en question – *Ils posséderont la terre* – qui renvoie aux textes bibliques peut symboliser un renouveau et anticipe l'avenir des personnages. C'est finalement l'ami d'André, Edward, qui part avec Ly pour chercher une nouvelle vie ailleurs. Malgré les sentiments qu'elle a provoqué chez plusieurs hommes y compris André, Ly se sent libre. Son mari décédé, son enfant confié à sa mère, elle choisit Edward pour pouvoir recommencer. Le dernier paragraphe du roman clôt l'histoire de façon laconique : « La jeune femme était déjà loin, dans le train qui l'emportait avec Edward vers l'Ouest et un recommencement » (p. 173). Or, selon les critiques (Falardeau, 1980), il semble être aussi problématique que la vie précédente. L'idée de recommencement ouvre toujours un nouveau chemin, une nouvelle voie. Le premier roman de Charbonneau est un véritable début de sa création dans laquelle il cherche de nouveaux enjeux dont le but est l'homme. Dans le roman *Ils posséderont la terre*, Charbonneau a essayé de réussir son concept du personnage. Pour les deux jeunes gens, l'expérience de l'amour comme celle du mal et du péché, reste au niveau du désir. Le cadre physique est seulement esquissé. Charbonneau ne se plaît pas à la description des lieux. D'autant plus il se concentre à l'approfondissement des analyses psychologiques qui manifestent l'état d'âme des jeunes Québécois pour qui la religion cesse d'être une solution de leurs angoisses existentielles. À juste titre les romans de cette époque au Québec sont appelés romans d'inquiétude. Jean-Charles Falardeau clôt son analyse du roman *Ils posséderont la terre* dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (1980) de façon suivante :

Ce roman de Charbonneau (comme d'ailleurs l'ensemble de son œuvre) est révélateur des attitudes d'une génération de jeunes intellectuels québécois : en présence des mises en demeure que posait le catholicisme dans une société asphyxiée par le formalisme, elle n'a su répondre que par une sorte de fuite vers le haut. Elle n'a pas vraiment possédé la terre : elle s'est complue à rêver du ciel.⁸

4. Conclusion

Pour conclure, il semble pertinent d'esquisser des parallèles entre les opinions de Charbonneau et celles de Mauriac :

Tout d'abord, Charbonneau est d'accord avec le grand maître que le romancier est un créateur, « émule de Dieu » (Mauriac, 1990 : 31). Il corrige cependant Mauriac : il est possible de comparer la création littéraire à la création divine uniquement par l'analogie car, précise Charbonneau, ce

8 FALARDEAU, Jean-Charles (1980). « Robert Charbonneau : *Ils posséderont la terre*. » *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Montréal : Éditions Fides. En ligne : Bibliothèque et archives nationales du Québec. Collections.services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/accueil.xsp?col=pre [10/05/2019].

n'est que dans l'ordre humain que l'homme peut créer. C'est l'expérience de la vie qui conduit le romancier dans sa création, sans elle, il ne peut pas écrire, dit Mauriac. Selon lui, les personnages ne sont pas copies des êtres vivants, mais des êtres fictifs, plus complexes grâce à l'art du romancier. Charbonneau recourt ainsi à Mauriac, au monde de l'enfance et à la famille, au milieu où l'on atteint les premières expériences de la vie. Parmi les autres points communs, ce serait l'exigence de la vérité et de la complexité des personnages qui lient les deux auteurs. Il n'est pourtant pas sans intérêt de constater également des différences. Il s'agit premièrement de l'autonomie des personnages et de leur rapport envers le créateur : Charbonneau ne partage pas l'impression de Mauriac d'être trahi par ses personnages. Il n'admet pas non plus l'idée de renversement du caractère des personnages réels qui, introduits dans un livre, adoptent un rôle opposé – « bourreau devient victime » – dont parle Mauriac (1990 : 42, 43, 47). Chez Charbonneau, une approche différente peut être observée dans le domaine spatial et la connaissance des lieux. Tandis que Mauriac considère comme nécessaire la familiarité des lieux qui font le cadre de ses romans, Charbonneau n'y prête pas beaucoup d'attention. Finalement, bien que les deux auteurs constatent que le roman moderne se trouve en crise, selon Charbonneau cet état a d'autres causes et d'autres conséquences que dans l'optique mauriacienne. Nous avons remarqué qu'il se plaint notamment de la platitude des romans policiers et populaires tandis que Mauriac exprime ses objections vis-à-vis des méthodes modernistes de la narration car il pense que la vérité du personnage n'est pas atteinte ainsi davantage (à ce titre Mauriac cite les romans d'André Gide en ne trouvant aucun décalage entre ses romans de jeunesse et ceux des années 1930, notamment *Les Faux-Monnayeurs*). Là où Charbonneau semble être novateur et original par rapport à Mauriac, c'est l'engagement du personnage au moment crucial de sa vie.

Dans son exigence de liberté du personnage, il va plus loin, semble-t-il, que son maître, François Mauriac, critiqué par Jean-Paul Sartre à cause de la prédominance du déterminisme sur le caractère des personnages et l'ambiguïté du rôle de l'écrivain qui tantôt s'identifie à ses protagonistes et tantôt les abandonne pour les considérer de manière extérieure, comme un juge. Il est peut-être vrai que les mondes de Mauriac et de Sartre différaient énormément – ce que démontre Caroline Casseville dans son ouvrage qui traite du conflit (Casseville, 2005). Le concept du personnage chez Charbonneau serait pourtant bien conforme aux exigences de Sartre concernant la conscience et la liberté du personnage et notamment le processus de la création : « Le vrai romancier se passionne pour tout ce qui résiste, pour une porte, parce qu'il faut l'ouvrir, pour une enveloppe, parce qu'il faut la décacheter », dit-il (Sartre, 1947 : 52). C'est ce que Robert Charbonneau a prouvé dans tous ses écrits. Il opte enfin pour une approche qui surprend chez un jeune auteur, c'est la critique de la mimésis et du style au nom de la vérité comme nous l'avons montré ci-dessus.

Le chemin que Charbonneau a adopté a effectivement mené, dans les années 1940, au renouvellement de l'art du roman au Québec. Se concentrant, dans les intentions de la philosophie personaliste, à l'analyse systématique du psychisme de ses personnages, son apport réside notamment dans la nouvelle façon de narrer les histoires des sujets bouleversés par leurs états d'âme. L'essai *Connaissance du personnage*, l'un des premiers écrits théoriques portant sur le roman au Canada français, représente le souci pour l'étude systématique des questions littéraires. Grâce à cette réflexion consacrée au genre romanesque, le roman psychologique a connu un essor qui marque une nouvelle étape sur la scène littéraire québécoise. Le stade du régionalisme dépassé, le roman de l'intériorité offrait un questionnement moral lié au développement identitaire du personnage.

Bibliographie

- » BEIRNAERT, Louis (1946). « Les derniers romans de Sartre ». *Le Devoir*, 16 février 1946, pp. 9.
- » BOTHOREL, Nicole. (1971). « Michel Zéaffa, Personne et personnage – Le romanesque des années 1920 aux années 1950, Paris, Klincksieck, 1969, 496 p. ». *Études littéraires*, 4.1, pp. 124-127. <https://doi.org/10.7202/500175> ar, p. 126 [02-05-2019].
- » CASSEVILLE, Caroline (2005). *Mauriac et Sartre. Le roman et la liberté*. Paris : L'Esprit du Temps.
- » CHARBONNEAU, Robert (1944). *Connaissance du personnage*. Montréal : Éditions de l'Arbre.
- » CHARBONNEAU, Robert (1947). *La France et nous*. Montréal : Éditions de l'Arbre.
- » CHARBONNEAU, Robert (2001). *Ils posséderont la terre*. Montréal : Bibliothèque québécoise.
- » CLOUTIER, Y. (1998). « Sartre à Montréal en 1946 : une censure en crise ». *Voix et Images*, 23.2, pp. 266-280. <https://doi.org/10.7202/201365> ar, p. 276 [05-05-2019].
- » DUCROCQ-POIRIER, Madeleine (1971). « Les Lettres Québécoises : Robert Charbonneau ». *Liberté*, 13.2, pp. 136-141. <http://id.erudit.org/iderudit/30767ac> [07-07-2018].
- » ERMAN, Michel (2006). *Poétique du personnage de roman*. Paris : Ellipses.
- » FALARDEAU, Jean-Charles (1980). « Robert Charbonneau: *Ils posséderont la terre*. » *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*. Montréal : Éditions Fides. Bibliothèque et archives nationales du Québec. Collections.services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/accueil.xsp?col=pre [10-05-2019].
- » GREIMAS, Algirdas Julien (1966). *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse.
- » IMBERT, Patrick (1983). « Ils posséderont la terre de Robert Charbonneau ou la problématique existentielle ». *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 30, p. 56. <http://id.erudit.org/iderudit/39898ac> [30-04-2019].
- » JOUVE, Vincent (1992). *L'Effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France.
- » KYLOUŠEK, Petr (2005). *Dějiny francouzsko-kanadské a quebecké literatury*. Brno : Host.
- » LAROCHE, Maximilien (1997). « Les Néo-Québécois ». In : Réginald HAMEL. *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : Guérin, pp. 612-614.
- » MAURIAC, François (1990). *Le Romancier et ses personnages* (1933). Paris : Pocket.
- » REY, Pierre-Louis (1992). *Le roman*. Paris : Hachette, 1992.
- » RICŒUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- » ROBIDOUX, Réjean ; RENAUD, André (1966). *Le Roman canadien français du vingtième siècle*. Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa.
- » SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de (2001). *Poèmes et Proses (1925-1940)*. Montréal : Éditions de l'Outarde.
- » SARTRE, Jean-Paul (1947). « M. Mauriac et la liberté ». In : *Situations I*. Paris : Gallimard, pp. 36-57.
- » THÉRIO, Adrien (1986). « En hommage à Robert Charbonneau ». *Les Écrits du Canada français*, 57, par Adrien Thério *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, 43, pp. 40-41. <http://id.erudit.org/iderudit/39509ac> [03-03-2018].
- » TODOROV, Tzvetan (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- » WULF, Maurice de (1897). « Esthétique de Saint Thomas ». *Revue néo-scholastique*, 4, pp. 345-351.
- » ZÉRAFFA, Michel (1969). *Personne et personnage*. Paris : Klincksieck.

Květuše Kunešová

Katedra francouzského jazyka a literatury
 Pedagogická fakulta
 Univerzita Hradec Králové
 Rokitanského 62
 500 03 HRADEC KRÁLOVÉ
 République tchèque

LOS ENEMIGOS DE LA LIBERTAD: MARIO VARGAS LLOSA Y LAS NUEVAS UTOPÍAS¹

Jan Mičoch

Universidad de Ostrava
República Checa
jan.mlcoch@osu.cz

Resumen. Vivimos en un mundo que cambia constantemente. La imposibilidad de predecir el futuro ha llevado a muchos filósofos a intentar formular las leyes de la Historia. Siguiendo la argumentación de Francis Fukuyama el artículo, en sus inicios, se ocupa de la fuerza motriz de los cambios históricos: el *thymos*. A continuación, se presenta en resumidas cuentas la vida de Mario Vargas Llosa aludiendo también a su formación intelectual y actividad política. Por último, comentando la actividad periodística de Mario Vargas Llosa se llega a formular una advertencia contra las nuevas utopías.

Palabras clave. Leyes de la Historia. Nuevas utopías. Mario Vargas Llosa. Libertad.

Abstract. Enemies of Freedom: Mario Vargas Llosa and New Utopias. We live in a world that is constantly changing. The impossibility of predicting the future has led many philosophers to try to formulate the laws of History. Following the arguments of Francis Fukuyama, the study first deals with the driving force of historical changes: the *thymos*. Then, Mario Vargas Llosa's life is briefly presented, also referring to his intellectual training and political activity. Finally, commenting on the journalistic activity of Mario Vargas Llosa, the author makes a warning against the new utopias.

Keywords. Laws of History. New Utopias. Mario Vargas Llosa. Liberty.

¹ El artículo es la reproducción parcial de una conferencia titulada «La obra de Mario Vargas Llosa como una advertencia ante las nuevas utopías», dictada por el autor en la Universidad de Szczecin y en la Escuela Superior de Filología en Wrocław en 2016, por lo cual se debe tener en cuenta que carece de la posterior evolución de temas que se tratan en él.

1. A modo de introducción: Leyes de la Historia

La inseguridad que vive el hombre a diario sobre su devenir, presente y su futuro ha llevado a lo largo de la Historia a intentar buscar respuestas a esta situación. En la tradición occidental iniciada por la *República* de Platón y seguida por Aristóteles o San Agustín ya en la Antigüedad clásica siempre ha habido interés por explicar cuál es la relación entre el individuo y la sociedad y, por consiguiente, cómo funciona esta sociedad, de dónde viene y, sobre todo, adónde va. No fue hasta los siglos XVI, XVII cuando, junto con el nacimiento de las ciencias naturales, se inventó una forma de trabajar llamada «el método científico²» que empezó a aplicarse también a las futuras ciencias sociales o ciencias humanas. La creencia en las leyes de la naturaleza, cuyo descubrimiento a través del dicho método llegó a proclamar la posibilidad de conocer el mundo –entiéndase naturaleza–, hizo que se emprendiera una búsqueda incesante de las leyes sociales o humanas que, en analogía, pudieran explicar el comportamiento humano, el de un grupo social o hasta el porvenir de toda la humanidad.

Y se trata sobre todo de la última –de la historia de la humanidad– cuyas reglas intentaron encontrar e interpretar personas como Maquiavelo, Voltaire, Kant³, Hegel, Marx o Spengler, por poner algunos ejemplos. Cada uno de ellos llegó con un concepto diferente sobre lo que se empezó a denominar «leyes de la Historia» y sobre su interpretación. A eso podemos añadir el punto de vista formulado por Hobbes o Locke, autores de la teoría del contrato social, quienes, además, añadieron al debate un toque economista y se convirtieron –más el segundo que el primero– en fundadores del liberalismo clásico⁴. No podemos olvidar tampoco a Darwin o a Freud, cuyas teorías contribuyeron a la explicación de cómo es el hombre, cuál es su relación con su entorno y cuál es el sentido histórico de su actividad.

Poco a poco llegaron a formularse hipótesis que vinculaban la historia a la economía, psicología o sociología, entre otras áreas de conocimiento. Para simplificar los estudios de esta problemática surgieron a finales del siglo XVIII y en el siglo XIX conceptos globalizadores que conjuntamente describieron el pensamiento de un grupo determinado respecto a la historia y al papel del hombre en ella. Se trata de las ideologías, cuyo significado pasó del de un simple estudio de ideas⁵ al de un concepto totalizador dotado de un contenido epistemológico que, al fin y al cabo, se convirtió en un programa político. Mediante ideologías, los filósofos –y los políticos– pretenden explicar el mundo, su devenir, su función y también, en ciertos aspectos, su futuro.

Para poder proseguir nuestro análisis hay que echar un vistazo también al elemento que, de una u otra manera, subyace bajo el comportamiento del hombre en la historia y, por lo tanto, en la creación de ideologías. Se trata del concepto del «primer hombre⁶».

El «primer hombre» poseía diferentes características: Thomas Hobbes habló de su libertad y la definió como ausencia de obstáculos físicos que le impidieran ejercer su voluntad. El hombre, según Hobbes, era una máquina compleja, formada a partir de pasiones como el dolor, el miedo,

2 «A method of procedure that has characterized natural science since the 17th century, consisting in systematic observation, measurement, and experiment, and the formulation, testing, and modification of hypotheses» (https://en.oxforddictionaries.com/definition/scientific_method).

3 Fue precisamente Kant quien en su *Idea de una historia universal en sentido cosmopolita* (1784) formuló la hipotética posibilidad de descubrir una perspectiva de la historia universal describiendo las experiencias de las generaciones pasadas. Según él, la historia debería culminar con un objetivo final: la libertad.

4 Para más información *cf.* la entrada «Contrato social» en el *Diccionario de filosofía* editado por Ángel Luis González (2010), cuyas señas se dan en la bibliografía final.

5 Fue Destutt De Tracy que definió el término «ideología» en su *Mémoire sur la faculté de penser* (1796).

6 Francis Fukuyama presenta una versión ampliada de los conceptos que siguen en los capítulos 13-19 de su inmortal *El fin de Historia y el último hombre*.

la felicidad, la esperanza o la ambición. Cuestiones como la moral o la fe no figuraban en la descripción. De ahí el «homo homini lupus est»⁷. El «primer hombre» de Locke, sobre cuya existencia versaba en el segundo de los *Dos tratados sobre el gobierno civil* (1689), se parecía bastante al de Hobbes, solo que Locke añadió al derecho de la existencia física, proclamada por Hobbes, el de la existencia cómoda y segura, provista por la acumulación de los bienes⁸. Por el contrario, Rousseau veía en el hombre a un «buen salvaje», que a diferencia del primer hombre de Hobbes no se regía por el miedo a la muerte sino por las necesidades físicas como comida, reproducción y descanso. Tanto el «primer hombre» de Hobbes y Locke como el de Rousseau tenían una característica en común y era que en principio ninguno de los dos se diferenciaban mucho de los animales. La máxima hobbsiana «homo homini lupus» hasta comparaba al hombre con el lobo y Rousseau hablaba del hombre «que vivía disperso entre los animales» (Rousseau, 1754, s. p.).

Por el contrario, una concepción totalmente distinta la presenta Hegel. En su versión del «primer hombre», el ser humano comparte con los animales las necesidades físicas como el comer, dormir o el instinto de supervivencia, pero se distingue por el deseo de ser reconocido por otros hombres. Según Hegel, el hombre para reconocerse a sí mismo necesita el reconocimiento de los demás. Su autoconsciencia y autoestima devienen directamente del valor que le otorga su entorno. Además, el hombre desea ser reconocido como «hombre», o sea, diferenciarse de los animales, lo que le impulsa a apostar su vida y luchar por ella: luchar por el prestigio aun a sabiendas de que puede morir. La lucha por el reconocimiento es, según Hegel, el motor de la historia⁹. La capacidad del hombre de contradecir sus propios instintos con tal de ser reconocido como más prestigioso o simplemente mejor está, según él, detrás de todo el progreso de la humanidad¹⁰.

Hegel no fue el primero en ocuparse de este tema, puesto que el deseo de ser reconocido apareció por primera vez ya en la mencionada *República* de Platón donde Sócrates habla de «thymos» –la parte irascible–, que junto con la parte racional y la parte apetitiva constituye el alma humana. Este elemento supone que el hombre es capaz de hacer ciertas cosas que están en contra de sus instintos. Asimismo, en esta parte del alma residen el coraje, el valor, el sentido de justicia y, sobre todo, el de autoconfianza. Si el hombre es reconocido por los demás según su autoestima siente satisfacción, si no, aparecen la ira y el rencor.

Cabe suponer que en una sociedad democrática ideal los hombres son iguales en sus derechos y por ello deberían sentirse satisfechos. No obstante, la realidad –causada, por ejemplo, por las malas condiciones laborales– a veces difiere de la autoestima de los ciudadanos. Por otro lado, hay que darse cuenta de que es muy poco probable que un hombre quiera sentirse igual a los demás, más bien al contrario. Tiende a querer sentir cierta superioridad¹¹. Esta se

7 Thomas Hobbes desarrolla su teoría sobre el primer hombre en la primera parte de su *Leviatán* (1651).

8 Los derechos, que luego obtendrán la denominación de derechos humanos, se verán ampliados muchas veces a lo largo de la historia. En la Constitución de los EE. UU. (1776) se habla, entre otras cosas, de los derechos a la vida, la propiedad, la libertad y la felicidad, inspirados en Locke. A día de hoy, el concepto de derechos humanos llegó a convertirse en un desbarajuste, ya que se habla incluso de derechos sociales de colectivos.

9 Carlos Marx, el principal discípulo de Hegel, cambió la perspectiva individualista de su maestro y presentó su concepto de la lucha de clases que, en su concepción, se convirtió en el motor de la historia. La filosofía que subyace bajo tal lucha recibió el nombre de materialismo histórico.

10 Cabe señalar que la primera lucha por el prestigio entre dos personas termina por distinguir dos clases de hombres: el que gana la lucha se convierte en el señor, el que la pierde acaba siendo siervo. Para más detalles cfr: capítulos correspondientes –pp. 275-336– en la *Fenomenología del Espíritu*.

11 Los deportes son una buena ilustración de la propensión del hombre a competir con los demás con el objetivo de sentirse mejor que otros.

denominará la «megalothymia» y está, pues, en oposición a la «isothymia»¹², es decir, al sentirse igual que los demás.

En este breve estudio no podemos detenernos en un análisis más detallado que, sin duda alguna, se merecería este fenómeno, solo digamos que la «megalothymia» se refleja tanto en la actuación de un tirano como en la de un violinista, un jugador de fútbol o simplemente de una persona que quiera superar a los demás. Y es precisamente esta última acepción la que nos lleva a formular nuestras advertencias.

En líneas generales, podemos afirmar que en la civilización occidental el régimen político es el de una democracia liberal. Esta forma de gobierno –favorecida también por las condiciones geográficas y los acontecimientos históricos– hace que los estados garanticen a los ciudadanos ciertos derechos irrevocables e inalienables y a través de sus estructuras burocráticas administren servicios pagados por los impuestos. Cada cierto tiempo, la ciudadanía participa activamente en la dirección del país mediante elecciones libres. Su posición frente al estado y frente a los demás miembros es de una igualdad absoluta. Se deduce entonces que los países europeos de la actualidad invocan su legitimidad de las máximas de la Revolución francesa: libertad, igualdad y fraternidad. En teoría, la parte irascible –el «thymos»– debe estar en plena satisfacción con esta situación. Podemos decir entonces que la democracia liberal es el sistema político y social que conviene más a sus ciudadanos y por ello algunos autores –entre ellos Francis Fukuyama– proclamaron en su momento el fin de la Historia¹³.

No obstante, ni la democracia liberal está libre de críticas. El siglo pasado significó para la humanidad –y para Europa en concreto– una etapa cuyos horrores nadie se hubiera podido imaginar. Las guerras mundiales, los campos de concentración o el comunismo surgieron, ante todo, como una crítica de la democracia liberal. Siguiendo la teoría propuesta por Fukuyama la completamos con la opinión de que la satisfacción tímica no puede existir en una democracia liberal por la clara existencia de la desigualdad entre la gente, causada, por ejemplo, por las diferencias económicas que son producto del capitalismo o por las diferencias naturales que los hombres guardamos entre nosotros. Por otro lado, la proclamada igualdad no podría nunca satisfacer a todos porque no se corresponde con la natural autoestima de algunos hombres o incluso de naciones. De ahí que surgiesen tanto el comunismo como el nacionalismo moderno o el fascismo. Mientras que el primero perseguía combatir la desigualdad económica, los restantes sabían catalizar la «megalothymia» de algunos miembros de la sociedad al igual que –a nivel nacional– apoyaba la hipotética supremacía de algunas naciones¹⁴.

Para buscar una respuesta parcial a la pregunta por el origen del comunismo y fascismo, podemos aludir a un concepto que en teoría surgió como literario: la utopía. Desde la Antigüedad clásica hasta hoy en día hay personas que buscan «la sociedad [que] debe ser hermosa como una obra de arte» (Popper, 2006 : 182), o sea, personas que pretenden transformar su «megalothymia» en una forma de una «sociedad nueva». El siglo pasado –que en palabras de Octavio Paz, recogidas en una entrevista hecha por Joaquín Soler en el programa *A fondo* de la

¹² Conceptos acuñados por Francis Fukuyama en su libro *El fin de Historia y el último hombre*.

¹³ Después de la caída del comunismo en el antiguo bloque soviético el filósofo estadounidense F. Fukuyama llegó a proclamar «el fin de la Historia», basándose en la actualización del concepto de las «leyes de la Historia» hegelianas. El ensayo original del año 1989 fue ampliado en 1992, convirtiéndose en uno de los libros más significativos de los años noventa. Si bien el texto provocó un sinnúmero de reacciones no deja de ser uno de los mejores análisis de la génesis de la democracia liberal al igual que de los fenómenos que hacen peligrar su existencia.

¹⁴ Dejemos a un lado el hecho de que ninguno de los movimientos políticos de masas surgiera en una democracia e intentemos actualizar las razones de su surgimiento a la época actual.

Televisión Española en 1977, «[era] la historia de las utopías convertidas en campos de concentración»-, debería enseñarle al hombre claramente qué evitar para no volver a cometer los errores de ayer.

Últimamente somos testigos en Europa y en el mundo occidental de un paulatino pero acusado proceso de desintegración de la sociedad y de la pérdida de los valores tradicionales promovido tanto por individuos, cuya «megalothymia» se ve insatisfecha, como por el mundo académico e incluso instituciones estatales u organizaciones no gubernamentales. La redefinición de los conceptos como familia, matrimonio, mujer, hombre, animal, etc. ataca no solo la misma base de la naturaleza sino también y, sobre todo, el valor máximo, la libertad. El hombre occidental se ve otra vez sumido en la tentación de cambiar el mundo, de crear una nueva utopía donde supuestamente tengamos una vida mejor. Para ilustrar nuestra argumentación basta echar un vistazo a los siguientes ejemplos: el feminismo radical cuestiona incluso el papel biológico del hombre y de la mujer; la familia es representada como algo arcaico y disfuncional; el animal está puesto al mismo nivel que el hombre y se habla incluso de sus derechos; el ecologismo radical duda sobre el papel singular del hombre en su relación con el resto de la naturaleza. Todo esto junto con el relativismo de valores –el hombre ha olvidado su capacidad de distinguir el bien del mal porque ha desaparecido el sistema de valores occidental basado en el cristianismo– supone un grave peligro para la libertad del hombre y para la democracia.

2. Mario Vargas Llosa: de un joven comunista comprometido a la voz por la libertad

Desde su ruptura con Fidel Castro, Mario Vargas Llosa ha sido una voz potente que clama siempre cuando la libertad individual se ve en peligro. No obstante, su singular trayectoria vital ilustra cuán fácil es caer en la tentación de crear «algo nuevo».

En 1993, tres años después de su fallida candidatura a la presidencia del Estado, sale a la venta un libro titulado *El pez en el agua*, con el subtítulo «Memorias». El propio Vargas Llosa concibe este libro como una especie de autobiografía y nos presenta tanto su infancia y adolescencia como el período de la campaña electoral antes de las elecciones en 1990. Es en este libro –y en muchos ensayos y entrevistas más– donde nos confiesa su vocación izquierdista en su juventud.

Hay que comprender que en los años cincuenta y sesenta el socialismo representó un modelo a seguir para construir una sociedad parcialmente justa. Los intelectuales de la época estaban convencidos de que Marx tenía razón al afirmar que la historia se detendría con la sociedad comunista porque todos los anhelos y deseos del hombre serían cumplidos. Asimismo, hay que tener en cuenta que el horror de la Segunda Guerra Mundial se interpretaba como la crisis del capitalismo y de la burguesía y el socialismo se presentó como una alternativa viable. Si a eso se añade la afamada «maldición de América Latina» –un concepto tomado como cierto y verdadero en determinadas épocas–, es lógico que el socialismo se ofreciese como una posible solución.

Lo que en el bloque soviético se hacía con la ayuda de los gulags, trabajos forzados, represalias y acoso, en Occidente se hacía a través de un debate intelectual y académico. No es de extrañar, entonces, que fuera precisamente en la Universidad San Marcos donde Mario Vargas Llosa participó activamente en la propagación del marxismo y en las actividades subversivas contra la dictadura de Manuel Odría que gobernó Perú de 1948 a 1956. Con otros compañeros creó un grupo clandestino de subversión marxista que ayudaba a reconstruir el Partido Comunista en el país andino (Cahuide). En *El pez en el agua* nos cuenta cómo había participado en mítines

ilegales, cómo logró infiltrarse en los círculos más radicales y también cómo se dio cuenta de que toda su actividad había sido desde siempre seguida por la policía secreta del país. Cuando inmortalizó todas esas experiencias en *Conversación en La Catedral* (1969) –su primera novela antitotalitaria– Esparza Zañartu, el presidente del gobierno durante la dictadura odriísta que sirvió como modelo para el personaje llamado Cayo Mierda, confesó en una entrevista que si le hubiera preguntado Vargas Llosa antes de escribir la novela, le habría contado cosas mucho más interesantes.

Sin embargo, la verdadera fascinación por el socialismo llegó con la Revolución cubana. En aquel entonces, Vargas Llosa residió en París donde junto con otros intelectuales y escritores mamaba el ambiente utópico que una década más tarde daría lugar al Mayo del 68 francés. La voluntad de cambiar el mundo –una ilusión sumamente peligrosa, como luego vería el propio Vargas Llosa– impregnó a toda una generación. Las imágenes de unos simpáticos barbudos que luchaban por una justicia social contrastaban con las noticias que llegaban del bloque soviético y daban cuenta de los crímenes políticos y otras atrocidades hechas en nombre del progreso. La Revolución cubana representó entonces una revolución limpia¹⁵ y, al mismo tiempo, una revolución propiamente americana, una revolución gracias a la cual se cumplirían los preceptos de Martí invocados en *Nuestra América*. Es entonces muy comprensible que un nutrido grupo de escritores e intelectuales apoyasen al principio la sublevación castrista, viajasen a Cuba en la época inminentemente posterior y publicasen artículos de apoyo a Castro¹⁶.

El propio Vargas Llosa fue nombrado miembro de la redacción de la revista *Casa de las Américas* y, asimismo, asistió con otros escritores a un sinnúmero de reuniones con los intelectuales que convocaba el propio Fidel para hacerles sentir partícipes de una remodelación de la sociedad¹⁷.

No obstante, en la década de los sesenta se produce un interesante cambio en el pensamiento no solo político sino también literario de Vargas Llosa, lo que –entre otras cosas– supuso un paulatino alejamiento del futuro Nobel de los ideales de la Revolución.

Leyendo a *L'homme révolté* de Albert Camus empezó a cuestionar las hasta entonces indiscutibles opiniones de Sartre sobre el compromiso socialista. Fue Camus quien le proporcionó

15 Concepto tomado de Enkvist, Inger (2003). «Cuba y Fidel Castro fueron decisivos en el desarrollo del pensamiento de Vargas Llosa». *Revista Hispano Cubana*. Otoño 2003. Nº 17, pp. 101-118.

16 La violencia y las represalias que desataron los barbudos nada más llegar a La Habana le parecían a todo el mundo una cosa de lo más normal porque, como recoge Vargas Llosa en *Historia de Mayta*, todos estuvieron de acuerdo con que «la libertad y la justicia se alcanzarían a tiros de fusil» (Vargas Llosa, 2008: 9). Hasta la muerte de Fidel Castro, acaecida el 25 de noviembre de 2016, se estima, tal y como escribe Zoe Valdés, que «Castro ejecutó a unos 18.000 cubanos [...] los desaparecidos de Castro son casi 80.000» (Valdés, 2016: párr. 4-5).

17 Cfr. la crónica titulada «De sol a sol con Fidel Castro» publicada en 1967 en Londres y recogida en la recopilación de artículos de Vargas Llosa *Sables y utopías. Visiones de América Latina* (2009), en la cual dice: «Parece que va a venir Fidel», dijo alguien y todos pensamos que se trataba de una broma. Éramos una veintena de personas (en su mayoría, escritores de distintos países latinoamericanos venidos a La Habana para asistir a una reunión de la *Casa de las Américas* y al homenaje a Rubén Darío) y acabábamos de cenar en una fastuosa absurda mansión vagamente versallesca del barrio del Vedado, que había sido la residencia de una condesa extravagante y ahora es un museo. [...] efectivamente, ahí estaba Fidel. Nos presentaron, trajeron sillas, nos sentamos en torno a una mesa de vidrio abarrotada de tacitas de café [...] Esta fuerza de la naturaleza de Fidel [...] vestía su uniforme de comandante (en nada diferente del de un capitán o de un simple soldado: botines negros, pantalón y camisa comando verde olivo) y estaba sentado ante nosotros, en una frágil silla de hierro forjado, de finas patas ovaladas, donde debía sentirse (aunque no lo denotaba sino muy de rato en rato, oscilando el cuerpo de un lado a otro) tan incómodo como el añorado Dumbo de Cairolí cuando, obedeciendo a un gesto del domador, reposaba su corpulenta montaña en el taburetito de madera [...] Todos los presentes, pienso, se sentían solidarios de la Revolución cubana [...]» (Vargas Llosa, 2009: 107-110).

a Vargas Llosa una mirada diferente tanto a la literatura como, y sobre todo, al poder y su perpetuación.

Paralelamente, el impacto que causó la falta de condena de la ocupación checoslovaca por parte de Fidel Castro y luego el «caso Padilla» fue tan grande que Vargas Llosa decidió abandonar la cofradía de los «compañeros de viaje» y emprender un camino hacia la libertad¹⁸.

Preocupándose constantemente por el subdesarrollo de América Latina, se dio cuenta de que en ese continente prácticamente todos los regímenes políticos se habían probado menos el de un liberalismo integral, ya que las dictaduras de derechas –que muchas veces son tildadas de liberales¹⁹– tenían poco que ver con esta postura ideológica. De ahí que decidiera completar sus estudios con la lectura de las grandes figuras del liberalismo como Hayek, Friedman, Revel y principalmente Popper, para más tarde presentar su propio proyecto político y encabezar la candidatura del recién fundado Movimiento Libertad a la presidencia del Perú en 1990.

El programa político basado en el «liberalismo integral», es decir, una actitud vital que pone como valor supremo la libertad (cfr. Rojas, 2011) al final fracasó ante Fujimori, no obstante, hizo que Vargas Llosa se confirmara en sus posiciones, que a partir de entonces ha mantenido hasta hoy.

3. La obra de Mario Vargas Llosa como advertencia ante las nuevas utopías

En los últimos años la actividad comentarista de Mario Vargas Llosa creció de una manera constante. Mantiene su columna en *El País* bajo el nombre «Piedra de toque» a la vez que publica ensayos más complejos en la revista electrónica llamada *Letras libres*²⁰. Si bien encontramos diferentes temas que trata el Nobel en sus columnas periodísticas, hay un motivo que reaparece con cierta frecuencia: la libertad. En 2010, en un artículo titulado «La amenaza de los nacionalismos» (2010a), Vargas Llosa habla de dos grandes enemigos de esta máxima: el socialismo –el exceso de la «isothymia», según Fukuyama– y el nacionalismo –el exceso de la «megalothymia»–. Volvemos así a la introducción de nuestro estudio en la cual advertimos de la paulatina desvertebración de la sociedad occidental precisamente por el socialismo que muchos creían muerto. Puede que en el mundo poscomunista seamos los centroeuropeos mucho más sensibles a la falta de libertad al igual que Mario Vargas Llosa, que vivió la dictadura de Fujimori en el Perú. Por ello, su voz se une a la nuestra contra la creación de un hombre nuevo: «un hombre utópico». Un hombre totalmente sumido en una igualdad absoluta creado por otros hombres cuya «megalothymia» les impulsa a transformar la sociedad en nombre de un supuesto progreso. De ahí se desprende por ejemplo la constante crítica vargasllosiana de los regímenes cubano y venezolano, que a pesar de ser diferentes, mantienen una ideología en común: el socialismo.

El socialismo pretende –como ya ha intentado en el pasado causando millones de muertos por todo el mundo– crear este «hombre nuevo» que se sienta feliz en una sociedad perfectamente controlada. Puede parecer que el socialismo del siglo XXI murió con Hugo Chávez o Fidel

¹⁸ Para más detalles véase el capítulo titulado «Mario Vargas Llosa: la formación de un intelectual “de derechas”» en la monografía de Jan Mlčoch y Maksymilian Drozdowicz titulada *Ideando: búsquedas ideológico-literarias en Hispanoamérica* (2016), pp. 135-138.

¹⁹ Las opiniones de Vargas Llosa sobre la definición de la palabra «liberal» las describe en el artículo «Liberales y liberales» publicado en *El País* en 2014.

²⁰ La fecundidad del escritor es increíble. Para ilustrarla, mencionemos que aparte de tres novelas –*El sueño del celta* (2010), *El héroe discreto* (2013) y *Cinco esquinas* (2016)– publicó entre 2010 y 2016 en *El País* unas 200 columnas y otra veintena de ensayos en *Letras Libres*.

Castro y hoy solo vemos sus resultados en práctica²¹, pero no debemos extrañarnos de que de nuevo resucite la ilusión de la utopía en la política actual. Dice Vargas Llosa:

Yo creo que es imposible [vivir sin utopía], está en el ser humano y por lo menos en la tradición occidental el sueño del paraíso, el paraíso no sólo en el otro mundo, sino en este mundo. Y éste es un sueño también con unas consecuencias benéficas. Las grandes hazañas científicas, artísticas, literarias, vienen de un sueño utópico indudablemente. O sea, que si la utopía está bien orientada, yo creo que es muy provechosa para la humanidad. Cuando está mal orientada es cuando viene la catástrofe (Vargas Llosa, 2010b: s. p.).

Es evidente que los ensueños de construir un paraíso en la tierra acompañan al hombre occidental también hoy, pero según Vargas Llosa, estos deben catalizarse de una manera individual, es decir, el objetivo utópico debe comprender a cada uno de nosotros, individualmente, porque

no se puede imponer la felicidad a una sociedad porque no hay un modelo único de felicidad, lo que a un ser lo hace dichoso a otro lo puede hacer inmensamente desgraciado y la utopía se puede materializar en términos individuales, si un individuo puede alcanzar una cierta forma de perfección y puede realizar quizá un sueño utópico. Pero pensar que una sociedad entera puede vivir ese sueño utópico de la misma manera, eso es imposible (Vargas Llosa, 2010b: s. p.).

Debemos entonces estar alerta ante quienes nos prometen paraísos, porque como se ha demostrado en la historia, estos paraísos terrenales siempre conllevan la falta de libertad. Este paraíso terrenal puede adquirir varias formas.

Por un lado, puede ser una sociedad donde unos tengan más privilegios en nombre de alguna idea con gran impacto moral: un vegetariano podría ser considerado mejor que la persona que come carne, un homosexual mejor que un heterosexual o simplemente una mujer mejor que un hombre solo por el mero hecho de serlo; o sin salir del contexto español, un catalánparlante podría tener más privilegios que personas que hablen castellano. El germen de este pensamiento antidemocrático que presentan los nuevos «ismos» hay que buscarlo en el nacionalismo decimonónico, cuyas consecuencias pudimos observar nada menos que en el holocausto de la Segunda Guerra Mundial o durante el proceso de la desintegración de la antigua Yugoslavia.

Por ello, Mario Vargas Llosa clama tanto contra ciertos colectivos que buscan privilegios y trato preferible basados en su identidad nacional o lingüística. La razón principal por la cual apareció su rúbrica debajo del *Manifiesto de Libres e Iguales* se debe a que exige que exista la igualdad ante la ley²². Esta, por supuesto, es contraria al nacionalismo tal y como lo entienden los separatistas catalanes. En una democracia, el estado garantiza a todos los ciudadanos los mismos derechos cuyo ejercicio pueden ejercer dentro de un marco legal. Pero si no se respetan las leyes, la igualdad democrática no puede ocurrir nunca²³.

Por otro lado, la utopía nos puede llevar a una sociedad donde todos seamos iguales a pesar de nuestras condiciones naturales –de hombre o mujer, por ejemplo, o de ser más o menos inteligente o bello–. Esta sociedad se parecería posiblemente a la de *La asamblea de las mujeres* de

21 Los venezolanos dejaron de contar el dinero y empezaron a pesarlo, debido a la hiperinflación de su país <http://www.libremercado.com/2016-11-01/los-venezolanos-ya-no-cuentan-dinero-lo-pesan-1276585768/>.

22 No confundir con la igualdad natural descrita en el párrafo siguiente.

23 En la Cataluña actual existe un sinfín de sentencias y fallos de tribunales que no se respetan o no se hacen cumplir. Solo en el mes de octubre de 2016 el Tribunal Constitucional de España emitió cuatro sentencias en contra de los actos promovidos ilegalmente por parte de la Generalidad catalana.

Aristófanes, donde los hombres guapos eran obligados a gozar de mujeres feas antes que de las guapas porque así se paliaría la desigualdad natural. Sería difícil decir que las mujeres en esta obra fueran verdaderamente felices. También hay que destacar las palabras de Praxágora, protagonista de la obra, en las que justifica la presencia de los esclavos como un efecto paralelo de una sociedad igualatoria. La igualdad siempre trae esclavitud.

Además, tal «sociedad nueva» basada en una igualdad a ultranza tarde o temprano tendería a convertirse en una masa homogénea de elementos vivientes que carecerían de cualquier individualidad.

Esta utópica noción de una comunidad perfectamente homogénea y unitaria [...] resulta un concepto falaz, que, bajo su pretensión uniformizadora, desnaturaliza siempre una rica y fecunda diversidad humana (Vargas Llosa, 2010a: 59).

4. Conclusiones

Para terminar, es necesario hacer alusión al último concepto que ayuda bastante a la creación del «hombre nuevo» y, por consiguiente, a la «sociedad nueva». Se trata de la corrección política. Esta actitud, cuyo fin fue concebido posiblemente con buenas intenciones, se ha visto tergiversada de tal manera que prácticamente impide hablar de ciertos conceptos. Relativizar valores tradicionales que han formado la base de nuestra sociedad y cuyo fruto es también la democracia liberal se ha convertido en moda y criticar esta relativización en un acto prohibido.

El fantasma de la utopía de nuevo recorre Occidente y si sacrificamos la cada vez más pequeña libertad en favor de una sociedad nueva posiblemente todos seremos felices pero indudablemente también seremos esclavos, gente sin posibilidad de opinar ni discrepar, tal y como nos lo enseñó Praxágora. Todavía estamos a tiempo para impedir a los que pretenden hacer de la sociedad una hermosa obra de arte construir nuevos campos de concentración.

Bibliografía

- » A FONDO (1977). *A fondo – Octavio Paz*. <http://www.rtve.es/alcarta/videos/a-fondo/octavio-paz-fondo-1977/1349841> [27-11-2016].
- » ENKVIST, Inger (2003). «Cuba y Fidel Castro fueron decisivos en el desarrollo del pensamiento de Vargas Llosa». *Revista Hispano Cubana*, 17, otoño 2003, pp. 101-118.
- » FUKUYAMA, Francis (1992). *El fin de la Historia y el último hombre*. Barcelona: Editorial Planeta.
- » GARCÍA MARTÍNEZ, Alejandro Nestor (2010). «Contrato social». In: Ángel Luis González (ed.). *Diccionario de filosofía*. Pamplona: EUNSA, pp. 224-225.
- » HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (2006). *Fenomenología del Espíritu*. Valencia: Pre-textos.
- » HOBBS, Thomas (1990). *Leviatán o la materia, forma y poder de una república eclesiástica y civil*. Valencia: Universidad de Valencia.
- » LIBREMERCA.DO.ES (2016). «Los venezolanos ya no cuentan dinero, lo pesan». <https://www.libremercado.com/2016-11-01/los-venezolanos-ya-no-cuentan-dinero-lo-pesan-1276585768> [27-11-2016].
- » MLČOCH, Jan; DROZDOWICZ, Maksymilian (2016). *Ideando: búsquedas ideológico-literarias en Hispanoamérica*. Ostrava: Ostravská univerzita.
- » OXFORDDICTIONARIES.COM (2016). «Scientific Method». https://en.oxforddictionaries.com/definition/scientific_method [27-11-2016].
- » POPPER, Karl R. (2010). *La sociedad abierta y sus enemigos. Con una adenda del autor*. Barcelona: Ediciones Paidós.
- » ROJAS, Mauricio (2011). *Pasión por la libertad: el liberalismo integral de Mario Vargas Llosa*. Madrid: Gota a Gota Ediciones.
- » ROUSSEAU, Jean-Jacques (1754). *Discurso sobre el origen de la desigualdad entre los hombres*. http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/discurso-sobre-el-origen-de-la-desigualdad-entre-los-hombres--0/html/ff008a4c-82b1-11df-acc7-002185ce6064_5.html [27-11-2016].
- » VALDÉS, Zoe (2016). «Fidel Castro: murió y mandó a parar». *El Mundo*. <http://www.elmundo.es/internacional/2016/11/27/5839bbc7468aebbb448b45ea.html> [27-11-2016].
- » VARGAS LLOSA, Mario (1993). *El pez en el agua*. Barcelona: Seix Barral.
- » VARGAS LLOSA, Mario (2008). *Historia de Mayta*. Madrid: Punto de lectura.
- » VARGAS LLOSA, Mario (2009). *Sables y utopías. Visiones de América Latina*. Buenos Aires: Aguilar.
- » VARGAS LLOSA, Mario (2010a). «La amenaza de los nacionalismos». *Letras Libres*, 110, pp. 58-65.
- » VARGAS LLOSA, M. (2010b). «La realidad y la utopía». *Nexos*. <http://www.nexos.com.mx/?p=13998> [19-10-2017].
- » VARGAS LLOSA, Mario (2014). «Liberales y liberales». *El País*. http://elpais.com/elpais/2014/01/24/opinion/1390564257_262878.html [10-07-2016].

Jan Mlčoch

Katedra romanistiky
 Filozofická fakulta
 Ostravská univerzita
 Reální 5
 701 03 OSTRAVA
 Republika Checa

L'IMAGE DISCURSIVE DU JUIF EN TANT QU'ENSEMBLE SÉMIOTIQUE

Ewa Pirogowska

Université Adam Mickiewicz

Pologne

pirogov@amu.edu.pl

Résumé. L'article rassemble les conclusions résultantes de l'étude du cas – analyse des commentaires en ligne qui accompagnent le podcasting de l'artiste français Dieudonné. L'analyse met en relief le processus de construction de *l'image discursive du Juif* qui constitue un ensemble sémiotique d'éléments verbaux et iconiques. L'auteure a puisé dans les travaux de Jan Šabršula.

Mots clés. Image discursive. Sémiotique. Signe linguistique. Médias virtuels.

Abstract. Portrayal of Jews in Discourse as a Semiotic Ensemble. The present case study draws evidence from comments posted on Dieudonné, French comedian's podcast. Their analysis shows how the *image discursive du Juif* (portrayal of Jews in discourse) is constructed, taking into consideration both linguistic signs and iconic elements. The analysis has been conducted with the aid of Jan Šabršula's works.

Keywords. Portrayal in discourse. Semiotics. Linguistic sign. Virtual media.

1. Préliminaires

1.1 Motivation de l'étude

Dans le discours médiatique actuel, il existe des thèmes universels. En voilà un des plus connus : le concept de Juif. Toutefois, l'actualisation discursive de certains topics démontre que l'image linguistique, acquise par le biais des dictionnaires, est reprise et renforcée par d'autres éléments sémiotiques pour les besoins identitaires du groupe, comme dans le cas des énonciations dans l'espace médiatique actuel français où nous trouvons des propos centrés sur la vision du Juif comme topic.¹

La présente étude, appartenant aux recherches plus larges², concentrées sur l'image linguistique et discursive du Juif, se propose de démontrer l'enchaînement sémiotique des éléments communicatifs sur l'exemple issu du discours médiatique français contemporain. Notre travail relève des études complexes, comme ceci vient d'être énoncé, qui envisagent les interventions autour les événements médiatiques en France, en Pologne et en Italie dans les années 2000. La complexité des procédés discursifs et le caractère universel du thème se sont répondus mutuellement dans notre étude trilingue et tri-culturelle (en admettant qu'il existe, dans les médias, un espace culturel polonais, un espace culturel français et un espace culturel italien). Nous n'aspérons pas à aboutir à des conclusions exhaustives, aussi envisageables soient-elles, tel ne sera jamais le cas des comparaisons effectuées sur le phénomène vif qu'est la langue. Or, un regard plus attentif, à partir de la perspective du locuteur slave romanisant, pourra s'avérer intéressant.

On doit enfin se demander quel est le vrai objectif de l'article. C'est sûrement la réflexion sur la complexité des procédés discursifs, y inclus les mécanismes sémiotiques, psychologiques et sociologiques (par ex. besoin identitaire), qui déjouent l'acception stéréotypée du signe linguistique *juif*.

La sémiologie, ou plus exactement : l'approche sémiolinguistique, semble être sur ce point la seule solution analytique possible ; en effet, la discipline est dénoncée comme indifférente à l'engagement idéologique (Hénault, 1979) et ses outils d'analyse apparaissent exhaustifs, étant donné que la communication contemporaine entre les humains se déroule dans des contextes médiatiques préconstruits de façon consciente, réfléchie et aux objectifs du moins persuasifs (cf. Charaudeau, 2002 et son *contrat médiatique*), sinon manipulateurs.

Le corpus de recherche, fondement de l'article, est constitué d'apports authentiques de forums de discussion sur Internet, engendrés par les événements médiatiques qui relèvent des activités de l'artiste français Dieudonné depuis 2009, y inclus leurs répercussions actuelles.

1.2 Contexte social de l'interaction analysée

L'humoriste français Dieudonné a été condamné en 2012 pour diffamation, injure et incitation à la haine et à la discrimination raciale pour des propos et une chanson³ dans deux vidéos

¹ Par contre, semble-t-il que dans le discours du cyberspace polonais l'image linguistique est reflétée (cf. Pirogowska 2015a, 2015b) et reprend les jugements stéréotypés (cf. Sułek, 2010).

² La monographie sur l'image discursive à paraître. Les préparatifs : par ex. Pirogowska, Pawłowska 2016a ; Pirogowska 2016b ; Pirogowska 2017.

³ Texte intégral à consulter : <https://ilnefaitrirequelesantisemites.wordpress.com/tag/shoah-nanas/>, paroles de Dieudonné M'Bala M'Bala. Comme il est question du texte vulgaire, suscitant des controverses, nous ne le citons pas en intégralité dans l'étude, d'autant plus qu'il fait clairement et de la façon vulgaire la référence aux traditions juives comme la circoncision, aux institutions juives CRIF, UEJF, à la Shoah, aux préjugés juifs.

diffusées sur Internet. Dans l'une des vidéos incriminées, il transformait la chanson d'Annie Cordy *Chaud cacao* en « Shoah nanas ». Dieudonné soutenait que la chanson, dont il attribue la paternité à des détenus, parmi lesquels le terroriste Carlos, faisait en réalité référence à des « chauds ananas⁴ ». L'artiste a fait entendre à ses spectateurs et partisans le jeu de mots, ce qui a suscité la présente analyse. Dieudonné inclut fréquemment, lors de ses apparitions en spectacles, les renvois à la « quenelle » : le geste de la quenelle c'est le *signe*, voire *signal*, de ralliement à Dieudonné et correspond au salut nazi inversé signifiant la sodomisation des victimes de la Shoah. En réponse à de tels propos⁵, le polémiste Dieudonné soutient que la quenelle n'est « en rien un geste antisémite, mais un bras d'honneur réalisé avec le bras détendu ».

Nous avons observé à la loupe les apports discursifs chaotiques, sans un fil conducteur saisissable, publiés en commentaires aux enregistrements des spectacles de Dieudonné. De centaines, seuls les commentaires contenant des renvois aux Juifs ont été pris en compte.

2. Encadrement théorique

2.1 Image linguistique du monde

Le présent travail se situe dans le courant discursiviste, c'est pourquoi nous nous sommes éloignés de toute évaluation éthique, en voulant présenter les choses telles qu'elles sont, avec le maximum d'objectivité. Toutefois, il faut absolument se rendre compte des réalisations linguistiques enregistrées par les dictionnaires, donc issues du « savoir des nations » (Maingueneau, 2007), figées ensuite et codées dans le système. L'actualité de plusieurs unités phraséologiques (comparaisons proverbiales, proverbes, formes morphologiques synthétisées, par ex. certains verbes polonais à préfixe reflétant l'aspect accompli, dérivés patronymiques, etc.) est évaluée constamment par l'usage, ce qui conduit bien sûr à repenser la pertinence de certaines entrées encyclopédiques et à les qualifier comme *vieilli* ou *vieux* (cf. Farid, 2010). En sémantique contemporaine, l'objet de recherche est la compréhension de l'emploi des mots, on décrit alors le lien entre l'état mental des sujets parlants et les mots qu'ils utilisent ; la description du lien entre les mots (expressions) et les phénomènes du monde s'avère insuffisante. Ainsi, la sémantique linguistique s'est éloignée de la sémantique logique, pour laquelle il suffisait de décrire la signification des mots en indiquant leurs traits suffisants et nécessaires, et s'est approchée de la description psychologique cognitive (Cholewa, 2008). C'est pourquoi, il s'avère fondé d'adapter les principes développés par le chercheur polonais Bartmiski dans ses travaux sur la représentation linguistique de la réalité, à savoir *image linguistique du monde* (Bartmiski, 1999). De plus, plusieurs chercheurs (Wierzbicka, Bartmiński, Apresjan, cités par Cholewa, 2008) affirment qu'il existe une différence profonde entre la catégorisation scientifique de la réalité et la catégorisation populaire, courante. Il s'ensuit des travaux des théoriciens que la catégorisation populaire, courante est dominée par le facteur émotionnel et résiste aux changements ; d'autre

4 Les juges ont indiqué que le geste de la quenelle a pu « être interprété sans ambiguïté comme ayant une portée antisémite et être, parfois, poursuivi et condamné comme tel ». Cf https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/10/18/audience-agitee-au-proces-en-appel-de-dieudonne_3498023_3224.html.

5 Certains fans de Dieudonné le comparent également à Pierre Desproges ou encore à Coluche en mettant en cause une baisse du seuil de tolérance face à la provocation ; Dieudonné se réclame lui-même de ce dernier. Jakubowicz, président de la LICRA, juge que l'évolution du contexte social, depuis l'époque de Pierre Desproges, a rendu les sketches de Dieudonné inadmissibles. D'autres personnalités soulignent, au contraire, la différence entre Coluche, Desproges et Dieudonné en reprochant à ce dernier une absence de profondeur, sa vulgarité, ou encore son rapport obsessionnel à la Shoahs (Magnenou, 2014).

part, à l'emploi de mots s'associent inévitablement un type d'expériences bien déterminé, un modèle cognitif et des valeurs, mais aussi un schéma d'interprétation.

Pour préciser le point de départ, on se pose aujourd'hui la question quelles sont les connotations du mot « juif », en admettant que les deux prototypes universels linguistiques de la notion existent et qu'ils sont tracés dans les dictionnaires de portée générale, à savoir : « personne qui professe la religion judaïque : *Un juif pratiquant.* » et « personne appartenant à la communauté israélite, au peuple juif : *un Juif* ». Dans l'étude, nous emploierons le signe linguistique *Juif*, qui dénote le membre de la communauté juive, du peuple juif, même celui qui ne pratique pas et n'habite pas en Israël⁶.

Les observations du discours mettent en lumière que les mots d'un champ ne prennent leurs sens que par opposition les uns aux autres. Nous le comprenons comme une certaine capacité des sujets interagissants qui procèdent à la création d'une certaine vision de l'objet – une image discursive – par l'opposition à un autre objet, sans même connaître ce dernier. Une telle image aurait comme base des préjugés des modèles cognitifs proposés par l'entourage socioculturel, bref – un fondement stable quoique affectif et non rationnel.

Cholewa (2008) est d'avis que les représentations de la réalité présentes dans les différentes langues se ressemblent et diffèrent entre elles, les différences étant superficielles (car elles concernent la structuration de la réalité, sa description et son appréciation), et les ressemblances plus profondes (concernant les mêmes façons de conceptualiser). En effet, les différences informent sur les expériences socioculturelles propres à une communauté linguistique, ce qui se manifeste par la mise en forme spécifique de traits descriptifs communs, tandis que les ressemblances, présentes dans les représentations sémantiques et dans la phraséologie, témoignent de ce que nous (société humaine) appartenons à la même espèce et vivons dans le même monde réel. Puisant dans cette approche, nous pouvons avancer la thèse que certaines acceptions du mot *juif* peuvent être motivées culturellement, comme par exemple la connotation à l'argent. Loin d'y voir un déterminisme linguistique, nous sommes tout de même d'avis que dans le discours d'une communauté linguistique certains clichés peuvent être observés, surtout là où l'émotivité dans l'argumentation est forte, par ex. dans l'énoncé de type pl. « *Przyżydziłeś!* »⁷ (fr. « Tu as donné trop peu d'argent »), où le composant sémantique (exprimé par le morphème lexical radical *żyd*, fr. *juif*) relève de l'acception du juif en tant que personne économe, voire avare. Il est à noter que de tels emplois sont rares et ne témoignent aucunement d'un caractère potentiellement raciste de l'énonciation. La problématique est toutefois délicate : la théorie de Weisgerber (cf. Cholewa, *op. cit.* : 14-16) selon laquelle chaque communauté linguistique structure la réalité de façon différente, selon ses propres codes linguistiques et culturels, est déclarée comme antiraciste et anti-national-socialiste par l'auteur lui-même, et est qualifiée de « Mother Tongue fascism » par Christopher Hutton (1998). D'un autre côté, une autre loi linguistique concerne l'assujettissement de l'individu à la langue puisque dès sa naissance, et indépendamment d'un choix volontaire, son activité serait portée par sa langue maternelle

6 Quitte à aplatir la conception du *Juif* en la réduisant au « sioniste ».

7 Le verbe polonais *przyżydzić* (fam., vulg., arg.) n'a pas de son équivalent en français (ni dans d'autres langues), il n'est pas non plus attesté dans les dictionnaires officiels. Il est toutefois incontestable qu'il est employé, ainsi que ses dérivés, dans des cas particuliers (cf. <https://www.newsweek.pl/opinie/marcinmeller-o-jezyku-westerplatte/4vzv1e5> et relève des emplois offensifs, voire racistes. C'est le verbe fortement aspectuel, composé de préfixe *przy-* (parmi autres, c'est la marque externe de l'aspect perfectif), de radical *żydz* qui, sémantiquement, dérive du mot *żyd*, fr. *juif*, dans le sens d'*avare*, et de la désinence de l'infinitif *-ić*. Le caractère aspectuel se concentre, le cas présent, sur la conclusion de l'action d'économiser de l'argent, d'en donner trop peu à quelqu'un qui en avait besoin.

pendant toute sa vie (Weisgerber, 1954, cité par Haßler 2014). Cette loi de la communauté linguistique contredit Humboldt qui supposait bien une identité dialectique entre la langue et la pensée. Sur cette base, il admettait une évolution ultérieure d'une langue par le développement cognitif et pensait que les différentes langues pouvaient se compléter et favoriser les capacités intellectuelles des hommes.

Dans une perspective linguistique, l'idée humboldtienne s'est liée au structuralisme, tout en accentuant l'idée d'une articulation à partir de l'ensemble qui attribue une valeur à chaque élément. Cette liaison de l'idée humboldtienne d'une vision du monde influencée par les langues et du concept saussurien d'une valeur linguistique se voit nettement dans la théorie des champs sémantiques, élaborée par Trier (1931 et 1973).

La théorie des champs sémantiques est très importante pour les néohumboldtiens d'après-guerre. Ils n'étudient pas le mot isolé mais l'ensemble des moyens linguistiques qui servent à comprendre un certain champ de sens et qui se déterminent réciproquement.

Les observations et les conclusions sur l'image du *juif* faite dans le discours lesquelles nous présentons dans cette courte étude, ont été inspirées uniquement par un corpus français. Il est impératif de poursuivre l'examen dans le contexte trilingue, comme ceci vient d'être signalé. L'étendue des recherches dépasse néanmoins le cadre de l'article.

2.2 Impact des études de Jan Šabršula

Ayant admis, conformément à Jan Šabršula (1994 et 1999), que le fonctionnement des unités de langue est asymétrique et que le facteur synergétique contribue à la bonne délimitation des significations réalisées en l'occurrence donnée, nous allons démontrer, dans le présent article, à partir d'exemples, que l'association de différents éléments discursifs crée un effet global fort, un effet synergique distinct de tout ce qui aurait pu se produire si ces éléments avaient opéré isolément. Un signe particulier, soit linguistique, soit iconique, gestuel, ou encore phonique, fonctionne dans un certain contexte dont les composantes s'influencent mutuellement. Les signes linguistiques fonctionnent, bien sûr, selon une certaine distribution. La notion de distribution (introduite par Harris et Fries) nécessite une précision pour établir si elle relève du domaine de la parole (phénomène occurrence) ou de la langue. La combinabilité des unités linguistiques est codée dans le système (compétence), tandis que les combinaisons concrètes se réalisent dans le texte (performance).

Dans la communication verbale, on a d'un côté des signes linguistiques, des mots dans le sens universel, de l'autre, des signes non verbaux. En faisant référence aux études de Šabršula (1994), il est temps de rappeler qu'il actualise, pour ne pas dire rompt avec ce qui était toujours dogmatique pour les linguistes : avec le schéma langue-parole. Il réécrit, dans le contexte de la discussion sur l'École de Prague, ce qui suit : « Il faut faire la distinction entre un signe particulier non énonciatif (unité du système, partie du système : *sémion*) et un signe organisé énonciatif (*épisémion*), utilisation de ce signe ; en effet, l'utilisation du signe consiste de plusieurs aspects : le processus/la production du signe et le résultat de ce processus ; l'énonciation (acte, processus) et l'énoncé (texte réalisé). Donc, au lieu de la dichotomie saussurienne langue/ parole, il faudrait travailler, au moins, avec un schéma tripartite. Cette trichotomie devrait être exprimée par une terminologie appropriée. Ainsi pour l'*épisémion* élémentaire, à savoir : la phrase, que l'on définit ainsi :

- 1) phrase abstraite (les règles pour la production de la phrase au niveau *langue*) ;
- 2) phrase en train d'être générée et extériorisée (le processus de l'énonciation de la phrase) ;
- 3) phrase actualisée, enregistrée, transcrite (l'énoncé, texte réalisé) (Šabršula, 1994 : 141-142).

Le châssis théorique fut conçu par Šabršula, il y a un certain temps, à l'époque où les nouveaux médias tels que la presse numérique, la télévision délinéarisée et les podcasts apparurent grâce à l'Internet. Pourtant, la conception présentée s'avère, à nos yeux, très utile et applicable à l'examen de l'énonciation de l'espace virtuel (qui n'est plus « nouveau »). La différenciation sabršulienne entre trois niveaux réalisateurs de l'*épisémion* élémentaire amène l'observateur à la compréhension des procédés discursifs de l'interaction virtuelle, alors qu'on a affaire à l'inter-subjectivité⁸, médiée (médiatisée) par ordinateur. En fin de compte, le système linguistique ne fonctionne que parce que les subjectivités se recoupent en un consensus que divers instruments contribuent à concrétiser, voire à construire : dictionnaires (par ex. définitions stéréotypées du mot *juif*), doctrines scolaires (par ex. *politiquement correct*), médias (par ex. le caractère anonyme de la locution facilite des comportements communicatifs agressifs et ceci de façon prévisible), et plus généralement toutes les contraintes de la communication sociale en ce qu'elles doivent se matérialiser en actions et en productions collectives.

2.3 Défis sémiotiques

Face à la Langue, l'institution et le système, la Parole est essentiellement un acte individuel de sélection et d'actualisation ; elle est constituée d'abord par les combinaisons où le sujet parlant peut utiliser le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle (la parole étendue, le discours), et ensuite par les mécanismes psycho-psychiques qui lui permettent d'extérioriser ces combinaisons (Barthes, 1985 : 21).

Puisque dans la communication verbale, il n'y a pas que les mots, on pourra se demander si la notion de langue peut être identifiée avec celle de code et, ce qui s'ensuit, la parole avec le message ? A priori non, puisqu'en effet, les conventions de code sont explicites et celle de la langue, implicites (Guiraud, 1963 : 37). Toutefois, comme le démontrent, généralement, les analystes de formes modernes de la communication (par ex. Lazar, 2012), elle puise dans des codes différents, autres même que l'alphabet latin. Il est urgent de les inclure dans l'analyse linguistique ; en effet, il s'avère qu'il est indispensable de traiter les éléments du discours des médias virtuels comme les éléments qui relèvent des codes explicites – vu que les internautes en sont à la fois leurs créateurs, et, leurs utilisateurs. Parmi les codes en question, on énumère : émoticônes, émojis, gifs (giphys), photos instantanées et autres. Néanmoins, nous ne porterons pas notre intérêt sur ce point lors de cette étude. Ces codes s'interposent, se confondent, mais restent toutefois à déchiffrer grâce aux règles qui régissent un ensemble sémiotique. C'est pourquoi nous les qualifions comme explicites, l'essentiel étant de connaître les types de signes.

2.4 Délimitations sémantiques

On note l'explication classique de traits d'un champ lexical chez Hénault (1979 : 52-53) :

Un individu nommera ,chaise' une certaine classe d'objets – puisqu'on peut repérer la collection de traits communs aux différents objets qui sont ainsi dénommés malgré leurs aspects différents. L'ensemble de ces traits communs constitue la définition correcte, ce groupe c'est l'ensemble de sèmes constituant le sémème.

8 Nous faisons sur ce point référence au concept de dialogisme d'après Bakhtine.

Or, les observations discursives font apparaître que les mots d'un champ ne prennent leur sens que par opposition les uns aux autres, jusqu'à l'élimination complète de certains « traits pertinents » ou « sèmes différentiels ». Dans l'acceptation universelle du terme, un *juif* est celui qui professe la religion judaïque et/ou une personne appartenant à la communauté israélite, au peuple juif (un *Juif*). Est-ce le juif, celui qui est contre les musulmans ? Ou bien, celui qui ne fréquente pas les spectacles antisémites ? Ce ne sont sûrement pas des traits définitoires, toutefois l'axiologisation des occurrences discursives du mot *juif* rend ces traits décisifs dans l'interaction mise en exergue. Il est difficile de délimiter, en se basant sur les interactions virtuelles, le champ sémantique du signe linguistique *juif*, ou, du moins, il est difficile de confirmer que ses occurrences ne dépassent pas les frontières du champ lexicographique (dictionnaire). Ce mot, relevant de l'image linguistique stabilisée dans le lexique, sert de point de départ pour l'esquisse du portrait discursif.

3. Étude du cas

3.1 Enregistrement du texte

Voici le fragment (orthographe authentique) d'une interaction en temps réel, enregistrée sous forme de commentaires du podcasting « shoananas » (youtube). On a ôté les émoticônes puisqu'elles n'apportent rien de pertinent à l'interprétation de l'interaction.

[politically] on est tous des antisemites ? repondez moi ?
 [ouroboros] salut les freres goys
 [ktrstrike] on est tous antisioniste
 [Salim Zerdoum] quenelle à répétition chaud ananas
 [inUR2teeth] Salut les freres GOYananassssss !
 [Le Chat Qui Rit] Je suis antisioniste et je suis fier
 [soumia bouzidi] toujours à pleurnicher avec le vieux disque d'antisémitisme...on dirait que c'est le seul peuple qui a souffert ! Un peu de dignité...
 [Ny Aina Martinez] slt chef kenellois
 [Rapha44] COLUCHE DEUX DIEUDONNER COMMENT VAS TU
 [Antoine] ANANASSOCRATIE !!!
 [Le Curé de Camaret] la France aux Français !!!
 [Alexio freyche] MACRON LA SENT TU LA QUENELLE
 [Giuseppina] c'est un juifs se dieudonné ! franchement je'aime pas les juifs sioniste ou pas, heureuse d'être chrétienne, ses cons ont tué le christ, j'irais jamais voir se clown
 [mm] Vous ete tous jaloux deja ya 30 en arriere coluche le disait deja les juifs sont intouchable mais sa vous le supporter pas mbala va jouet cest spectacle dabs des gymnase maintenant
 [Hadj Ammar] les algériens ne veulent pas des juifs (sionistes) tant qu'ils occupent la Palestine et tant qu'ils sont des sionistes
 [Jean-Marie Luciano] Comment un mec aussi intelligent que Dieudo jeune a-t-il pu se faire influencer par des primaires populistes sans cerveau pour aujourd'hui penser que tous les grands intellectuels juifs (comme Simone VEIL ou Jacques ATTALI qui ont tant apporté au pays) sont des agents sionistes à la solde d'Israël. Donc pour toi Dieudo aujourd'hui, juif= sioniste, c'est aussi con que musulman = dangereux djihadiste ou allemand = ancien nazi...Arrête de te faire laver le cerveau par des gros cons primaires provocateurs qui crachent sur la France en permanence comme Kemi SEBA et retrouve ton intelligence

3.2 Théorie d'actes de langage comme le déclencheur interprétatif

Il n'est pas possible de saisir le sens intégral des interactions instantanées créées autour du *Shoah nanas* sans la théorie d'actes de langage. Déjà le fondateur de la théorie, Austin⁹ voyait le besoin de clarifier le concept de la signification de l'énonciation par l'introduction de la double dimension : symbolique, donc cognitive, et de l'autre côté : émotive, non cognitive. Comme on a bien pu le voir à travers l'interaction mise en exergue, les conditions de la production des énoncés (retombées du podcasting de Dieudonné) sont précises : l'espace cyber, un groupe indéfini d'interagissants où l'impact émotionnel argumentatif est fort. D'après Charaudeau (2002), les conditions de production sont extrêmement importantes, celles-ci donnent sens aux signes et permet d'interpréter leur sens :

Elles englobent donc l'instance d'énonciation de ces signes et l'instance de réception, l'une et l'autre se définissant dans une interrelation réciproque. Ainsi, il se crée ce que les philosophes du langage appellent le principe d'intentionnalité (Charaudeau, 2002).

C'est donc ce principe d'intentionnalité qui fera naître l'image discursive précise du *juif* dans l'espace interactionnel étudié.

Compte tenu de ce qui vient d'être précisé, il est à noter que le discours est un réseau d'actes de langage qui coexistent et se succèdent dans un domaine de vie sociale en tant qu'ensembles sémiotiques ; ces actes se réalisent très souvent sous formes textuelles, que l'on peut attribuer facilement aux types sémiotiques concrets, à savoir : genres discursifs (d'après Girth, 1996). Il est évident que le genre dont la dénomination reste à formuler : « commentaires You Tube », « commentaires podcasting », etc., est susceptible de fonder l'argumentation sur des facteurs émotionnels. Par ailleurs, le genre est même plus susceptible de réaliser principalement la fonction phatique du langage.

3.3 Deux ensembles sémiotiques opposés

Si on regarde de près les deux réalités discursives opposées qui apparaissent lors de la lecture, même superficielle, du flux interactionnel présenté, on observe deux champs sémiotiques où les dénominations sont manifestes:

1. Les *non-juifs* sont les (exemples recensés comme les plus fréquents) *antisémites / goys / frères goys / antisioniste (s) / frères GOYananas (ssss) / (chef) kenellois*. Ils vivent selon les règles de : *quenelle à répétition chaud ananas, ANANASSOCRATIE, la France aux Français !!!*, s'opposant contre (*le*) *vieux disque d'antisémitisme*.
Les signes iconiques auxquels on fait référence : *ananas, quenelle-icone, quenelle-geste (signe situationnel) faits avec ses mains et jambes*¹⁰ [*sic !*].
2. Les *Juifs* sont : *sionistes / cons (vulg.) / assassins du Christ / jaloux / intouchables / envahisseurs / agents sionistes à la solde d'Israël*.

Il est donc question de deux ensembles sémiotiques, riches en renvois aux contextes extérieurs¹¹.

⁹ Dans son fameux *How to do Things with Words*, paru en 1962.

¹⁰ Il s'agit de l'allusion au geste effectué par le fils de l'artiste, notamment Judas [*sic !*], qui avait fait la quenelle avec ses jambes en sautant dans la piscine. La situation avait été photographiée et propagée largement sur les sites Internet consacrés au soutien de Dieudonné, en 2018.

¹¹ Les renvois aux personnages du monde artistique et politique sont multiples. Pour citer : Kémi Séba, Emmanuel Macron, Coluche, Pierre Desproges, Gad Elmaleh, Enrico Macias.

3.4 Sémion et épisémion

Chaque énoncé particulier peut être considéré sur le plan sémantique (sens originel du signifié), cependant, tous les propos ensemble disposent d'une force perlocutoire forte, synergique, augmentée par les signifiants caractéristiques, typiques du discours du cyberspace et accompagnées par des signes non-linguistiques. Nous sommes en présence d'une image du *juif* : l'image qui est en train de se créer et de se compléter par des propos des interagissants – il s'agit bien d'*épisémion* sabrsulien. L'esquisse, le fond de cette image avait été déjà créé dans la langue-système. C'est le *sémion* (Šabršula, 1994 et 1999). Les constatations du linguiste tchèque aident à comprendre le fonctionnement de l'interaction entre les sujets interagissants et l'ensemble sémiotique composé de paroles en contexte (y inclus le jeu des mots imitatif *Shoah nanas / chaud ananas*, nous en reparlerons dans la suite) et de renvois aux objets réels (geste de quenelle, ananas) qui avaient été mis en marche et fonctionnent ainsi en tant que symboles fixés, bon gré mal gré, dans l'environnement discursif antisémite¹².

3.5 Rhétorique de la révolte

Goys est une dénomination usuelle désignant tous ceux qui ne professent pas le judaïsme. Si, par contre, on lui attribue l'attribut *frères* pour créer ainsi la dénomination *frères goys*, c'est pour entrer dans la rhétorique de la révolte, aussi le sens de solidarité naît-il.

Dans le podcasting, l'artiste chante la chanson devenue fameuse « Chaud ananas », vêtu en bonnet en forme de fruit d'ananas. On observe le jeu des signifiants/formes phoniques du signe linguistique, car, on l'a bien mentionné, les réalisations phoniques de *chaud ananas* et *Shoah (a) nanas* sont identiques¹³ : \ʃo.a.na.nas\. On se demande à ce moment quelle est la nature du véritable référent de l'énoncé : représente-t-il le fruit exotique ou bien le génocide des Juifs lors de la seconde guerre mondiale ? Le jeu des significations, réalisé en contexte *hic et nunc*, renvoie à l'effet humoristique pervers de la ridiculisation de la Shoah. De plus, les sujets interactants font référence à un système organisé en activités quotidiennes, à « ananasocratie » (plusieurs orthographes du mot) – le système de valeurs selon lesquelles « on ridiculise les juifs-sionistes, on est contre le président Macron et sa politique (implicitement, on tient l'étendard des *gilets jaunes*), on témoigne du soutien auprès de la libre expression, on fréquente les spectacles de Dieudonné, on est radical, décidé, anti-système) ».

3.6 Comment est le juif ?

L'existence de deux groupes – celui de l'énonciateur sous l'étiquette *nous/antisionistes/goys* et celui de référence *eux/sionistes/juifs*, ridiculisés et étranges, est marquée par les moyens linguistiques et sémiotiques concrets. L'image du Juif relève du topos *Autre* ; présentée ainsi, elle ne nécessite pas de justification de la part de l'énonciateur du fait que ce dernier n'est pas individuel, par la suite, dépourvu de responsabilisation énonciative (cf. Maingueneau, 2002). Une telle démarche recouvre les traits pertinents du discours persuasif (cf. Wodak, 2002 et 2008), tendant vers le discours manipulateur. Il est bien question de la rhétorique excluant, qualifiée déjà par Burke comme *othering* (cf. Burke 1945 et Burke, 1969, cité par Mokrzan, 2018), où la focalisation énonciative sur la soi-disant victime (*victimisation*) permet de subir une décharge émotionnelle (pour ne pas dire une *catharsis*) et renforce le sentiment identitaire. Amossy l'explique ainsi : « le sujet parlant construit son identité en s'intégrant dans un espace structuré qui lui assigne sa place et son rôle » (Amossy, 2010 : 38). Dans l'interaction proposée, les sujets inte-

12 Nous n'osons pas dire « fixés dans la culture ».

13 L'artiste ne prononce pas /d/.

ractants s'expriment en fonction d'un imaginaire social, ils participent, pour ainsi dire, à une révolte contre une certaine réalité discursive – celle où, d'après les intervenants, l'ethos du Juif-victime est abusé et usité ; d'ailleurs, dans les spectacles de Dieudonné, c'est l'un des topics réguliers. Amossy souligne, dans l'œuvre citée, que c'est en adhérant à une figure stéréotypée d'une catégorie sociale que l'individu peut fonder son identité et se faire comprendre – dans notre corpus, les intervenants s'expriment d'une voix, en se référant à de mêmes éléments de la relative extra-linguistique. Ainsi, procèdent-ils à la catégorisation assez cohérente de leur référent – *juifs* qu'ils qualifient généralement de sionistes, donc pas entièrement Français, ceux qui sont au service du pays d'Israël. Une telle démarche est dominée par les facteurs émotionnels : admiration tournée vers tout ce que prépare l'artiste (par ex. comparaison à valorisation positive au comédien et humoriste Coluche). Comme nous avons constaté précédemment, on peut sous-entendre ici un modèle cognitif, ce qui entraîne un schéma d'interprétation, donc le cadre dans lequel l'image discursif du *juif* se constitue. En effet, les enjeux identitaires des interactants sont à l'origine des emplois des mots particuliers, néologiques de forme (*ananassocratie*) et de sens (*goys*). Ces enjeux mettent en avant les symboles qui, dans le contexte des spectacles, sont actuellement clairement qualifiés en tant qu'antisémites : le signe iconique d'ananas et le signe gestuel de quenelle.

4. Conclusion

Une courte analyse de la construction de l'image discursive du *juif* dans le contexte de l'interaction momentanée en ligne, ayant comme déclencheur le podcasting de l'artiste controversé, prouve que la construction de deux ensembles sémiotiques opposés informe sur les expériences socioculturelles propres à la communauté des spectateurs et des partisans du comédien. Il se crée ainsi une véritable communauté discursive qui profite des renvois aux mêmes symboles et de la mise en forme spécifique de traits descriptifs du *juif*. On observe néanmoins certaines représentations sémantiques qui sont ancrées dans l'image linguistique définie, présente dans les dictionnaires (alors dans la langue-système). Ceci témoigne de ce que les utilisateurs de la langue française vivent dans le même monde réel que les autres communautés linguistiques. Dans le monde entier, le concept de *juif* engendre d'intéressants espaces discursifs, censés être examinés avec des outils sémiolinguistiques objectifs.

Bibliographie

- » AMOSSY, Ruth (2010). *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : PUF.
- » BARTHES, Roland (1985). *L'aventure sémiologique*. Paris : Seuil.
- » BARTMINSKI, Jan (1999). *Językowy obraz świata*. Lublin : UMCS.
- » CHARAUDEAU, Patrick (2002). *Le contrat médiatique*. Dossiers audiovisuels. Paris : Ina <http://www.patrick-charaudeau.com/Le-contrat-mediatique.html>.
- » CHOLEWA, Joanna (2008). *Image encyclopédique et linguistique du chat et du chien en français et en polonais contemporains*. Białystok : Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku.
- » FARID, George (2010). « Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires ? », *Voix plurielles*, 7.2, pp. 42-59.
- » GIRNTH, Heiko (1996). « Texte im politischen Diskurs. Ein Vorschlag zur diskursorientierten Beschreibung von Textorten ». *Muttersprache*, 106.1, pp. 66-80.
- » GUIRAUD, Pierre (1963). « La mécanique de l'analyse quantitative en linguistique ». In : *Études de linguistique appliquée*, 2. Paris : Didier, pp. 35-46.
- » HASSLER, Gerda (2014). « La vision linguistique du monde : mythe et réalité de l'utilisation d'une notion humboldtienne au XX^e siècle ». In : *Dossiers d'HEL, SHESL. Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues*. <http://dossierhel.hypotheses.org>, pp. 10 [05-10-2019].
- » HÉNAULT, Anne (1979). *Les enjeux de la sémiotique*. Paris : PUF.
- » HUTTON, Christopher (1998). *Linguistics and the Third Reich : Mother Tongue Fascism, Race and the Science of Language*. Studies in the History of Linguistics. Abingdon-on-Thames : Routledge.
- » LAZAR, Jan (2012). « Quelques observations sur les néographies phonétisantes en français tchaté ». *Linguistica Pragensia*, 22.1, pp. 18-28.
- » MAGNENOU, Fabien (2014). « Est-il encore possible de rire de tout ? ». *Archives de France TV Info*. <https://www.francetvinfo.fr/archives/2014> [05-10-2019].
- » MAINGUENEAU, Dominique (2007). *Analyser les textes de communication*. Paris : Nathan.
- » MOKRZAN, Michał (2016). « Antropologia retoryki. Inspiracje Burke'owskie w amerykańskiej antropologii kulturowej ». *Zeszyty Etnologii Wrocławskiej*, 24.1, pp. 127-148.
- » PIROGOWSKA, Ewa (2015a). « L'image linguistique antisémite et prosémite transmise et (re) construite dans la communication moderne ». In : Pierre MARILLAUD ; Robert GAUTHIER (éds.). *Cultures et valeurs : la transmission des discours, des objets et des pratiques : [hommage à Georges Maurand] / 35e colloque d'Albi, Langues et signification*. Toulouse : Université Jean Jaurès, pp. 241-252.
- » PIROGOWSKA, Ewa (2015b). « L'expression émotionnelle verbale et para-verbale de l'image linguistique du Juif dans le cyberspace français et polonais sur l'exemple de l'affaire DSK ». *Studia Romanica Posnaniensia* 42.4, pp. 105-120.
- » PIROGOWSKA, Ewa ; PAWŁOWSKA Renata (2016). « La perception et la construction de l'identité des sujets communicants dans l'espace virtuel ». In : *Neophilologica 2016/28*, Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, pp. 231-245.
- » PIROGOWSKA, Ewa (2016b). « Mots non dictionnaires dans le cyberspace et expression verbale de l'affectivité ». In : Katarzyna WOŁOWSKA ; Anna KRZYŻANOWSKA (éds.). *Les émotions et les valeurs dans la communication II*. Bern : Peter Lang Edition, pp. 165-176.
- » PIROGOWSKA, Ewa (2017). « L'attitude, puis les arguments ». In : *Studia Romanica Posnaniensia*, 44.3, pp. 137-149. DOI : <https://doi.org/10.14746/strop.2017.443.009>.
- » ŠABRŠULA, Jan (1994). « Étude du signifié : qu'en est-il du signe pour les Pragois ? ». *Cahiers de l'ILSL*, 5, pp. 141-154.
- » ŠABRŠULA, Jan (1999). « Aspect, contexte, distribution ». In : Eva HAJIČOVÁ ; Tomáš HOSKOVEC ; Oldřich LESKA ; Petr SGALL ; Zdena SKOUMALOVÁ (éds.). *Prague Linguistic Circle Papers*. Vol. 3. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, pp. 177-192.
- » SULEK, Antoni (2010). « Zwykli Polacy patrzą na Żydów », *Nauka*, 1, pp. 7-23. Traduit en anglais : (2012) « Ordinary Poles Look at the Jews ». *East European Politics and Societies*, 26.2, et (2014) In : Feliks TYCH ;

- Monika ADAMCZYK-GARBOWSKA (éds.). *Jewish Presence in Absence*. Jerusalem : Yad Vashem, pp. 995-1036.
- » WODAK, Ruth (2002). « Redefining and recontextualizing national identity ». In : Paul CHILTON ; Christina SCHÄFFNER (éds.). *Politics as Text and Talk. Analytic approaches to political discourse*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, pp. 143-169.
 - » WODAK, Ruth (2008). « Dyskurs populistyczny : retoryka wykluczenia a gatunki języka pisanego ». In : Anna DUSZAK ; Norman FAIRCLOUGH (éds.). *Krytyczna analiza dyskursu. Interdyscyplinarne podejście do komunikacji społecznej*. Kraków : Universitas, pp. 185-213.

Ewa Pirogowska

Uniwersytet Adama Mickiewicza
Instytut Filologii Romańskiej
Al. Niepodległości 4
61-874 POZNAŃ
Pologne

LES PREMIÈRES TRADUCTIONS TCHÈQUES DE JULES VERNE (1870-1900) : ARCHÉOLOGIE DE LA TRADUCTION¹

Zuzana Raková

Université Masaryk de Brno

République tchèque

rakovaz@seznam.cz

Résumé. L'article présente les premières traductions tchèques de Jules Verne publiées au XIX^e siècle, entre 1870 et 1900. L'étude cherche à répondre à certaines questions concernant l'histoire externe de la traduction ou « l'archéologie de la traduction » dans les termes d'Anthony Pym : qui étaient les éditeurs des premiers romans de Jules Verne présentés au public tchèque, quels titres introduisirent-ils, quelle fut la structure des traductions de cette littérature pour la jeunesse à l'époque ? La recherche fondée sur la méthode statistique laisse de côté l'analyse détaillée des traducteurs de notre corpus, auxquels sera consacrée une autre recherche plus approfondie.

Mots clés. Jules Verne. Traductions et éditeurs tchèques. Archéologie et sociologie de la traduction.

Abstract. The First Czech Translations of Jules Verne (1870-1900). Archaeology of Translation. The article presents the first Czech translations of Jules Verne published in the nineteenth century, between 1870 and 1900. The study seeks to answer several questions concerning the external history of translation or archaeology of translation in terms of Anthony Pym: who were the publishers of the first novels of Jules Verne presented to the Czech public, which titles did they introduce, what was the structure of translations of this literature for youth at the time ? The study is based on the statistical method and leaves aside the translators of this corpus, a subject that will require another detailed research.

Keywords. Jules Verne. Czech translations and publishers. Archaeology and sociology of translation.

¹ Cet article paraît dans le cadre du projet de recherche alloué sur les fonds de la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno pour l'année 2018 (MUNI/21/RAK/2018 Traductions tchèques du français 1890-1914 : le droit d'auteur et la traduction, la sociologie et l'économie du métier du traducteur). Nous tenons à remercier notre collègue Christophe Cusimano de l'Université Masaryk pour la correction linguistique du texte.

1. Introduction

Les œuvres de Jules Verne sont présentées au public tchèque pour la première fois en 1870. C'est le titre *Autour de la Lune* (*Cesta kolem měsíce*) qui paraît la même année que l'original. D'autres romans et nouvelles suivront, tant et si bien qu'au tournant du siècle, le lecteur tchèque disposera de plusieurs dizaines de traductions des œuvres de Jules Verne. Nous examinerons quels ont été les premiers éditeurs tchèques de Jules Verne et quelle a été la structure des titres traduits dans le dernier tiers du XIX^e siècle, à la lumière d'une histoire descriptive de la traduction, notamment du concept des normes préliminaires de Gideon Toury. À la base du corpus indiqué, nous nous questionnerons sur la politique éditoriale dans le domaine de la traduction du français, sur la censure, la voie d'accès au texte source, le statut du texte traduit, et sur la position des éditeurs tchèques sur le marché des romans de Jules Verne.

2. Méthodologie

Nous avons lancé une requête dans deux bases de données de la Bibliothèque nationale de Prague : celle du *Catalogue collectif tchèque* (SKC) et celle de la *Bibliographie nationale tchèque* (ČNB), en appliquant simultanément les filtres suivants : auteur « Jules Verne », langue de l'original « fre », langue du document « cze », date de la parution « 1870-1900 », support « livre ». La *Bibliographie nationale tchèque* donne soixante-neuf résultats, dont un doublet et un titre en deux volumes, le *Catalogue collectif* renvoie pour la même requête quatre-vingt-dix-huit résultats, dont huit doublets. Nous avons retenu pour les analyses statistiques les données du *Catalogue collectif* (SKC), sans doublets, donc quatre-vingt-dix unités traduites.

Nous avons répertorié non seulement les traductions, mais également les adaptations, et nous avons inclus toutes les rééditions d'une traduction. Dans nos statistiques, chaque volume publié constitue une unité (un roman en deux volumes représente ainsi deux unités), conformément aux bases de données consultées.

2.1 Normes préliminaires

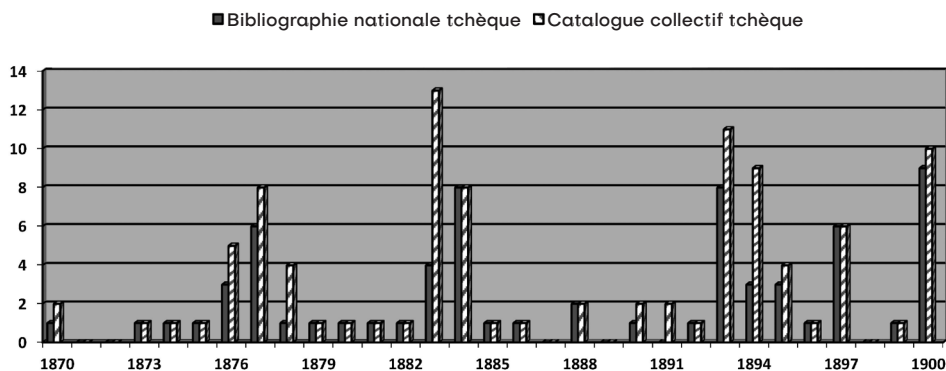
Si nous prenons comme source d'inspiration le concept des normes de Gideon Toury (1978 : 83-100, 1995 : 52-69), hautement pertinent pour la sociologie et l'histoire de la traduction et des traducteurs, nous devons notamment nous attarder, dans le cadre de notre recherche, sur les normes préliminaires ; par contre, les normes textuelles seraient pertinentes pour une recherche focalisée sur la critique historique (voir plus sur ce concept chez Pym, 1998 : 5-8) ou l'exploration des stratégies des traducteurs, ce qui n'est pas notre objectif dans le présent article. Quant aux normes préliminaires donc, elles sont de deux sortes : a) la politique de la traduction et b) la voie d'accès aux textes sources, qui peut être directe ou indirecte. Quant à la politique de la traduction, dans le contexte de l'Autriche-Hongrie du dernier tiers du XIX^e siècle, il n'y avait aucune politique d'État appliquée à la publication des textes littéraires. Ainsi, le choix des œuvres à traduire et à publier dépendait-il de la stratégie ou de la politique individuelle de chaque maison d'édition qui, pour assurer son existence dans le temps, suivait un plan plus ou moins réfléchi et cohérent et qui était surtout soumis aux aléas du marché du livre. Les programmes éditoriaux reflétaient ainsi non seulement les besoins idéaux de la jeune littérature nationale tchèque, mais aussi le goût des lecteurs – qu'ils contribuaient en même temps à influencer ou à former, et bien évidemment d'autres limitations. Parmi celles-ci l'existence d'un système de censure *a posteriori*, qui rejetait la responsabilité devant la loi sur l'éditeur et ainsi, indirectement, sur l'auteur, au moyen

de mécanismes économiques : une fois le livre imprimé frappé d'interdit, c.-à-d. confisqué entièrement ou partiellement, c'est l'éditeur qui en portait la charge financière, le titre ne pouvant plus être vendu. Dans le cas de la censure partielle, le titre incriminé pouvait toutefois être réimprimé, avec la suppression des passages confisqués par la censure (Wögerbauer, 2015 : 48-49, 485). Quant à la littérature pour les enfants, et plus concrètement les romans de Jules Verne, nous n'avons trouvé aucun signe de censure à l'époque concernée.² Notre corpus est donc le fruit de la politique éditoriale libre des éditeurs tchèques pragois du dernier tiers du XIX^e siècle.

Étant donné que durant la période en question, l'enseignement des langues vivantes et notamment de la langue française se développait progressivement dans les Pays tchèques (Raková, 2011 : 31-35), nous supposons que quant à la voie d'accès aux textes originaux, il s'agissait d'une époque où les traductions tchèques pouvaient être effectuées directement à partir de l'original, au moins lorsque celui-ci était rédigé dans une grande langue européenne dont le français. Nous vérifierons cette hypothèse sur la prédominance des traductions directes dans notre corpus.

Quant au statut du traducteur, il est nécessaire d'examiner le taux des traductions anonymes, sans indication du nom du traducteur sur le livre, ou avec indication incomplète par les initiales du nom. On peut s'attendre à une plus grande fréquence de traducteurs anonymes dans le cas du corpus de littérature pour la jeunesse, qui à l'époque occupait la périphérie du système littéraire tchèque par rapport à la littérature pour les lecteurs adultes – à la différence de la situation actuelle, où les livres pour enfants constituent une plage importante du marché du livre tchèque.³

Le statut du texte en tant que traduction est un autre phénomène relevant des normes préliminaires. Nous allons nous pencher sur la question, à savoir si la provenance étrangère de l'œuvre était communiquée au lecteur ou pas, et sur la manière dont cela se passait, autrement dit, s'il s'agissait de traductions ouvertes ou couvertes (House, 2015 : 54-57).



Graphique 1 : Titres de Jules Verne traduits en tchèque de 1870 à 1900

Source : www.nkp.cz, le 27 janvier 2018. Requête : auteur « Jules Verne », code de la langue originale « fre », code de la langue du document « cze », date « 1870-1900 », support « livre ».

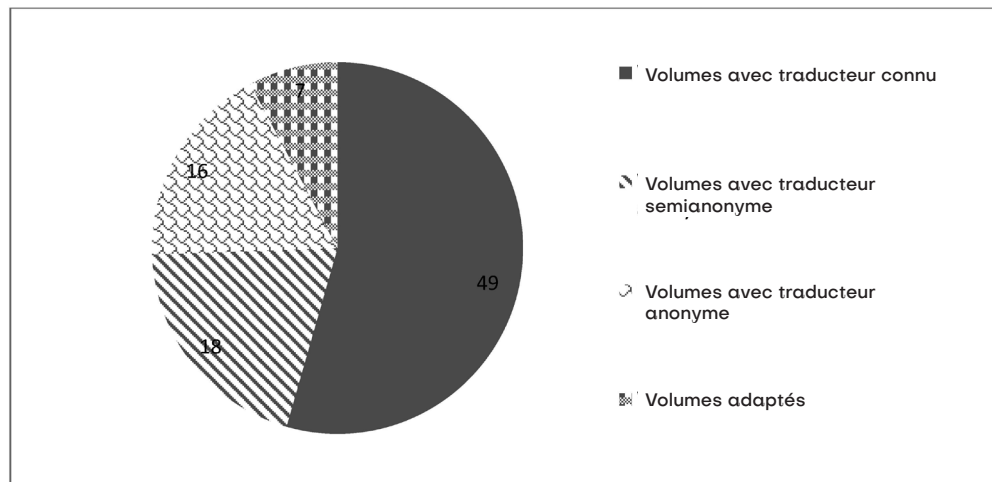
² À la différence de la période postérieure à 1948, où des livres de Verne étaient temporairement retirés de certaines bibliothèques (Raková, 2014 : 52).

³ En 2016, c'était 12 % des belles-lettres tchèques et on constate une progression constante de ce secteur du marché du livre dans les dix dernières années (Zpráva, 2017 : 6).

Le nombre élevé de titres en 1900 est dû à un manque de précision quant à l'indication de la date dans les catalogues bibliographiques (certains titres ayant paru « autour de 1900 » sont répertoriés automatiquement avec ceux publiés en 1900).

Les traductions de Jules Verne entre 1870-1900 constituent un corpus de quatre-vingt-dix volumes, dont sept adaptations et vingt-quatre rééditions.

Quarante-neuf volumes ont un traducteur dont le nom est connu, dix-huit volumes traduits ont un traducteur semi-anonyme indiqué par les initiales du nom seulement, seize volumes ont un traducteur complètement anonyme. Enfin, les sept adaptations ont toutes un traducteur-adaptateur dont le nom est connu.



Graphique 2 : Volumes selon la catégorie du traducteur

Source : SKC, www.nkp.cz

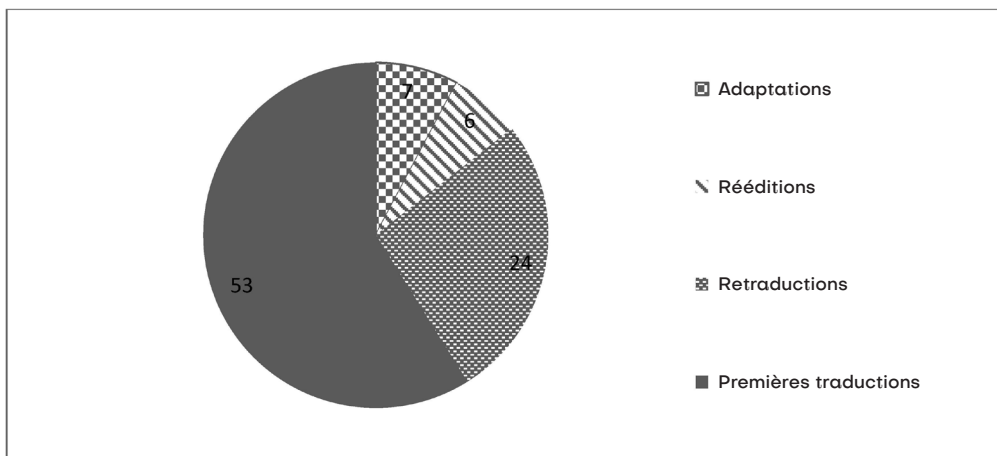
2.2 Réception : traductions, rééditions, retraductions

Le tirage étant souvent inconnu, nous pouvons explorer ses rééditions comme source d'information alternative qui nous renseigne sur le succès d'un titre traduit, comme le remarque très justement Anthony Pym (1998 : 79 et 83). Ainsi, nous allons suivre leur nombre dans la période suivie, ainsi que les délais écoulés entre la parution de la première traduction d'un titre et ses éditions suivantes.

Quant au nombre absolu de retraductions, on a vingt-quatre retraductions et une réadaptation (un titre adapté deux fois). Un livre (*Les Indes noires*) a été une fois traduit et une fois adapté, douze titres ont été traduits deux fois, dont deux ont été aussi adaptés une fois chacun, six livres (*Docteur Ox*, *Les Enfants du capitaine Grant*, *Le Pays des Fourrures*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Michel Strogoff*) ont été traduits trois fois (*Docteur Ox* était édité sous trois titres différents, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* a été en plus une fois adapté et *Michel Strogoff* a été deux fois adapté). Tous les titres adaptés étaient aussi ceux publiés en traduction, mais les adaptations précédaient les traductions, sauf pour *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Il est aussi intéressant de connaître le nombre de titres variés par rapport au nombre de retraductions et rééditions : plus de la moitié du corpus (59 %) est constituée par des titres ou des volumes traduits en tchèque pour la première fois.

Le nombre total des rééditions d'une traduction, dans le cadre de notre corpus, est assez faible (un peu plus de 6 %) : seulement deux romans de Verne, *Île mystérieuse* et *Docteur Ox* en sont avant 1900 respectivement à leur deuxième et troisième édition tchèque ; les deux sont édités et réédités chez Jan Otto, le plus grand et le plus réputé parmi les éditeurs pragois publiant les livres tchèques au tournant du XIX^e et XX^e siècle (Švehla, 2002 : 49-50). Cet état de lieu est logique puisqu'on est aux débuts de l'introduction de cet auteur français dans le champ littéraire tchèque. L'écart entre la première et la deuxième édition, de même qu'entre la deuxième et la troisième édition, est de huit ans pour *Doktor Ox*. Pour l'autre roman, *Tajemný ostrov*, le décalage de dix-huit ans correspond presque à une génération, tandis que, dans le cas précédent, l'écart de huit ans pouvait s'expliquer plutôt par l'épuisement des stocks et une nécessité de satisfaire l'intérêt des lecteurs pour ce titre. Les autres titres réédités étaient *Mathias Sandorf* (deux éditions en 1894) et *La Jangada, huit cents lieues sur l'Amazonie* (1883 et 1895), les deuxièmes éditions ayant paru chez Vilímek, qui a repris les traductions des autres éditeurs.

Par contre, le nombre de retraductions, soit les deuxièmes, éventuellement les troisièmes traductions d'un même titre, est élevé (27 %), vu la courte période que nous examinons.



Graphique 3 : Nombre et structure des titres ou volumes traduits (selon SKC)

Le plus souvent, on observe une ou deux occurrences de titres différents par traducteur. Concrètement, vingt-cinq traducteurs n'ont traduit ou adapté qu'un seul titre, alors que six traducteurs en ont traduit deux. Seuls cinq traducteurs, Pavel J. Šulc (1828-1897), Robert Nápravník (1839-1877), Bedřich Fricke (1864-1905), Václav Patejdl (1859-1940) et Jan Wagner (1856-1905), ont traduit au moins trois titres différents de Jules Verne sur la période donnée. Jan Wagner a traduit trois titres sous son nom, plus deux autres sous deux pseudonymes différents. Pavel J. Šulc (1828-1897) s'est chargé de cinq titres pour le compte de deux éditeurs : il a réalisé quatre adaptations pour F. Kytka et une traduction pour Alois R. Laueremann. On ne peut donc pas observer une spécialisation véritable des traducteurs des œuvres de Jules Verne, puisque quasiment chaque nouveau roman a eu droit à un traducteur différent de celui qui a traduit les romans précédents. C'est seulement chez Jos. R. Vilímek, qui commence à avoir une position exceptionnelle quant aux traductions de Verne en tchèque à cette époque-là, que l'on trouve

trois traducteurs susmentionnés, B. Fricke, V. Patejdl et J. Wagner, avec pour chacun au moins trois titres traduits pendant la période observée.⁴

2.3 Éditeurs

Les quatre-vingt-dix volumes de Jules Verne traduits ou adaptés et publiés en tchèque entre 1870 et 1900 l'étaient par onze éditeurs pragoïses, dont huit ont joué un rôle plus important (Jan Otto, Josef Richard Vilímek, Dr. Edvard Grégr dans la collection *Matice lidu*, Mikuláš et Knapp, F. Kytka dans la collection *Bibliothèque d'évasion (Bibliotéka zábavných spisů)*, Alois R. Lauer mann, Alois Hynek, Rudolf Storch avec sa *Bibliothèque des contes des pays proches et lointans (Storchova knihovna povídek z blízkých i dalekých krajů)*, dont certains s'étaient déjà fait un nom auparavant et par la publication d'autres auteurs (J. Otto), mais d'autres se sont fait une réputation notamment grâce à la publication systématique d'œuvres de Jules Verne (Jos. R. Vilímek) et sont ainsi devenus éditeurs célèbres d'œuvres pour la jeunesse. C'est notamment dans la dernière décennie du XIX^e siècle que l'on assiste à l'essor des éditions de nouveaux titres de J. Verne et des rééditions des œuvres ayant connu un succès auprès des lecteurs. Il est donc logique que de plus en plus d'éditeurs et de traducteurs soient impliqués dans la traduction de cet auteur français des romans d'aventure et de science-fiction, qui ne quittera plus le devant de la scène de l'édition tchèque de la littérature française depuis son introduction en langue tchèque en 1870 (Vaddé, 2001 : 55, 66, 68 et 75), et restera parmi les auteurs français les plus édités et ce même pendant les années sombres 1948-1960 (Raková, 2014 : 51-52).

Lorsque nous suivons le rôle des éditeurs individuels suivant les décennies, Edv. Grégr – *Matice lidu*, F. Kytka, Alois R. Lauer mann dominaient dans les débuts de l'introduction de Jules Verne auprès des lecteurs tchèques, entre 1870 et 1880.

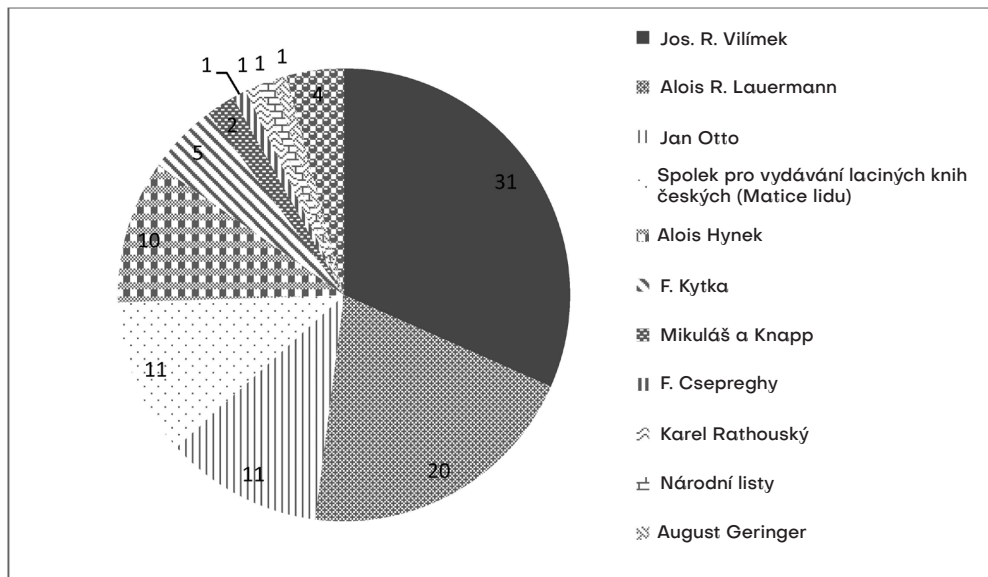
Alois R. Lauer mann est resté un éditeur important des romans de Verne jusqu'en 1890, avec deux autres éditeurs J. Otto (1871-1931), Mikuláš et Knapp qui se placeront parmi les éditeurs importants de Verne entre 1880-1890 et le resteront pendant la décennie 1890-1900, où le rôle primordial reviendra à Jos. R. Vilímek (1886-1949), mais aussi à Alois Hynek. Jan Otto, Rudolf Storch, Mikuláš et Knapp, éditeurs actifs dans les publications de Jules Verne depuis 1880 le seront jusqu'à la fin du XIX^e siècle et même au-delà. Jos. R. Vilímek qui commence à s'imposer dès les années 1890 comme éditeur de Jules Verne, gardera cette position pendant des décennies, jusqu'à la suppression de la maison par le régime socialiste en 1949.⁵ Vilímek va ainsi poser des jalons solides à la publication tchèque non seulement des romans d'aventures de Jules Verne (Horák, 2005 : 81), mais aussi de la littérature pour la jeunesse en général. La popularité des éditions de Vilímek pour la jeunesse était conditionnée entre autres par des reproductions de qualité des illustrations originales, pour lesquelles l'éditeur tchèque a acquis les droits exclusifs auprès de l'éditeur français, Jules Hetzel et son successeur Hachette.⁶

Les quatre plus grands éditeurs de Verne (Jos. R. Vilímek, Alois R. Lauer mann, Jan Otto et *Matice lidu* [Édition populaire]) se sont partagés trois quarts du marché tchèque avec les livres de cet auteur entre 1870 et 1900.

⁴ Pour plus de détails sur les traducteurs de ce corpus, nous renvoyons à l'article « Jules Verne en Bohême (1870-1900) : ses premiers traducteurs et leur statut socioprofessionnel » (*Studia Romanistica*, à paraître).

⁵ LA PNP Strahov, fonds Jos. R. Vilímek, lettre signée Práce/ Entreprise Jos. R. Vilímek à la Librairie Hachette du 16 nov. 1948 annonçant la cession des droits pour un roman de Jules Verne à l'Édition d'État de livres pour enfants (Státní nakladatelství dětské knihy) signale déjà le fait que cette édition familiale de Vilímek se transforme en l'édition étatisée (Práce).

⁶ LA PNP Strahov, fonds Jos. R. Vilímek, correspondance de la Librairie Hachette et Cie adressée à l'éditeur Jos. R. Vilímek le 26 déc. 1894, le 6 nov. 1922 et le 2 déc. 1922.



Graphique 4 : Nombre de volumes de Jules Verne par éditeurs (selon SKC)

Si l'on s'attarde encore sur les acteurs du processus de la traduction, on peut se poser la question sur le rapport entre les éditeurs et les traducteurs : y avait-il une spécialisation des traducteurs, une collaboration exclusive avec un seul éditeur ? On constate que certains traducteurs collaboraient avec un seul éditeur, mais pas tous. Pour notre corpus, le plus grand éditeur de Verne avait logiquement recours au plus grand nombre de traducteurs : quatorze traducteurs travaillaient sur les œuvres de Verne pour le compte de Jos. R. Vilímek, tandis qu'ils étaient treize, dont un semi-anonyme⁷, pour A. Lauermann, cinq, dont deux semi-anonymes, pour la collection *Matice lidu* et trois pour l'éditeur J. Otto. Aucun des traducteurs de Vilímek n'est resté dans l'anonymat ; par contre, tous les traducteurs ayant travaillé pour A. Hynek l'étaient, de sorte qu'il est impossible de connaître leur nombre.

Les traductions des romans d'aventures de Jules Verne (mais aussi d'Alexandre Dumas ou de Karl May) étaient devenues populaires notamment grâce à l'éditeur Jos. R. Vilímek. Ses éditions des romans de Jules Verne, lancées dès 1893, palliaient à l'époque au manque de littérature illustrée pour la jeunesse tchèque (Horák, 2005 : 24-25), ce qui vaut aussi bien pour les originaux que pour les livres traduits. Vilímek se distinguait notamment par l'idée de reprendre les illustrations originales, ce qui impliquait la signature d'un contrat avec l'éditeur – détenteur des droits, et l'achat des clichés originaux. Vilímek entretenait ainsi les relations stables avec les éditeurs français de Verne (Pierre-Jules Hetzel, puis Hachette), auxquels il versait une compensation financière pour la cession des droits exclusifs à la reproduction des clichés et à la traduction tchèque et, qui était ainsi « autorisée » (Horák, 2005 : 30-31), à la différence des traductions publiées par les concurrents (Alois Hynek).

2.4 Illustrateurs

Les illustrations originales achetées suivant les conditions du contrat entre l'éditeur Vilímek et P.-J. Hetzel (Horák, 2005 : 28-31) ont joué le rôle crucial dans le succès de la réception de

7 Son nom était indiqué par les initiales seulement.

Jules Verne chez Vilímek ; il s'agissait des gravures de Jules Férat (1829-1906), Édouard Rioux (1833-1900) ou Léon Benett (1839-1916). D'autres éditeurs de Verne, dont Alois Hynek, n'ayant signé aucun contrat avec Hetzel, ont engagé les illustrateurs tchèques, pour pouvoir rester compétitifs face aux éditions illustrées de Jos. R. Vilímek. Chez Hynek, les illustrateurs des romans parus dans la période examinée et que nous avons consultés étaient anonymes, leur nom n'est nulle part indiqué, ni celui des auteurs des couvertures (et des traducteurs). Les illustrations dans les romans de Verne publiés chez Hynek sont de très bonne qualité, bien que moins nombreuses que celles des éditions de Vilímek.

3. Conclusion

Les traductions tchèques de Jules Verne publiées au cours du XIX^e siècle étaient majoritairement l'œuvre des traducteurs connus (au sens où le traducteur n'est pas resté dans l'anonymat).

La provenance étrangère de l'œuvre (française) n'est pas cachée, loin s'en faut : la majorité des titres de notre corpus indique explicitement qu'il s'agit d'un roman « traduit du français ». Il est intéressant de se pencher un peu plus en détail sur les différentes manières dont l'origine étrangère / française du roman est transmise au lecteur. Dans les notices bibliographiques, nous pouvons distinguer plusieurs cas. D'un côté, il convient de catégoriser les traductions à proprement parler, c'est-à-dire tous les cas qui portent la mention explicite « traduit du français », avec des variantes tchèques « přeloženo z frančtiny », « přeloženo z francouzštiny », ou encore « traduit du français par [le nom du traducteur] » ou « z francouzského přeložil ». De l'autre côté, nous avons des adaptations. Celles-ci sont ouvertes, car avouées explicitement comme telles, voir les mentions : « raconté d'après Jules Verne », « d'après [titre] de Jules Verne a fait [nom de celui qui a adapté] ». Parmi les maisons d'éditions s'y consacrant figuraient Mikuláš et Knapp et F. Kytka. On dénombre au total sept adaptations sur les quatre-vingt-dix volumes. Le nom de l'auteur tchèque de l'adaptation est toujours renseigné, ne serait-ce que par les initiales.

L'anonymat concerne, par contre, plusieurs auteurs des traductions, et parfois même les éditeurs. Concrètement, trois volumes (SKC) paraissent sans indication du nom de l'éditeur ou avec l'indication « l'éditeur inconnu » : c'est le cas de *Michel Strogoff / Carův kurýr* traduit par J. Veselý en 1883 (deux volumes), et *Nový hrabě Monte Kristo* en traduction de Josef Pachmayer de 1894.

Les rééditions d'une même traduction étant rares, les retraductions simultanées sont, à la différence, nombreuses, nous supposons surtout leur motivation par les luttes de concurrence entre deux éditeurs, Jos. R. Vilímek et A. Hynek.

La provenance étrangère du livre, qu'il soit traduit ou adapté, est toujours indiquée, de même que le nom de l'auteur (J. Verne) ; il s'agissait de traductions ouvertes. Quant à la voie d'accès à l'original, toutes les traductions étaient directes, traduites sans l'intermédiaire d'une tierce langue. Le nom des illustrateurs, pour les éditions illustrées, est indiqué par Jos. R. Vilímek, mais pas par A. Hynek. Le titre original figure, en caractères plus petits que le titre en tchèque, sur la page du titre chez Vilímek, contrairement aux autres éditeurs.

Bibliographie

- » *Autor : Jules Verne* [Auteur : Jules Verne]. https://cs.wikisource.org/wiki/Autor:Jules_Verne [22-02-2018].
- » *Česká národní bibliografie* [la Bibliographie nationale tchèque]. www.nkp.cz [27-01-2018].
- » HORÁK, Vadim (2005). *Jules Verne v nakladatelství Jos. R. Vilímek*. Praha : Thyrus.
- » HOUSE, Juliane (2015). *Translation quality assessment. Past and present*. London, New York : Routledge. <http://www.translationindustry.ir/Uploads/Pdf/Translation%20Quality%20Assessment.pdf> [10-02-2018].
- » JANEČEK, Jaroslav (1937). « Jos. R. Vilímek ml., zvelebitel a dovršitel ». In : Karel SEZIMA (éd.). *Jos. R. Vilímek. Osobnost i závod*. Praha : Svaz knihkupců a nakladatelů Čs. republiky, pp. 23-82.
- » LA PNP [Archives littéraires du Patrimoine littéraire tchèque] Strahov (Prague). Fonds Jos. R. Vilímek, lettres de la Librairie Hachette et Cie adressée à l'éditeur Jos. R. Vilímek le 26 déc. 1894, le 6 nov. 1922, le 2 déc. 1922 ; lettre de l'édition Práce/Jos. R. Vilímek à Hachette du 16 nov. 1948.
- » PYM, Anthony (1998). *Method in Translation History*. Manchester : St. Jerome Publishing.
- » RAKOVÁ, Zuzana (2011). *Francophonie de la population tchèque (1848-2008)*. Brno : Masarykova univerzita.
- » RAKOVÁ, Zuzana (2014). *La traduction tchèque du français*. Brno : Masarykova univerzita.
- » *Souborný katalog ČR* [le Catalogue collectif tchèque]. www.nkp.cz [27-01-2018].
- » ŠVEHLA, Jaroslav (2002). *Jan Otto. Kus historie české knihy*. Jinočany : H & H.
- » TOURY, Gideon (1978). « The Nature and Role of Norms in Literary Translation ». In : James S. HOLMES ; José LAMBERT ; Raymond VAN DEN BROECK : *Literature and Translation : New Perspectives in Literary Studies*. Leuven : Acco (Academic Publishing Company), pp. 83-100.
- » TOURY, Gideon (1995). *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.
- » VADDÉ, Agnès (2001). *Politique éditoriale et traduction. L'exemple de la littérature française traduite en tchèque entre 1960 et 1989*. Genève : Université de Genève. Mémoire de Licence présenté à l'École de Traduction et d'Interprétation (ETI).
- » WÖGERBAUER, Michael ; PÍŠA Petr ; ŠÁMAL Petr ; JANÁČEK Pavel, et al. (2015). *V obecném zájmu : cenzura a sociální regulace literatury v moderní české kultuře 1749-2014. Tome I, 1749-1938*. Praha : Academia.
- » *Zpráva o českém knižním trhu 2016/2017* [Rapport sur le marché du livre tchèque] (2017). Svaz českých knihkupců a nakladatelů. http://ipk.nkp.cz/docs/Zprava_o_ceskem_kniznim_trhu_201617.pdf [18-03-2018].

Zuzana Raková

Ústav románských jazyků a literatur
 Filozofická fakulta
 Masarykova univerzita
 Arna Nováka 1
 602 00 BRNO
 République tchèque

LAS PRIMERAS TRADUCCIONES AL CHECO DE POEMAS DE FEDERICO GARCÍA LORCA HECHAS POR ZDENĚK ŠMÍD

Roger Tinnell

University System of New Hampshire
Estados Unidos
rogtin@yahoo.es

Resumen. En este estudio se da información sobre el autor y traductor checo Zdeněk Šmíd y sus inéditas traducciones de tres poemas de Federico García Lorca. Basándose en la misiva que Šmíd le mandó al poeta español en 1931 se reproducen las primeras traducciones de los poemas lorquianos, ahora archivados en el Centro Federico García Lorca en Granada.

Palabras clave. Zdeněk Šmíd. Traducciones inéditas. Federico García Lorca.

Abstract. The First Translations into Czech of Poems by Federico García Lorca by Zdeněk Šmíd. The article presents information on the Czech author and translator Zdeněk Šmíd and his previously unedited translations of three poems of Federico García Lorca which Šmíd sent to the Spanish poet in 1931. These documents are now located in the Centro Federico García Lorca in Granada.

Keywords. Zdeněk Šmíd. Unpublished Translations. Federico García Lorca.

1. Introducción

Después de terminar sus estudios en la Universidad Carolina de Praga, Zdeněk Šmíd (Ostrava, 1908 – ibid., 1989) siguió sus estudios en la Universidad de Burdeos. Su interés por la cultura española lo llevó a publicar varios estudios que eran de máxima importancia para la introducción de la cultura española en Checoslovaquia. Tradujo al checo la obra de importantes autores españoles y latinoamericanos, entre ellos Pedro Antonio de Alarcón, Miguel Ángel Asturias, Alejandro Casona, Miguel de Cervantes y Saavedra, Luis de Góngora, José Ortega y Gasset, Alfonso Reyes y Miguel de Unamuno¹. Para apoyar el interés del traductor, en 1936 el gobierno de España le dio a Šmíd una beca de 4.000 pesetas².

2. Šmíd y los autores hispanos

Zdeněk Šmíd tenía un especial interés en la poesía y junto con sus compañeros Jan Strakoš y Zdeněk Vavřík editó la revista *Poesie* (Ostrava, 1931-1934)³. Ya en el primer número de *Poesie*, Šmíd publicó estudios sobre Ventura García Calderón, Antonio Machado, Gabriela Mistral, José Augusto Trinidad Martínez Ruiz («Azorín») y Horacio Quiroga. En el segundo número de la revista presentó más trabajos sobre Azorín, Machado, Mistral, Quiroga y Unamuno.

Buscando apoyo en sus esfuerzos de traducir la poesía española contemporánea, Šmíd se dirigió a varios autores solicitando su ayuda. Por ejemplo, en la biblioteca Houghton (Harvard University) encontramos una carta en francés que le mandó a Pedro Salinas en julio de 1947, en la cual Šmíd le explica a Salinas sus proyectos para traducir la poesía y le pide su colaboración. Le escribe a Salinas que le había mandado una carta ya en 1936 pero que no había recibido contestación y que el inicio de la guerra civil española le complicó muchísimo su proyecto. Añade que una editorial en Praga le pidió que siguiera con su trabajo con la poesía hispánica y que para ella estaba preparando una antología de la poesía de Federico García Lorca y esperaba seguir con antologías de la obra de Juan Ramón Jiménez y Antonio Machado y con traducciones de las obras del propio Salinas y de Jorge Guillén, Rafael Alberti y otros. Aquí presentamos fragmentos de aquella carta que Šmíd le mandó a Pedro Salinas:

[...] C'est en 1936 déjà, que j'aurais voulu vous parler de mon projet de traduire succesivement le meilleur de la poésie espagnole contemporaine. J'avais adressé une lettre à votre adresse de Madrid – Centro de Estudios Históricos, 4, Medinaceli, 4 [...] mais cette missive est restée sans réponse. La guerre civile m'avait empêché de même de venir d'approfondir mes connaissances de la langue et littérature espagnoles. J'ai obtenu une bourse pour l'année 1936/37 [...] Une grande maison d'édition

¹ Entre las traducciones de Zdeněk Šmíd se encuentran: *La sombra del convento* (1941) y *Hombres en soledad* (1947) de Manuel Gálvez; *La venganza del cóndor* (1936) de Ventura García Calderón; una selección de poesía (1946) de Luis de Góngora y Argote; *Don Segundo Sombra* (1936) de Ricardo Güiraldes; *La sombra del Caudillo* (1937) de Martín Luis Guzmán; *Muerte y resurrección. Ensayos* (1938) y *Conversación sobre las mujeres y el amor* (traducción con Jan Kolár, 1936) de José Ortega y Gasset; *La Beldaca* (1963) de Alfredo Pareja Diezcanececo; *Prometheus* (1941) de Ramón Pérez de Ayala; *El caballo y su sombra* (1959) de Enrique Amorim; *Tríptico* (1937) de Alfonso Reyes; *Siete domingos rojos* (traducción con Viktor Knapp, 1937) de Ramón Sender; *Nada menos que todo un hombre* (1933) y *Seis ensayos españoles* (1937) de Miguel de Unamuno y una selección de libros de cuentos (1940) de Arturo Uslar Pietri. También tradujo la obra cumbre de la literatura española, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, de Cervantes, en 1952. Sobre la correspondencia entre Zdeněk Šmíd y Alfonso Reyes véanse los estudios de Gabriel Rosenzweig (2014, 2015), recogidos en la bibliografía final.

² Cfr. registro 3219, p. 318 en Manuel Martínez Neira, *La Universidad Española 1889-1939. Repertorio de legislación*.

³ Cfr. el estudio monográfico de Drahomír Šajtar (1995).

de Prague m'a demandé récemment de suivre pour elle le mouvement littéraire du monde hispanique [...] M. Guillermo de Torre me conseille de Buenos Aires de me procurer les livres de Lorca, qui me manquent encore, directement à Paris [...] mais cela m'est presque impossible à ce moment où l'envoi de l'argent pour l'étranger est rigoureusement contrôlé [...] Je me tourne donc directement vers vous et vous demande de vouloir bien faciliter ma tâche de hispanisant par l'envoi d'un – ou deux des vos livres dont vous aimeriez voir le choix traduit en tchèque [...] Je vais écrire aussi à MM. Juan Ramón Jiménez et Jorge Guillén et leur expliquer mes projets [...].⁴

3. Los contactos con García Lorca

Entre la correspondencia que mantenía Šmíd con autores y críticos españoles e hispanoamericanos es de gran interés la documentación que el traductor checo le manda al poeta granadino Federico García Lorca (1898-1936), guardada ahora en los archivos del Centro Federico García Lorca en Granada: una postal escrita a mano (fragmento de una misiva más larga, ahora parcialmente perdida) y pruebas de las traducciones de Šmíd de tres poemas lorquianos: «Canción de jinete (1860)», «La luna asoma» y «Canción de jinete⁵». En esta postal dirigida a García Lorca, que reproducimos a continuación, Šmíd le escribe que ya ha salido el primer número de su revista *Poesie* con trabajos sobre Ramón Gómez de la Serna, García Calderón⁶, Antonio Machado⁷ y Luis de Góngora⁸.

El anverso de la postal⁹ muestra una fotografía de una calle¹⁰ con un policía y varios peatones delante de un banco. La tarjeta no está fechada, sin embargo, en la dedicatoria que figura en una de las traducciones se puede observar la fecha del 11 de febrero de 1931. En la misiva escrita sobre el reverso de dicha postal, Šmíd escribe que le interesa mucho la nueva poesía española, pero

⁴ Le agradezco a Micah Hoggatt de la Houghton Library (Harvard University) su ayuda en localizar este documento y a la biblioteca Houghton la autorización para publicar estos fragmentos de la carta a Pedro Salinas. Šmíd igualmente le pidió ayuda a Alejandro Casona, sírvanos como prueba el estudio de José Rodríguez Richart (2003), en donde cita una carta de Casona que este envía a Max Aub, escribiéndole que su traductor checo siempre tiene sed de libros españoles. Además, en la Fundación Max Aub (Valencia) se archivan cuatro cartas de Šmíd y entre los papeles de Rodolfo Usigli en la biblioteca de Miami University of Ohio se encuentra también la correspondencia entre Šmíd y Usigli. Por otro lado, en la Fundación Miguel Delibes (Valladolid) se encuentran seis cartas de Šmíd dirigidas a Miguel Delibes.

⁵ Le agradezco a Zdena Šmídová su permiso para publicar esta correspondencia de su padre. Es de sumo interés la entrevista con ella en *Radio Praha* del 21 de junio de 2008, recogida en la bibliografía final (Richter, 2008). En este sitio web originalmente había varias fotografías de Zdeněk Šmíd y una ilustración para una de las ediciones de su traducción de *Don Quijote*. Otra entrevista interesante en la Red es la de Andrea Fajkusová, «Hispanistas de Ostrava celebran su 10 cumpleaños», disponible en el mismo servidor *Radio Praha* (Fajkusová, 2004). Les doy gracias también al personal de la Biblioteca Nacional Checa, a Radka Montoniová, Christopher Montoni y B. B. Thompson. La primera noticia de la postal y las traducciones de Zdeněk Šmíd las mencionamos en el artículo publicado en el periódico *The Prague Post* (Tinnell, 2012).

⁶ Peruano nacido en París, Ventura García Calderón (1886-1959) publicó en 1924 su libro de cuentos *La venganza del cóndor*. Šmíd tradujo el cuento «Pomsta kondorova» para el primer número de *Poesie*, acompañado de una biografía de García Calderón.

⁷ El ensayo sobre el poeta simbolista Antonio Machado, titulado «Baskické dílo», aparece en el primer número de *Poesie*. En el mismo número también se publica un texto titulado «Gabriel Miró», escrito por Ginés Ganga.

⁸ Podemos intuir que entre los motivos por los cuales el poeta cordobés suscitó interés fue el reciente tricentenario de su muerte, reivindicado por la Generación del 27, cuyo miembro destacado era García Lorca.

⁹ Cfr. De Paepe (2003), el documento del nº COA-944, con la descripción: Mor. Ostrava-Živnobanka. 13.813.

¹⁰ La calle actualmente se denomina *Nádražní* y es una de las calles céntricas de la ciudad de Ostrava. El edificio de la fotografía es actualmente la sede de la principal sucursal del banco Komerční banka.

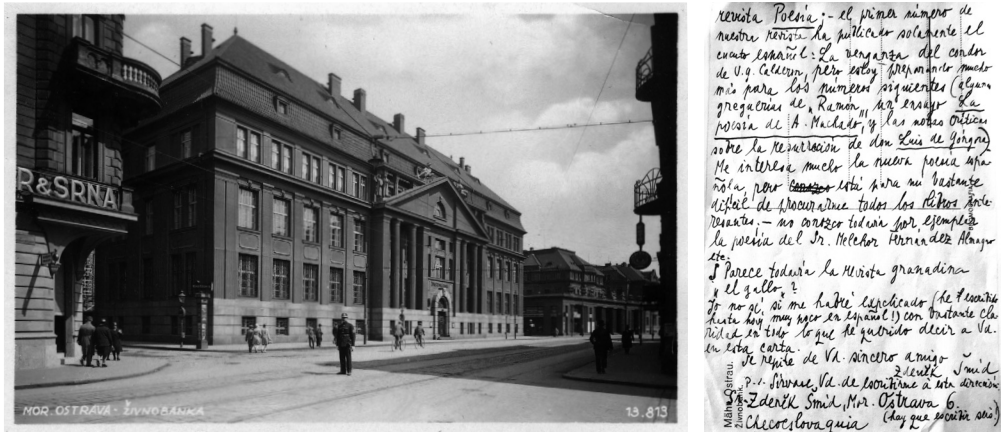


Imagen 1: El anverso y el reverso de la postal de Z. Šmíd dirigida a García Lorca

que le es difícil hacerse con los libros originales. Además, Šmíd le pregunta a García Lorca por Melchor Fernández Almagro (Granada, 1893 – Madrid, 1966), historiador y ensayista, que publicaba en varias revistas culturales de la época. Fernández Almagro era amigo íntimo de García Lorca y este le dedicó poemas en su *Libro de poemas* (1921) y lo incluyó en la dedicatoria de *Canciones* (1927)¹¹. Como se puede observar a continuación, Šmíd pregunta también por el «gallo», la revista literaria editada en Granada por García Lorca y sus compañeros:

[...] revista *Poesía*; – el primer número de nuestra revista ha publicado solamente el cuento español: *La venganza del cóndor* de V. G. Calderón, pero estoy preparando mucho más para los números siguientes (algunas greguerías de Ramón¹², un ensayo «*La poesía de A. Machado*»), y las notas críticas sobre la resurrección de don *Luis de Góngora*. Me interesa mucho la nueva poesía española, pero [conozco-tachado] está para mí bastante difícil de procurarme todos los libros interesantes; – no conozco todavía por ejemplo la poesía del Sr. Melchor Fernández Almagro etc.

¿Parece [sic] todavía la revista granadina «el gallo»?

Yo no sé si me habré explicado (he escrito [sic] hasta hoy muy poco en español!) con bastante claridad en todo lo que he querido decir a Vd. en esta carta.

Se repite de Vd. sincero amigo

Zdeněk Šmíd

P. S. Sírvase Vd. de escribirme a esta dirección:

Sr. Zdeněk Šmíd, Mor. Ostrava 6 (hay que escribir seis!) Checoslovaquia [sic]¹³.

¹¹ Sobre Fernández Almagro, *cfr.* el trabajo de Rafael Lozano Miralles citado en la bibliografía.

¹² Se trata de Ramón Gómez de la Serna (Madrid, 1888 – Buenos Aires, 1963), uno de los máximos representantes de la vanguardia española, creador de un altamente original género literario llamado «greguerías». Las greguerías son breves textos parecidos a aforismos que en una sola oración expresan, de forma sofisticada, pensamientos filosóficos, estéticos, humorísticos, etc.

¹³ En el texto destacan varios errores de lengua, algunos bastante graves: p. ej., la confusión entre los verbos «parecer» y «aparecer»; el incorrecto participio «escrito» en vez del correcto «escrito»; «Checoslovaquia» en vez del topónimo correcto «Checoslovaquia».

Como ya se ha dicho, junto con la postal encontramos cuatro páginas de pruebas de las traducciones de Šmíd de tres poemas lorquianos: «Canción de jinete 1860», del poemario *Andaluzas*, «La luna asoma», de *Canciones de luna*, y «Canción de jinete», también de *Andaluzas*. La primera página de las pruebas lleva una dedicatoria a Lorca con una fecha y la firma de Šmíd.

4. Conclusiones

Desafortunadamente, las primeras traducciones al checo de estos poemas de García Lorca, los primeros traducidos al checo, nunca salieron en las páginas de *Poesie*¹⁴ y cayeron en el olvido hasta su reciente descubrimiento en el Centro Federico García Lorca¹⁵. En los dos estudios de Miloslav Uličný (1996; 1999) dedicados a las traducciones de la obra lorquiana al checo, estas tres pruebas hechas por Šmíd no aparecen. No sabemos si García Lorca le responde a la carta de Šmíd (ninguna carta se ha encontrado), pero sí sabemos que sus traducciones que se encuentran en el Centro Federico García Lorca no salieron en *Poesie* y parece que no se publicaron ni en vida del poeta ni en la del traductor. Con su publicación queremos rendir homenaje al trabajo de uno de los grandes intelectuales checos.

A continuación, presentamos las transcripciones de los poemas lorquianos comentados y las pruebas de las traducciones de Šmíd:

A FEDERICO GARCÍA LORCA por su libro *Romancero gitano*. Moravská Ostrava, el 11 de Febrero de 1931. Zdeněk Šmíd

Canción de jinete (1860)

En la luna negra / de los bandoleros, / cantan las espuelas. / Caballito negro. ¿Dónde llevas tu jinete muerto? / ...Las duras espuelas / del bandido inmóvil / que perdió las riendas. / Caballito frío. / ¡Qué perfume de flor de cuchillo! / En la luna negra, / sangraba el costado / de Sierra Morena. / Caballito negro. / ¿Dónde llevas tu jinete muerto? / La noche espolea / Sus negros ijares / Clavándose estrellas. / Caballito frío. / ¡Qué perfume de flor de cuchillo! / En la luna negra, / ¡un grito! y el cuerno / largo de la hoguera. / Caballito negro. / ¿Dónde llevas tu jinete muerto?

Traducción de Zdeněk Šmíd (prueba numerada 1 y 2):

Noční píseň

V černé luně / nočních lupičů, / znějí ostruhy. / Černý koníčku. / Kam to unášíš jezdce mrtvého? / ... Tvrdé ostruhy / nehybného lupiče, / který ztratil uzdu. / Chladný koníček. / Jak to voní květ nože! / V černé luně / krvácelo úbočí / Sierry Moreny. / Černý koníčku! / Kam to unášíš jezdce mrtvého? / Noc bodá ostruhami / svoje černé boky, / zarážejíc hvězdy. / Chladný koníček. / Jak to voní květ nože! / V černé luně, / výkřik!, pak široký roh / ohně jasného. / Černý koníčku. / Kam to unášíš jezdce mrtvého.

(Ze sb. *Písně*, r. 1921-24.)

¹⁴ No sabemos por qué nunca salieron estas traducciones de Šmíd. Tal vez García Lorca no le haya contestado. Sí sabemos que el poeta tenía gran interés en que se tradujera su obra. Véanse, p. ej., referencias en cartas a Adolfo Salazar (enero 1922), Regino Sáinz de la Maza (febrero 1922), sus padres (enero 1924) y Javier Garau i Armet (agosto 1926) en *Epistolario completo* (García Lorca, 1997), 136, 141-142, 221-222, 364. Sobre el poeta García Lorca y sus actividades durante esta etapa de su breve vida, *cfr.* la importante biografía preparada por Ian Gibson (Gibson, 1985).

¹⁵ Sobre las traducciones al checo de la obra de García Lorca traducida al checo, *cfr.* el estudio de Miloslav Uličný (1999).

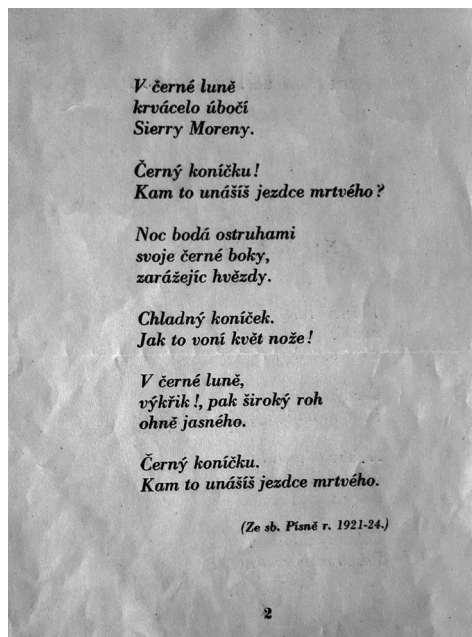
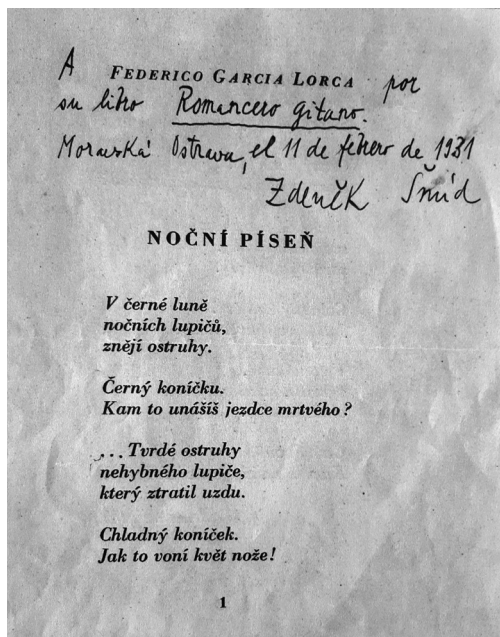


Imagen 2: Las pruebas de traducción de *Canción de jinete* (1860)

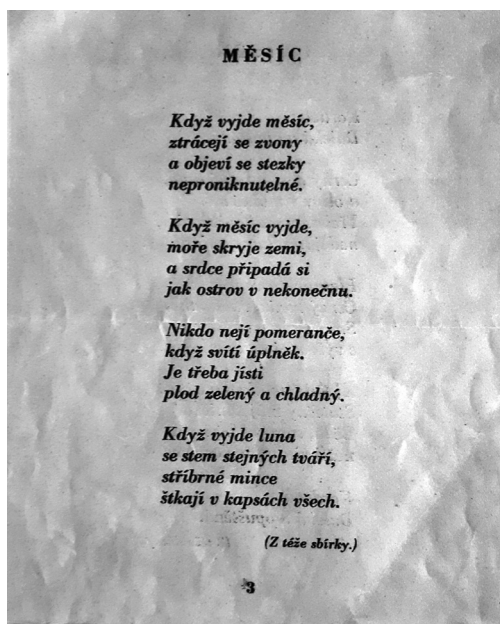


Imagen 3: Las pruebas de traducción de *La luna asoma*

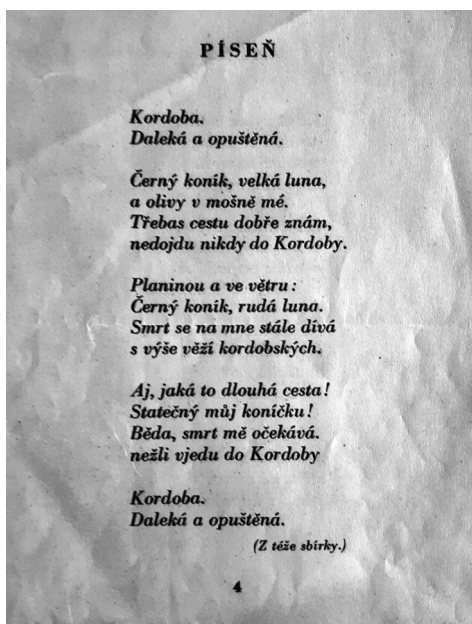


Imagen 4: Las pruebas de traducción de *Canción de jinete*

La luna asoma

Cuando sale la luna / se pierden las campanas / y aparecen las sendas / impenetrables. / Cuando sale la luna, / el mar cubre la tierra / y el corazón se siente / isla en el infinito. / Nadie come naranjas / bajo la luna llena. / Es preciso comer, / fruta verde y helada. / Cuando sale la luna / de cien rostros iguales, / la moneda de plata / solloza en el bolsillo.

Traducción de Zdeněk Šmíd (prueba numerada 3):

Měsíc

Když vyjde měsíc, / ztrácejí se zvony / a objeví se stezky / neproniknutelné. / Když měsíc vyjde, / moře skryje zemi, / a srdce připadá si / jak ostrov v nekonečnu. / Nikdo nejí pomeranče, / když svítí úplněk. / Je třeba jísti / plod zelený a chladný. / Když vyjde luna / se stem stejných tváří / stříbrné mince / štkají v kapsách všech.

(Z téže sbírky.)

Canción de jinete

Córdoba. / Lejana y sola. / Jaca negra, luna grande, / y aceitunas en mi alforja. / Aunque sepa los caminos / yo nunca llegaré a Córdoba. / Por el llano, por el viento, / jaca negra, luna roja. / La muerte me está mirando / Desde las torres de Córdoba. / ¡Ay qué camino tan largo! / ¡Ay mi jaca valerosa! / ¡Ay que la muerte me espera / antes de llegar a Córdoba! / Córdoba. / Lejana y sola.

Traducción de Zdeněk Šmíd (prueba numerada 4):

Píseň

Kordoba. / Daleká a opuštěná. / Černý koník, velká luna, / a olivy v mošně mé. / Třebas cestu dobře znám, / nedojdu nikdy do Kordoby. / Planinou a ve větru: / Černý koník, rudá luna. / Smrt se na mne stále dívá / s výše věží kordobských. / Aj, jaká to dlouhá cesta! / Statečný můj koníčku! / Běda, smrt mě očekává / nežli vjedu do Kordoby / Kordoba. / Daleká a opuštěná.

(Z téže sbírky.)

Bibliografía

- » DE PAEPE, Christian (2003). *Catálogo general de los fondos documentales de la Fundación Federico García Lorca, Vol. VI, Catálogo de la Correspondencia a Federico García Lorca*. Madrid: Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía-Fundación Federico García Lorca.
- » DE PAEPE, Christian (2005). *Catálogo general de los fondos documentales de la Fundación Federico García Lorca, Vol. VII, Documentos varios*. Madrid: Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía-Fundación Federico García Lorca.
- » FAJKUSOVÁ, Andrea (2004). «Hispanistas de Ostrava celebran su 10 cumpleaños». *Radio Praha*. <http://www.radio.cz/es/rubrica/notas/hispanistas-de-ostrava-celebran-su-10-cumpleanos> [30-08-2019].
- » GARCÍA LORCA, Federico (1996). *Obras completas*. Barcelona: Círculo de Lectores, Galaxia Gutenberg.
- » GARCÍA LORCA, Federico (1997). *Epistolario completo*. Madrid: Cátedra.
- » GIBSON, Ian (1985). *Federico García Lorca. 1. De Fuente Vaqueros a Nueva York. 1898-1929*. Barcelona: Ediciones Grijalbo.
- » LOZANO MIRALLES, Rafael (2006). *Crónica de una amistad. Epistolario de Federico García Lorca y Melchor Fernández Almagro (1919-1934)*. Granada: Fundación Federico García Lorca – Caja de Ahorros de Granada.
- » MARTÍNEZ NEIRA, Manuel (2004). *La Universidad Española 1889-1939. Repertorio de legislación*. Madrid: Instituto Antonio de Nebrija de estudios sobre la universidad, Universidad Carlos III de Madrid.
- » RICHTER, Václav (2008). «Zdeněk Šmíd, humble serviteur de la littérature». *Radio Praha*. <https://www.radio.cz/fr/tubrique/literature/zdenek-smid-humble-serviteur-de-la-litterature> [30-08-2019].
- » RODRÍGUEZ RICHART, José (2003). «Correspondencia inédita Casona – Aub (1948-1960)». *Anales de la literatura contemporánea*, 28.2, pp. 77-114.
- » ROSENZWEIG, Gabriel (2014). *Procurando contactos a la literatura mexicana: Alfonso Reyes-Zdeněk Šmíd. Correspondencia (1932-1959)*. México, D. F.: El Colegio de México, 2014.
- » ROSENZWEIG, Gabriel (2015). «Las traducciones de *Visión de Anáhuac (1925-1960)*». *Crítica, Revista Cultural de la Universidad Autónoma de Puebla*, 167, octubre-noviembre 2015, pp. 26-27. <http://revistacritica.com/wp-content/uploads/2015/10/cr%C3%ADtica167.pdf> [30-08-2019].
- » ŠAJTAR, Drahomír (1995). *Poesie 1931-1934: historie jednoho časopisu*. Opava: Optys.
- » TINNELL, Roger (2012). «Czech Poet Zdeněk Šmíd's Seminal Translations». *The Prague Post*, 29 de febrero-6 de marzo de 2012, C3.
- » ULIČNÝ, Miloslav (1996). «Traducciones checas de poesía castellana». *Livius*, 8, pp. 209-221.
- » ULIČNÝ, Miloslav (1999). «Repercusión de obras de García Lorca en traducciones checas 1937-1998». *Hieronymus Complutensis*, 8, pp. 127-132.

Roger Tinnell

Emeritus Professor
 Foreign Language Department
 Plymouth State University
 17 High Street
 03264 PLYMOUTH, New Hampshire
 Estados Unidos

LANGUE DE SPÉCIALITÉ ET SOUS-CODE HORIZONTAL. APPROCHES VARIÉES ET COMPLÉMENTAIRES

Pavλίna Žídková

Ministère des Affaires étrangères de la République tchèque
Université Palacký d'Olomouc
République tchèque
zidkova.pavlina@seznam.cz

Résumé. L'article rappelle quelques concepts des langues de spécialité et le concept du sous-code horizontal élaboré par le linguiste tchèque Jan Šabršula. Il esquisse l'évolution du concept des langues de spécialité (surtout en linguistique française et allemande) et quelques questions qui persistent, par exemple : Peut-on parler de la langue ou du vocabulaire, du texte de spécialité ? Comment faire la répartition des langues de spécialité ? L'article contient aussi des réflexions autour de ces questions en présentant et en développant le concept du sous-code horizontal et en le comparant aux concepts de la langue de spécialité.

Mots clés. Langue de spécialité. Sous-code. Sous-code horizontal. Jan Šabršula.

Abstract. Language for Specific Purposes and Horizontal Sub-code. Varied and Complementary Approaches. This paper focuses on different concepts of language for specific purposes and the concept of horizontal sub-code worked out by the Czech linguist Jan Šabršula. It marks the evolution of the concept of language(s) for specific purposes (especially in German and French linguistics) and any questions which persist, for example: Is it language for specific purposes or specialized vocabulary or text? How to categorize different languages for specific purposes? The paper also contains some thoughts concerning these questions by focusing on the concept of horizontal sub-code, by developing the concept of horizontal sub-code and by comparing the concept of horizontal sub-code and different concepts of language for specific purposes.

Keywords. Language for specific purposes. Sub-code. Horizontal sub-code. Jan Šabršula.

1. Introduction

Ferdinand de Saussure (1857-1913), dans *Le Cours de la linguistique générale*, constate : « Un degré de civilisation avancé favorise le développement de certaines langues spéciales (langue juridique, terminologie scientifique, etc.) » (Saussure, 2005 : 27). Le développement et la diversification de la science, de la technique, d'autres domaines spécialisés des activités humaines ne se sont pas ralentis depuis les temps de Ferdinand de Saussure. Il est logique que la problématique des langues de spécialité,¹ occupant des linguistes depuis quelques décennies, avec les appellations et avec les accents variés, soit toujours d'actualité.

Le but de cet article est de résumer l'évolution du concept de la langue de spécialité, de rappeler le concept du sous-code horizontal élaboré par Jan Šabršula, de présenter certaines de nos approches concernant le sous-code horizontal, de comparer le sous-code et la langue de spécialité et de réfléchir, à travers le concept du sous-code horizontal, au sujet de quelques questions liées aux moyens linguistiques de la communication de spécialité.

2. Langues de spécialité – approches variées

Ce chapitre essaye d'esquisser l'évolution et les différentes approches du concept de langues de spécialité et de mentionner quelques questions persistantes en liaison avec ce concept.

Charles Bally, dans son *Traité de stylistique française* (1930) fait la remarque au sujet de la langue scientifique. En même temps, son approche semble être très moderne, si nous suivons l'évolution du concept des langues de spécialité :

[...] il y a une forme de langage qui reflète d'une façon constante l'activité purement intellectuelle de la pensée, c'est la langue scientifique. Entendons-nous : la *langue* scientifique ne doit pas être confondue avec la *terminologie* scientifique ; [...] la langue scientifique est pour nous l'ensemble des moyens d'expression par lesquels l'esprit cherche à décrire la réalité ou à démontrer la vérité, c. à d. que la langue scientifique se confond, théoriquement, avec le mode d'expression intellectuel tout entier (Bally, 1930 : 117-118).

Bally ne cantonne donc pas la langue scientifique au vocabulaire mais il la considère comme un système sémiotique servant le scientifique lors de ses activités intellectuelles à la recherche d'une compréhension approfondie du monde.

Le linguiste tchèque, Bohuslav Havránek (1932), attribue dans sa théorie de la langue standard (*spisovný jazyk*) et des langues fonctionnelles une haute importance aux langues remplissant la fonction de spécialité pratique et de spécialité théorique (Havránek, 1932 : 42).²

Le concept des langues de spécialité a connu une évolution surtout depuis les années 1950. Le linguiste allemand Thorsten Roelcke (1999 : 15-17) distingue trois modèles de *langues de spécialité* :

1. « le modèle d'inventaire des moyens linguistiques » (*das systemlinguistische Inventarmodell*), employé surtout dans les années 1950-1970, les langues de spécialité en tant que systèmes des signes, l'accent est mis sur le vocabulaire, éventuellement sur les constructions syntaxiques spécifiques ;

¹ Il y a plusieurs désignations possibles, comme langues de spécialité(s), langues spécialisées, langues en spécialité. Nous allons employer de préférence la désignation langue(s) de spécialité.

² Le concept des langues fonctionnelles dans la linguistique tchèque a favorisé le développement du concept des styles fonctionnels, entre autres des styles spécialisés pratiques et théoriques, du style administratif etc. La problématique de la communication spécialisée est liée, dans le milieu linguistique tchèque, surtout au domaine des styles fonctionnels.

2. « le modèle contextuel » (*das pragmalinguistische Kontextmodell*), employé surtout dans les années 1980 – début des années 1990, l'accent est mis sur les textes de spécialité ;
3. « le modèle fonctionnel » (*das kognitionslinguistische Funktionsmodell*), employé à partir des années 1990, l'accent est mis sur les fonctions cognitives des acteurs de la communication spécialisée – au producteur et au récepteur.

Ces modèles se distinguent en fonction de l'élément de la communication qui est souligné (le code employé, l'énoncé produit ou les acteurs de la communication). Ces modèles ne s'excluent pas les uns des autres, mais ils sont complémentaires (Roelcke 1999 : 15-31).

Ces approches variées des langues de spécialité sont perceptibles aussi dans la linguistique française. Le linguiste d'origine tchèque Rostislav Kocourek se pose dans sa monographie *La langue française de la technique et de la science : vers une linguistique de la langue savante* (Kocourek, 1991) trois questions concernant le concept des langues de spécialité : peut-on parler de langue de spécialité ou de vocabulaire de spécialité ; de langue de spécialité ou du discours ; de langue de spécialité ou de style (registre) (Kocourek, 1991 : 14-18) ? Kocourek (1991 : 14-15) mentionne certains auteurs (Rey,³ Mounin, Quemada) qui, dans les années 1970, évitaient le terme « langue(s) de spécialité(s) » en soulignant surtout « le(s) vocabulaire(s) de spécialité(s) ». D'autres linguistes n'hésitaient pas à employer la désignation « langues de spécialité ». Galisson et Coste comprennent les langues de spécialité (ou langues spécialisées) comme

expression générique pour désigner les langues utilisées dans les situations de communication (orale ou écrite) qui impliquent la transmission d'une information relevant d'un champ d'expérience particulier (Galisson, Coste, 1976 : 511).

Galisson et Coste distinguent les langues scientifiques, les langues techniques et les langues professionnelles ou de métiers (1976 : 511).

Kocourek emploie le terme langue de spécialité, en évitant le conflit entre les langues de spécialité en tant que systèmes et entre les textes de spécialités :

Dans notre approche, il n'y a pas de conflit essentiel entre discours (texte) et (le système de la) langue : l'abstraction du système est issue des textes. Il n'y a pas de conflit, pourvu que cette approche ne passe pas sous silence l'importance du vocabulaire (Kocourek, 1991 : 16).

Kocourek comprend la langue de spécialité surtout en tant qu'une variété, une sous-langue d'une langue :

[...] la langue de spécialité est une sous-langue, une variété, un style de la langue tout entière [...] La langue de spécialité est plus qu'un registre (soutenu, courant ou familier) plus que le discours, plus que le vocabulaire ou que la terminologie (Kocourek, 1991 : 40).

Les linguistes Isabel Desmet et Samy Boutayeb (1993) ont de même défini les langues de spécialité en tant que systèmes des signes reconnaissables à partir des énoncés produits :

3 Alain Ray a mentionné les vocabulaires, les usagers et les discours de spécialités (voir Kocourek, 1991 : 15).

En effet, au même titre que la langue, les LSP⁴ constituent un système sémiotique abstrait. A ce titre, les propriétés des LSP sont, de fait, dégagées à partir des propriétés individuelles de leurs manifestations particulières, textes et discours (Desmet, Boutayeb, 1993 : 8).

Le troisième modèle des langues de spécialité présenté par Thorsten Roelcke ne souligne au premier plan ni le code, ni le texte produit, mais les acteurs de la communication spécialisée et leurs fonctions cognitives. Cette tendance est perceptible dans les constats récents d'Yves Gambier : « On s'est éloigné de la notion de LSP, < langue > réifiant les discours de spécialistes. » (2016 : 7). Il met en relief les particularités issues du degré de spécialité des acteurs de la communication :

Ainsi, plutôt que de se borner à la seule description linguistique de surface, on en vient à établir une typologie des communications entre experts ou spécialistes de même domaine, entre experts relevant de domaines différents (et donc ne partageant qu'en partie un certain nombre de référents), entre experts et non-experts, entre experts et aspirants à l'expertise [...]. (Gambier, 2016 : 6).

Yves Gambier évite même la désignation de *la langue* de spécialité :

Langue de spécialité est peut-être un hyperonyme excessif dans la mesure où il ne s'agit pas d'une langue à part (même si son lien à la langue dite générale reste ambigu) mais d'une terminologie et d'une syntaxe spécifiques, assorties d'une organisation discursive qui vise l'objectivité de la communication dans une discipline donnée (Gambier, 2016 : 2).⁵

Même si l'histoire du concept de langue(s) de spécialité(s) est assez longue et assez riche, les linguistes ne sont pas unanimes à ce sujet, comme l'a constaté entre autres Elisa Lavagnino :

Malgré les nombreuses études sur la langue de spécialité (LSP), il est encore difficile de bien la définir, les chercheurs n'étant pas toujours d'accord sur l'extension à donner à ce concept (Lavagnino, 2012 : 48).

La théorie des langues de spécialité ne cesse donc pas d'associer certaines questions. Ce n'est pas seulement la désignation *langue* qui est remise en question, c'est aussi *la spécialité* qui peut être perçue comme problématique.

Il paraît être inévitable de distinguer différentes langues de spécialité en fonction des spécialités particulières :

Ce sont les **critères externes** à la linguistique – c'est-à-dire les critères du domaine – qui décident le premier découpage de la langue, des textes de spécialité (Kocourek, 1991 : 24).⁶

Les notions élémentaires dans ce contexte – domaine, spécialité, expertise – ne sont pas univoques (voir Kocourek, 1991 : 24-25 et 32-37 ; Roelcke, 1999 : 17-18 ; Gambier, 2016 : 6). Ensuite, le nombre en augmentation et la complexité de différentes spécialités des sciences et des domaines spécialisés d'activités humaines ne sont pas favorables à une répartition univoque des langues de spécialité (voir Kocourek, 1991 : 34-36). De plus, ces critères essentiels pour distinguer les

4 Les langues spécialisées ou bien les langues de spécialité.

5 Les mots en italiques sont repris du texte original.

6 Les mots en gras sont repris du texte original.

différentes langues de spécialité sont extralinguistiques (voir Kocourek, 1991 : 35-36 ; Roelcke, 1999 : 37-38 ; Gambier, 2016 : 3). Ainsi, un groupe de langues de spécialité peut contenir des codes ou des textes tout à fait hétérogènes⁷ (voir Roelcke, 1999 : 38). Il serait donc souhaitable de prendre plus en considération des critères linguistiques (vocabulaire spécialisé, constructions syntaxiques particulières, phraséologie spécifique, etc.).

Il y a encore d'autres questions – par ex. est-il possible de parler des langues de spécialité des sous-spécialités d'une discipline ? Est-il possible de parler des langues de spécialité dans le contexte des loisirs (voir Kocourek, 1991 : 35) ? Si nous élargissons cette question, est-il possible de réfléchir aux langues de spécialité dans le cas des religions ? Des arts ? Des sports ? De l'administration ?⁸

3. Sous-code horizontal

Dans ce chapitre sera rappelé un autre concept des moyens linguistiques servant à la communication spécialisée, celui du sous-code horizontal, élaboré par les linguistes tchèques Jan Šabršula et Jitka Svobodová. Nous allons aussi présenter certaines de nos propres interprétations concernant le sous-code horizontal.

Jan Šabršula considérait que « La langue existe dans ses sous-systèmes » (Šabršula, 1985 : 11). En référence au linguiste français Frédéric François (voir Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 296), Šabršula va préférer la désignation sous-code (au lieu de sous-système ; il continue néanmoins à employer les deux termes dans un sens synonymique). Il adopte de même la division de Jitka Svobodová sur les sous-systèmes verticaux et horizontaux,⁹ en comptant aussi avec les sous-systèmes « diatopiques » (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 300).

Le sous-code, le sous-système, d'une langue est considéré comme

un système au sein de la langue nationale, créé pendant l'histoire et reconnu par la société, disposant d'un certain nombre de moyens linguistiques et de traits de système particuliers. Il partage la majorité des moyens linguistiques et de structures avec les autres sous-codes de la langue (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 296).¹⁰

Les sous-codes verticaux sont distingués selon les niveaux de la langue (le français soigné, neutre, relâché)¹¹ (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 300-301 ; Šabršula, 2008 : 12). Ce sont les sous-codes horizontaux qui servent la communication lors d'une activité de spécialité. L'axe horizontal est présenté comme « l'axe de compétence complémentaire de spécialité » (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 308 ; Šabršula, 2008 : 12). L'accent est donc mis sur la compétence linguistique particulière des locuteurs – des spécialistes. Šabršula et Svobodová

7 Imaginons par exemple les différences linguistiques et sémiotiques d'un traité spécialisé en mathématiques et d'un traité spécialisé en philosophie.

8 Dans la littérature allemande, il est fréquent de distinguer les langues de la science, de la technique et des institutions, ou bien aussi les langues théoriques et pratiques (voir Roelcke, 1999 : 34-37).

9 Il est fréquent de distinguer les langues de spécialité aussi sur l'axe horizontale et verticale, souvent en référence au linguiste allemand Lothar Hoffmann (voir Roelcke, 1999 ; Kocourek, 1991). Néanmoins, les concepts de la division des langues de spécialité et des sous-systèmes sur l'axe horizontal et vertical ne sont pas identiques.

10 Traduit du texte original tchèque. Pour la définition du sous-code il est possible de consulter de même Šabršula, 2008 : 10-11.

11 Svobodová distingue aussi le français tenu, familier, populaire, vulgaire selon les critères qu'elle désigne comme sociolinguistiques (Šabršula, 2008 : 11).

comptent de même avec les sous-codes sur l'axe « diatopique » (avec les dialectes régionaux) (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 314-316). Le sous-code horizontal peut être diversifié : sur l'axe horizontal, vu les spécialités au sein d'un domaine (par exemple : la chimie inorganique, la chimie organique, la chimie physique, etc.) ; sur l'axe vertical, vu l'existence des jargons ou des argots (par exemple : le jargon des médecins) (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 309-310). Šabršula et Svobodová constatent aussi une diversification du vocabulaire spécialisé selon la région, disons sur l'axe diatopique (par exemple : vocabulaire administratif selon les régions de la francophonie) (voir Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 316). Les sous-codes horizontaux disposent surtout d'un vocabulaire particulier (appelé le champ morphosémiotique spécialisé), éventuellement des particularités au niveau morpho-syntaxique (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 308).

Vu la complexité des énoncés, il est évident que les locuteurs vont, en pratique linguistique, rarement employer un seul sous-code :

[...] il faut compter avec les interférences de ces sous-codes faisant partie d'un archi-système et, partant, avec certaines asymétries en ce qui concerne leurs emplois (Šabršula, 1985 : 12).

En revanche, en observant les énoncés, selon quels critères attribuer certains moyens linguistiques à un sous-code ? L'accent de la conception du sous-code paraît être mis surtout sur les critères purement linguistiques (un sous-système de la langue disposant des moyens linguistiques spécifiques). Néanmoins pour distinguer un sous-code horizontal des autres sous-codes horizontaux, Šabršula et Svobodová mentionnent certains critères extralinguistiques : le sous-système de l'informatique peut être délimité à la base de la partie de la réalité extralinguistique qui est dénotée par le champ morphosémiotique du sous-code concerné, à la base de la sphère de communication dans laquelle il est employé (informatique) et à la base des interlocuteurs (informaticiens, professionnels) (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 310). Les locuteurs (spécialistes) produisent des énoncés (textes) spécialisés, dans la situation de communication caractérisée par l'exercice de leur métier, pour désigner des sujets associés à leur profession, en se servant (entre autres) du sous-code de leur spécialité.

Sans vouloir mettre en doute les autres critères, nous soulignerons surtout deux critères pour distinguer un sous-code des autres sous-codes et pour attribuer certains moyens linguistiques à un sous-code donné : celui des moyens linguistiques particuliers et celui du concept désigné. Nous allons les illustrer par un exemple : imaginons un diplomate qui rédige à l'ambassade de France dans un pays P la note verbale informant sur le fait que l'ambassadeur de la République française a transmis la veille les lettres de créance au président de la République P, et, désormais l'ambassadeur de la République française est devenu l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire au pays P. Dans la note verbale, il y a des termes diplomatiques (*l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, les lettres de créance*), des syntagmes en congruence avec le sous-code diplomatique (*présenter les lettres de créance, porter à sa connaissance que*), les expressions de politesse (*Son Excellence Monsieur l'ambassadeur*), les formules obligatoires en début et en fin de note verbale (*L'ambassade de la République française présente ses compliments au Ministère des affaires étrangères de la République de P et a l'honneur de porter à sa connaissance que [...] L'ambassade de la République française saisit cette occasion pour renouveler au Ministère des affaires étrangères de la République de P les assurances de sa haute considération*). En conséquence de l'emploi de la formule initiale, il y a aussi une particularité syntaxique – le sujet (exprimé aussi à la 3^e personne

du singulier) s'adresse au destinataire à la 3^e personne du singulier. Ne serait-ce qu'à partir de ces quelques exemples, il est possible de déduire que la langue diplomatique contient certains moyens linguistiques particuliers et qu'il est possible de parler du sous-code de la diplomatie (il est possible de le délimiter par exemple dans le cadre du sous-code de l'administration en général).

Imaginons que le lendemain, un article paraisse dans le quotidien national informant de cet événement : *l'ambassadeur de la République française a présenté les lettres de créance au président de la République de P et a été accrédité en tant que l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire en République de P*. Il s'agit d'un article du journal destiné au grand public et non d'un document diplomatique, l'auteur est journaliste et non spécialiste en diplomatie. Évidemment, le journaliste ne va pas employer la formule initiale typique pour les notes verbales, il ne va pas s'adresser à ses lecteurs à la 3^e personne. Mais, il y aura dans cet article certains termes, peut-être certains syntagmes qui avaient été employés dans la note verbale (*transmettre ou présenter les lettres de créance, l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire*, etc.). Ces moyens linguistiques font-ils toujours parti du sous-code de la diplomatie ? Selon notre interprétation oui – ce qui importe, c'est le concept désigné.

De même, par exemple le syntagme *l'enseignement de l'Église*, employé dans le texte du *Catéchisme de l'église catholique*, apparaît dans le même sens dans un texte journalistique (d'après le corpus parallèle *InterCorp 2013*).¹² Dans les deux cas, nous considérons ce syntagme comme faisant partie du sous-code de l'église catholique. Le sous-code est une entité de la langue, il n'égalé pas les textes (voir par ex. Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 295 ; Šabršula, 2008 : 11), tout en admettant que certains textes sont plus représentatifs pour un sous-code que d'autres. Une maîtrise approfondie du vocabulaire ou des particularités syntaxiques dans un domaine est supposée auprès d'un spécialiste dans le même domaine. Néanmoins il ne doit pas s'agir d'un professionnel employé dans ce domaine. Un écrivain, un journaliste ou un savant athée intéressé actuellement par le sujet de la religion catholique peut très bien acquérir la terminologie et certaines tournures employées par exemple dans le *Catéchisme de l'Église catholique*.

Revenons à la problématique de nombreuses spécialités qui ont servi de référence pour distinguer différentes langues de spécialité. Comment les sous-codes horizontaux sont-ils répartis ? Šabršula fait le lien entre les disciplines variées d'un domaine de spécialité et la diversification horizontale du sous-code lié à cette spécialité. Mise à part certaines disciplines scientifiques, il mentionne aussi les disciplines variées du sport (Šabršula, Svobodová, Krejzová, 1983 : 309). En ce qui concerne le découpage de différents sous-codes horizontaux, vu le poids problématique du phénomène de la spécialité, au lieu de s'orienter par exemple uniquement vers une gamme de spécialités à la base d'une classification des sciences, nous nous permettons un point de vue plus large. Une des fonctions essentielles du langage est qu'il sert comme instrument à la communication dans les interactions sociales (par exemple Legrand-Gelber, 1980 : 38-53). Les sociologues distinguent les interactions aléatoires, subjectives, et celles institutionnelles (Anzenbacher, 2004 : 7-8). Le philosophe et théologien autrichien Arno Anzenbacher distingue cinq domaines des interactions sociales institutionnelles (indépendantes de ses réalisateurs concrets) existant plus ou moins dans toutes les époques et partout dans le monde : celui de la famille, celui du savoir et des compétences ; celui de l'économie ; celui de la politique et du droit ;

¹² *InterCorp* est projet du corpus synchronique de textes parallèles de plusieurs langues, dans le cadre de *Český národní korpus* (« Corpus tchèque national ») (*InterCorp projekt paralelních korpusů Filozofické fakulty Univerzity Karlovy v Praze 2019*).

et celui de la culture et de la religion (Anzenbacher, 2004 : 8).¹³ Ainsi, en partant de la thèse de Jan Šabršula que les sous-codes partagent la majorité de ses moyens linguistiques et que la langue existe dans ses sous-codes, la répartition des moyens et des structures linguistiques sur l'axe horizontal pourrait être la suivante :

sous-codes du domaine familial	sous-codes du domaine du savoir et des compétences	sous-codes du domaine de l'économie	sous-codes du domaine de la politique et du droit	sous-codes du domaine de la culture et de la religion
moyens du langage commun				

Tableau 1 : Répartition des sous-codes horizontaux et moyens du langage commun

Les sous-codes du domaine familial vont disposer des moyens servant à la communication au sujet de l'éducation des enfants, de la sexualité, de la vie conjugale, des relations parentales, etc. Les sous-codes du domaine économique vont servir à la communication portant sur l'agriculture, l'industrie, les services, etc. Les sous-codes de la politique et du droit vont porter sur (ou seront employés dans) le domaine de l'administration, de la politique, du système tribunal, de la police, etc. Les sous-codes de la culture et de la religion seront employés dans les arts littéraires, les sports, les religions, etc. Les sous-codes des domaines du savoir et des compétences seront utilisés dans les traités scientifiques, le discours académique, les écoles, etc.¹⁴

Cette division est plutôt hypothétique, voire initiale. Ce qui importe pour délimiter un sous-code éventuel, c'est surtout l'existence des moyens linguistiques particuliers. Les frontières entre les sous-codes particuliers sont flous, mais chaque sous-code horizontal doit disposer de son noyau, de ses moyens linguistiques particuliers (voir Šabršula, 1985 : 12).

Cette approche pourrait aider à répondre aux questions si le langage des loisirs, des religions, de l'administration pouvait être considéré comme langue de spécialité. Il serait possible de classer par exemple le langage de la religion catholique parmi les sous-codes horizontaux de la culture et de la religion. Le langage scientifique, dont l'objet est cette religion, serait une couche, « une sous-variété » du sous-code (de la variété) de la religion donnée. Nous allons l'illustrer par une proposition de la répartition du sous-code de la religion catholique : ¹⁵

13 Cette classification, en liaison avec la répartition des sous-codes horizontaux, a été mentionnée dans l'article *Termes « endémiques »* (Žídková, 2013 : 163). Les auteurs du manuel de la stylistique de la langue tchèque, *Stylistika mluvené a psané češtiny* (Mareš, 2016 : 15), dérivent de même des sphères de communication à partir des domaines de la vie sociale.

14 Évidemment, aucun modèle n'est parfait. Nous pouvons, par exemple, nous poser la question de savoir où ranger les moyens linguistiques employés dans la pratique du soin médical ainsi que dans la science médicale. Nous allons nous contenter, pour le moment, de les attribuer au sous-code de la médecine faisant partie des sous-codes du domaine du savoir et des compétences.

15 Le sous-code de la religion catholique fait objet de nos recherches dans le cadre de la thèse de doctorat préparée.

sous-variété de la Bible	sous-variété de la liturgie	sous-variété des textes du magistère de l'Église catholique	sous-variété de la théologie	sous-variété de la pratique religieuse
--------------------------	-----------------------------	---	------------------------------	--

Tableau 2 : Répartition du sous-code de la religion catholique

Selon cette approche le sous-code de la religion catholique n'égal pas le langage scientifique de la théologie. La théologie catholique, diversifiée en plusieurs disciplines, reflète la religion catholique, en disposant sans doute de ses propres moyens linguistiques (au moins de la terminologie telle que par exemple *la théologie spirituelle, la théologie dogmatique, la théologie trinitaire, l'hypostase, l'union hypostatique, le dogme, l'appolinarisme, etc.*).

Le sous-code de la religion catholique va aussi comprendre les moyens linguistiques employés dans ses textes sources (la Bible, les textes du magistère de l'Église catholique tels que les encycliques, les documents des conciles, les catéchismes, etc.). Ce sont aussi les moyens linguistiques employés dans la vie pratique de l'Église catholique, par exemple dans la liturgie, dans les contacts quotidiens avec les fidèles, dans les activités caritatives, missionnaires et catéchétiques de l'Église, qui feront partie du sous-code de la religion catholique.

Le langage scientifique, celui de la théologie, ne représente donc qu'une partie, un hyponyme, d'un sous-code délimité à partir d'une interaction sociale. Nous comprenons la langue de spécialité plutôt très proche de langue de science, étant un cas spécial d'un sous-code horizontal ou faisant partie d'un sous-code horizontal.

Une sous-variété de la langue doit contenir des moyens linguistiques particuliers (par exemple des syntagmes *armer la création, affermir la création, fausser le droit, faire triompher le droit, chanter le droit, prendre le droit comme cordeau* particuliers pour la sous-variété biblique ; le dialogue du prêtre et du peuple dans le texte et dans la sous-variété liturgique : *Élevons notre cœur. – Nous le tournons vers le Seigneur* ; des salutations catholiques propres à la sous-variété de la vie pratique religieuse : *Salut et paix ; En union de prières* ; salutations catholiques en langue tchèque : *Chvála Kristu. – Navěky!*).

En accord avec cette approche, il serait moins difficile de parler du sous-code du sport, d'une religion, de l'art ou de l'administration que de parler de langue de spécialité de sport, etc. Par exemple, le sous-code du ballet comprendrait des moyens linguistiques particuliers employés dans les énoncés produits dans des écoles du ballet fréquentées par les amateurs ou par les professionnels, des moyens particuliers employés par les professionnels dans les théâtres, des moyens particuliers employés par les théoriciens de la danse dans les traités académiques, etc. Le sous-code de la diplomatie comprendrait les moyens linguistiques employés dans la pratique diplomatique dans les ambassades et dans les ministères des affaires étrangères, dans le contact quotidien parmi les professionnels de diplomatie, parmi les professionnels et le grand public, les moyens linguistiques employés dans les règlements destinés aux diplomates, les moyens linguistiques employés dans les traités académiques portant sur la diplomatie ainsi que les moyens linguistiques employés dans les articles dans les journaux portant sur les relations internationales, etc.

4. Conclusion

Nous avons vu une esquisse de l'histoire du concept de la langue de spécialité avec des accents différents (l'inventaire du vocabulaire et des moyens syntaxiques particuliers, le texte de spécialité, le locuteur – le spécialiste). Nous avons de même constaté certaines questions et la non-unanimité concernant les concepts de la langue de spécialité : Est-il possible de parler de la langue ou du vocabulaire de spécialité ? Ou du discours des spécialistes ? Comment répartir les langues de spécialité en fonction des disciplines de spécialités ? Au premier plan, le concept du sous-code horizontal semble être très proche du modèle de langue de spécialité en tant que l'inventaire des moyens linguistiques. Il est vrai qu'un vocabulaire spécialisé (et des particularités morpho-syntaxiques) représente le noyau d'un sous-code horizontal. Néanmoins, comme le rappelle le synonyme du terme sous-code, le sous-système, il ne s'agit pas d'un inventaire de moyens linguistiques statiques, mais d'un « organisme vivant », de moyens linguistiques particuliers utilisables dans le « bouillon » du système de la totalité de la langue servant à désigner des thèmes particuliers. Dans le concept du sous-code horizontal l'accent est mis également sur les locuteurs, car Šabršula et Svobodová désignent le sous-code horizontal en tant que sous-code de compétence particulière de spécialité (dans notre approche nous ne limitons pas les locuteurs d'un sous-code horizontal aux professionnels d'une discipline donnée). Le sous-code horizontal n'égale pas des textes de spécialité (Šabršula distingue strictement le sous-code et le texte) mais évidemment il est possible de définir un sous-code uniquement à partir des énoncés, des textes. Dans notre approche nous ne limitons pas l'emploi de certains moyens du sous-code aux textes d'une discipline donnée, néanmoins, nous le soulignons, certains types de textes sont représentatifs pour un sous-code, par exemple la note verbale pour la diplomatie. À la lumière de ces perspectives, le concept du sous-code horizontal est très proche des concepts des langues de spécialité que nous avons rencontrés (par exemple il est presque identique avec le concept de Kocourek (1991 : 40). Le concept du sous-code est même assez proche de l'approche de Gambier, qui pourtant, remet en question la désignation de la *langue* de spécialité (Gambier, 2016 : 2). Vu la distance que certains linguistes gardent par rapport à la désignation *langue* de spécialité (évoquant l'idée d'une langue particulière, à part), la désignation de sous-code ou de sous-système paraît être élégante et appropriée.

D'autres questions concernant le concept des langues de spécialité ont été mentionnées : comment faire la répartition des langues de spécialité, étant donné la complexité des disciplines, des spécialités ? Les langues des sous-disciplines sont-elles des langues de spécialité ? Les langues de loisirs sont-elles des langues de spécialité ? Ne devrait-on pas plus accentuer les critères linguistiques ?

Au lieu de se borner, lors de la répartition des sous-codes horizontaux, aux disciplines des spécialités (ce qui est un sujet problématique et complexe), nous proposons un point de vue plus large – la répartition des sous-codes horizontaux à partir des domaines des interactions sociales institutionnelles. Ainsi, sur l'axe horizontal, nous distinguons les sous-codes du domaine familial, du domaine du savoir et des compétences, du domaine de l'économie, du domaine de la politique et du droit et du domaine de la culture et de la religion. Ainsi, il ne serait pas tellement problématique de réfléchir aux sous-codes d'une religion, d'un loisir, d'un art ou d'une discipline administrative. Le sous-code peut être délimité en parties particulières que nous appelons les sous-variétés. Le critère primordial pour délimiter un sous-code ou une sous-variété est du genre linguistique, c'est l'existence des moyens linguistiques particuliers. La langue de spécialité est dans notre approche plutôt le code scientifique, servant aux descriptions scientifiques d'un domaine

(par exemple l'art, la religion, l'économie, la technique) et faisant souvent partie d'un sous-code horizontal. La langue de spécialité dans notre approche est donc hyponyme du sous-code.¹⁶

Il existe des concepts variés des langues de spécialité. Le concept du sous-code horizontal est plus proche des concepts de langues de spécialité qu'il paraît au premier plan. La désignation du sous-code est très appropriée, néanmoins les concepts des langues de spécialité ont une longue histoire et il ne faut pas les rejeter. De plus, dans le concept de la langue de spécialité, l'accent est actuellement mis, plus que dans le concept du sous-code horizontal, aux compétences cognitives des locuteurs. En revanche, le concept du sous-code horizontal peut aider à résoudre certaines questions qui restent liées aux langues de spécialité. Certaines approches des langues de spécialité et celles du sous-code horizontal sont sur certains points différentes, mais, en conséquence, aussi complémentaires.

16 Selon certaines répartitions, les langues de spécialités sont, elles aussi, réparties en langues théoriques et pratiques, par ex. la langue dans la pratique du traitement industriel des aciers et la langue académique portant sur le traitement des aciers (comparer à Havránek, 1936 ; Roelcke, 1999). Néanmoins, notre approche de la répartition des sous-codes horizontaux est différente et plus générale, basée sur le domaine des interactions sociales.

Bibliographie

- » ANZENBACHER, ARNO (2004). *Křesťanská sociální etika : úvod a principy*. Brno : Centrum pro studium demokracie a kultury.
- » BALLY, Charles (1930). *Traité de stylistique française*. Vol. 1. Paris : Klincksieck.
- » *Catéchisme de l'Église catholique* (1998). Paris : Centurion / Cerf / Fleurus-Mame / Librairie Editrice Vaticane.
- » DESMET, Isabel ; BOUTAYEB, Samy (1993). « Terme et mot : propositions pour la terminologie ». *La banque des mots*. Numéro spécial, pp. 5-32.
- » GALISSON, Robert ; COSTE, Daniel (1976). *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris : Hachette.
- » GAMBIER, Yves (2016). « Des langues de spécialité aux documents multimodaux ». *Pratiques*, 171-172. <http://pratiques.revues.org/3183> [25-11-2017].
- » HAVRÁNEK, Bohuslav (1932). « Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura ». In : Bohuslav HAVRÁNEK ; Miloš WEINGART (éd.). *Spisovná čeština a jazyková kultura*. Praha : Melantrich, pp. 32-84.
- » *InterCorp* (2013, verze 6). <http://www.korpus.cz/intercorp> [29-05-2013].
- » *InterCorp projekt paralelních korpusů Filozofické fakulty Univerzity Karlovy v Praze* (2019). <https://intercorp.korpus.cz> [05-09-2019].
- » KOCOUREK, Rostislav (1991). *La langue française de la technique et de la science : vers une linguistique de la langue savante*. Wiesbaden : Brandstetter.
- » LAVAGNINO, Elisa (2012). « Les langues de spécialité et la variation discursive : une étude contrastive de la réduction des termes complexes ». *Synergies Espagne*, 5, pp. 47-64.
- » LEGRAND GELBER, Régine (1980). « Spécificité sociale du langage humain ». In : Frédéric FRANÇOIS (éd.). *Linguistique*. Paris : Presses Universitaires de France. pp. 38-53.
- » MAREŠ, Petr (2016). « Úvod ». In : Jana HOFFMANOVÁ ; Jiří HOMOLÁČ ; Eliška CHVALOVSKÁ ; Lucie JÍLKOVÁ ; Petr KADERKA ; Petr MAREŠ ; Kamila MRÁZKOVÁ. *Stylistika mluvené a psané češtiny*. Praha : Academia, pp. 11-21.
- » ROELCKE, Thorsten (1999). *Fachsprachen*. Berlin : Erich Schmidt.
- » SAUSSURE, Ferdinand de (2005). *Cours de linguistique Générale*. Genève : Arbre d'or. <https://arbredor.com/ebooks/CoursLinguistique.pdf> [31-05-2019].
- » ŠABRŠULA, Jan ; SVOBODOVÁ, Jitka ; KREJZOVÁ, Anna (1983). *Základy jazykovědy pro romanisty*. Praha : Univerzita Karlova.
- » ŠABRŠULA, Jan (1985). *Substitution, représentation, diaphore*. Praha : Univerzita Karlova.
- » ŠABRŠULA, Jan (2008). *Základy francouzské stylistiky*. Ostrava : Ostravská univerzita v Ostravě.
- » ŽÍDKOVÁ, Pavína (2013). « Termes < endémiques > dans le sous-code langagier de l'Église catholique en français et en tchèque ». *Romanica Olomucensia*, 25.2, pp. 161-173.

Pavína Žídková

Ministerstvo zahraničních věcí ČR

Loretánské nám. 5

118 00 PRAHA 1

République tchèque





Reseñas —

Comptes rendus —

Recensioni



Alicja Kacprzak ; Radka Mudrochová ; Jean-François Sablayrolles (éds.) (2019). *L'emprunt en question(s). Conceptions, Réceptions, traitements lexicographiques.* Lambert-Lucas. 200 pp. ISBN 978-2-35935-230-6.

Paru en 2019 sous la direction d'Alicja Kacprzak, Radka Mudrochová et Jean-François Sablayrolles, l'ouvrage collectif traite de la problématique de l'emprunt. Comme les éditeurs l'indiquent dans la présentation, leur publication s'inscrit dans un prolongement de leurs travaux sur la néologie par emprunt, réalisés précédemment et orientés plus particulièrement vers les analyses concrètes et contrastives de la néologie par emprunt. En revanche, cette fois, une attention particulière est prêtée aux aspects théoriques de l'emprunt, phénomène présent, dans une mesure plus ou moins importante, dans toutes les langues.

En effet, les coauteurs venant de plusieurs pays européens, l'ouvrage permet d'envisager la problématique de l'emprunt non seulement de différents points de vue mais aussi en tenant compte de différents milieux linguistiques : romane, slave, germanique. L'ouvrage est divisé en trois parties, dont la première présente l'emprunt, ses concepts connexes et sa typologie, la deuxième s'occupe de la réception des emprunts alors que la troisième envisage l'emprunt sous l'angle des lexicographes et de la veille néologique.

Dans la première partie intitulée *Emprunt : concepts connexes et typologie*, Jean-François Sablayrolles aborde la notion d'emprunt en tant que telle, soulignant la polysémie de ce terme, ainsi que des phénomènes proches, à savoir le xénisme, le pérégrinisme et le statalisme, en évoquant les conceptions des linguistes qui ont consacré leurs études à cette problématique. John Humbley traite, dans sa contribution, du phénomène de xénisme, analysant différentes définitions du xénisme dans le cadre de la linguistique française. En outre, il encadre le xénisme dans la traductologie et dans les langues spécialisées, mentionnant à titre d'exemple les emprunts terminologiques du domaine des finances.

Alicja Kacprzak mentionne des influences causées par le contact entre les langues et s'occupe de la perception de l'emprunt dans le milieu polonais. De plus, elle présente des typologies de l'emprunt élaborées par plusieurs linguistes polonais. La contribution de Radka Mudrochová s'inscrit

dans le même contexte : elle cherche à dresser une typologie de l'emprunt en linguistique tchèque et présente une définition et une terminologie assez hétérogène de ce domaine.

Anna Bobińska et Andrzej Napieralski donnent un aperçu des tendances dominantes dans le domaine de l'emprunt représentées par des linguistes polonais, en citant plus particulièrement deux linguistes. Tandis que Bogdan Walczak traite l'emprunt sous un aspect socio-historique, montrant la situation de l'emprunt dans différentes périodes historiques, Anna Bochnachowa propose, en revanche, une approche étymologique vis-à-vis de l'emprunt en polonais.

Dans la deuxième partie, portant le titre de *Réception des emprunts*, Giovanni Tallarico s'intéresse aux gallicismes en italien et cherche à proposer un panorama des flux de gallicismes en italien, en y appliquant une approche socioculturelle. Il relève la gallomanie du XVIII^e siècle, le purisme et les idéaux démocratiques au XIX^e siècle et, enfin, le nationalisme italien au XX^e siècle et son impact sur la langue.

Matthieu Pierens présente dans sa contribution les emprunts lexicaux en néerlandais répartis selon les langues et l'attitude des locuteurs face à l'emprunt, surtout en considération du purisme envers les langues prêteuses. En outre, il présente l'attitude des linguistes néerlandais vis-à-vis de l'emprunt, compte tenu de la terminologie dans le domaine de l'emprunt et le classement du lexique en mots indigènes et exogènes.

Jan Lazar s'occupe de la perception de l'emprunt en milieu tchèque et, comme Pierens, il le divise selon l'origine des emprunts (gallicismes, anglicismes, germanismes), décrivant brièvement le contexte historique, les champs sémantiques et l'intégration des emprunts dans la langue tchèque.

Dans la troisième partie, intitulée *Emprunts, lexicographes et veille néologique*, la contribution d'Anna Bochnachowa présente des approches des lexicographes polonais dans la période du XIX^e au XXI^e siècles et analyse la présence des emprunts dans différents dictionnaires polonais.

Enfin, Emmanuel Cartier définit l'emprunt linguistique et s'intéresse aux emprunts en français contemporain repérés dans la plate-forme Néoveille. En outre, il souligne le cycle de vie de l'emprunt (émergence, diffusion, lexicalisation).

Grâce à la variété des auteurs, il est possible de percevoir le phénomène de l'emprunt dans des milieux linguistiques proches (français, italien)

d'une part, ainsi que dans des milieux typologiquement éloignés (tchèque, polonais, néerlandais) d'autre part. Cette variété est, sans aucun doute, un élément enrichissant de l'ouvrage qui permet de percevoir la problématique de l'emprunt dans un contexte plus large. En outre, la publication constitue un cadre théorique pertinent qui pourra trouver ses prolongements dans les recherches ultérieures consacrées à l'emprunt dans différentes langues.

Zuzana Honová
 Université d'Ostrava
 République tchèque
 zuzana.honova@osu.cz

Erla Erlendsdóttir; Emma Martinell; Ingmar Söhrman (eds.) (2017). De América a Europa. Denominaciones de alimentos americanos en lenguas europeas. Madrid-Frankfurt: Iberoamericana-Vervuert. 415 pp. ISBN 978-84-16922-53-6.

De América a Europa: Denominaciones de alimentos americanos en lenguas europeas recoge los trabajos de 23 investigadores. Todos ellos analizan el proceso de incorporación de voces amerindias prehispánicas a las lenguas europeas y todos ellos tienen en común una gran rigurosidad científica. Los editores han escogido para este volumen siete lenguas románicas, siete germánicas, cinco eslavas, dos finoúgricas, el griego y el turco. En las diferentes colaboraciones se han elegido entre tres voces y cinco voces, sumando un total de 19 voces. Las aportaciones ofrecen la fecha de la primera documentación y describen el proceso de integración a nivel ortográfico, fonológico, morfológico y semántico. Incluyen además citas de textos en las que aparecen las palabras y en algunos casos también unidades fraseológicas.

La primera parte del libro la abren tres artículos introductorios. El primero, de Emma Martinell, describe la llegada de productos desconocidos provenientes de América a las mesas europeas y cómo modificaron el modo de alimentación en este continente. Como explica la autora, la situación política de España en el siglo XVI fue decisiva para la difusión de los productos. Lógicamente también América se vio enriquecida con aportaciones europeas: el trigo, el azúcar, la vid, etc. Las nuevas raíces, tubérculos, plantas y frutos fueron descritos en crónicas, herbarios y libros medicinales, pues muchos de ellos encontraron uso medicinal. El

artículo de Antonio Torres describe los procesos de denominación de la nueva realidad americana: adaptación y adopción de voces indígenas, la creación de nuevas formas de base hispánica mediante mecanismos derivativos y compositivos, la explicación, la traducción, etc. Torres ilustra estos procesos a través de la obra de Vázquez de Espinosa y termina con un punto sobre la competencia entre las voces patrimoniales e indígenas a lo largo del tiempo. Erlendsdóttir ofrece una excelente panorámica de los textos principales, sus traducciones, publicación, reediciones e influencia; distribuido previamente por géneros: cartas e informes, relaciones y diarios, crónicas e historias, colecciones de relatos de viajes, otros escritos. Erlendsdóttir concluye que, gracias a las traducciones, algunas denominaciones pasaron a las lenguas europeas y otras fueron desplazadas por términos autóctonos o prestados de otras lenguas.

La segunda parte está dedicada a las lenguas románicas. Enguita analiza tres indoamericanismos: *mate*, *maíz* y *papa-patata*. Además de escribir su incorporación al español, su presencia en crónicas y diccionarios, presenta también textos de actualidad con informaciones curiosas, como por ejemplo que el mayor país importador del *mate* es Siria, la difusión de las tortillas de maíz en Madrid o la gran cantidad de platos que existen en España con patatas. Cala Carvajal estudia las voces *tomàquet*, *blat de moro* y *patata* en catalán. La primera «empieza a aparecer en los tratados culinarios de cocina, especialmente en los monasterios, tras el retorno de los frailes misioneros en América» (p. 91). El autor menciona sus variantes dialectales y los sentidos figurados con que se emplea. La segunda, *blat de moro*, asocia el producto con lo árabe, lo cual es muestra de su exotismo. En el caso de *patata* Cala Carvajal menciona algunas locuciones. Losada y Vázquez Diéguez se ocupan de *coca*, *goiaba* (*guayaba*) y *maïs* en portugués, aunque también aprovechan para hacer un breve excursus sobre *ananás* y *mandioca*. Gómez-Geraud se encarga de la voz *tomate*, que al principio los franceses tradujeron del italiano como *pommes dorées* y que hasta el siglo XVIII no adoptó su forma actual de *maïs*, pasando antes por una gran multiplicidad de grafías (*maíz*, *maizi*, *mahiz*, *mahis*, *maix*, *mayz*, etc.), de *cacao*, que a finales del siglo XVI ya había «entrado en los *habitus* del viejo mundo» (p. 127), y *chocolate*, mencionado ya por la marquesa de Sévigné en su correspondencia y en otros muchos documentos del siglo XVII. Formisano se ocupa de

tres americanismos que pasaron al italiano: *maíz*, *cacao* y *chocolate*, los tres transmitidos tanto por el discurso oral y la experiencia directa de testigos italianos contemporáneos, como por la traducción temprana de muchas crónicas. Mereu se centra en las denominaciones dialectales de tres plantas de origen americano en Cerdeña la pápa, el mahiz y el tomatl. Además del sardo, lengua principalmente hablada, en la isla se hablan cuatro variedades alógenas, razón por la cual la autora presenta los términos analizados también en tabarchino, sassarese y gallurese. Fontana y Söhrman estudian las voces *tomatá*, *cacao*, *avocado*, *batat* y *cartof* (esta última del alemán) y *porumb* (con el significado de «maíz», del latín vulgar). La situación de este país resulta muy interesante, pues mientras en Transilvania se hablaba húngaro y alemán, en los otros dos principados se hablaban junto al rumano el eslavo antiguo y el griego. Además de eso, el rumano consta de cuatro dialectos.

La tercera parte de libro está destinada a las lenguas germánicas. Weidenbusch subraya la importancia de los libros de botánica, los tratados medicinales y de agricultura, así como de las obras literarias y los libros de cocina. Sin embargo, hasta el siglo XX la escritura estaba vedada a la clase culta. Por eso, como indica el autor «la penetración de una palabra en el léxico común del alemán está ligada a la difusión de la planta o del producto mismo» (p. 190). Weidenbusch analiza las voces *maíz*, *chili* –documentada apenas en el siglo XX– y *schokolade*. Con De Jonge pasamos a las denominaciones holandesas de *chocolate*, *tomate*, *maíz* y tres préstamos pertenecientes al campo de la gastronomía mexicana: *tortilla*, *taco* y *nacho*. La integración de los americanismos se refleja en algunas expresiones como *tiene una patata en la garganta*, para expresar que una persona «habla de manera muy cursi». La siguiente contribución corre a cargo de Littikhuizen, quien describe el viaje al inglés de las voces *guayaba*, *aguacate* y *papaya*. La inseguridad ortográfica al pasar las voces indoamericanas al español escrito y de ahí a las traducciones a otros idiomas, provocó también variedades gráficas en dichas lenguas, como bien muestra Littikhuizen para el inglés. Este autor menciona además las variantes empleadas en Jamaica, Bahamas, la India o Estados Unidos. El marco geográfico que asume Erlensdóttir es sin duda amplio: Dinamarca, Islandia, Noruega y Suecia; y las voces estudiadas son *maíz*, *patata* y *tomate*. Como indica el autor, en las lenguas nórdicas se percibe en muchos casos tanto

la intermediación del alemán, como su influencia. A veces también funcionaron como lenguas vehículo el inglés y el francés, u otra lengua nórdica.

La cuarta parte, las lenguas eslavas, se abre con un artículo de Kiuchukova-Petrinska sobre la llegada de tres préstamos al búlgaro, cuyas vías de penetración fueron: para *cacao*: italiano → turco, griego → búlgaro; para *tomate*: español → francés → búlgaro; y para *patata*: español → holandés (o alemán) → ruso → búlgaro. En los tres casos se trata de préstamos del siglo XIX. Buzek y Ďaďová se ocupan de los nahuatlismos *chocolate*, *cacao* y *chile*, en checo y eslovaco. Los dos autores subrayan que generalmente los préstamos se han adaptado a las normas de ambas lenguas de acogida y que en su mayoría, estrictamente hablando, se trata de germanismos y anglicismos. Aunque, como muestran Buzek y Ďaďová, las voces se pueden documentar desde antiguo (con excepción de *chile*), su arraigo es posterior. Chrobak analiza la voz *chocolate* en sus múltiples formas hasta el siglo XIX, *kukurirydza* («maíz») de origen turco, *ziemniak* («patata») y sus numerosas variedades dialectales (no sorprende, pues Polonia se encuentra entre los diez primeros países productores de papa), y *pomidor* («tomate») del italiano. Ninguna de estas realidades tiene una denominación indoamericana. Kóreneva describe la denominación de algunos alimentos americanos en ruso y señala que pasaron a través del francés o del alemán. El estudio de Kóreneva es lexicográfico. La autora ofrece las informaciones que contienen diversos diccionarios sobre las voces *cacao*, *tomate* y *chocolate*, y las contrasta con otras informaciones pertenecientes al Corpus de la Lengua Moderna Rusa.

La quinta y sexta parte son las más breves, con estudios sobre las lenguas indoeuropeas y finougrias. Villar diserta sobre la llegada de la patata y el tomate a Grecia en las primeras décadas del siglo XIX y la comercialización del chocolate a mediados del mismo siglo, es decir, cuando se estaba formando el Nuevo Estado Griego. Entre las muchas curiosidades que comenta la autora, una de ellas es que el autor de *La isla del tesoro*, Robert L. Stevenson, colaboró directamente en los primeros pasos de la introducción del cultivo de la patata. Otra, unida a la historia del chocolate en Grecia, es la pastelería que abrió en 1845 Spyridonas Pavlidis y que hizo famoso este producto en el país. En la siguiente contribución, Karavar escoge las voces *kakao*, *cokolata*, *misir* y *domates*, donde otras lenguas han servido de transmisoras (italiano, francés, inglés), pues los alimentos llegaban de América al Imperio

otomano a través de Francia, Italia, Grecia y Egipto. Rószavári habla de del *chocolate*, *cacao* y *aguacate* en húngaro. También aquí encontramos la mediación del francés y alemán. En Hungría la llegada del chocolate se asocia a la llegada de artesanos italianos del siglo XVIII, ya que hasta entonces solo se utilizaba con efectos medicinales y solo los boticarios lo fabricaban para este fin. Granvik cierra el volumen con un artículo sobre las voces *avokado*, *suklaa* (<chocolate>) y *mate* en finés. La oficialización del finés junto al sueco a mediados del siglo XIX contribuyó a su estandarización. El camino de llegada difiere en cada una de las voces: *chocolate* por mediación del sueco, *aguacate* a través del inglés y *mate* probablemente de modo directo.

El libro se cierra con dos apéndices, uno con 17 voces indoamericanas en 23 lenguas europeas y otro con un mapa con la voz *cacao* en las diversas lenguas de Europa.

Los artículos están sujetos a una estructura propuesta por los editores (historia, contexto lingüístico, papel de la traducción, primeras documentaciones, adaptación morfológica, lenguas transmisoras, palabras compuestas y derivadas a partir de voces indoamericanas, unidades fraseológicas, curiosidades, variantes dialectológicas, etc.), que tiene como fin conseguir cierta homogeneidad y a la que se acoplan los autores con flexibilidad. En las contribuciones, los textos que aparecen en otras lenguas cuentan todos con traducción al español, lo cual es de agradecer.

Además del alto nivel de los investigadores y el esfuerzo por atenerse a las orientaciones, la información que contiene *De América a Europa, denominaciones de alimentos americanos en lenguas europeas* permite tener una visión panorámica sumamente interesante. El resultado final es un volumen de un valor científico admirable.

Beatriz Gómez-Pablos

Universidad Comenius de Bratislava
Eslovaquia
gomezpablos@fedu.uniba.sk

Mónica Sánchez Presa (2018). *El lenguaje académico en el entorno universitario*.

Bratislava: Univerzita Komenského. 121 pp. ISBN 978-80-223-4656-6.

El manual de Sánchez Presa se dirige principalmente a universitarios eslovacos que se disponen a escribir su trabajo de fin de grado y de fin de máster; pero como es lógico, también resultará práctico

a profesores que dirijan dichos trabajos y quieran orientar a sus estudiantes. Es cierto que en los últimos años se han publicado numerosos libros sobre el tema, pero el mérito de nuestra autora consiste sobre todo en haber sabido condensar y transmitir de forma clara, por no decir transparente y precisa, toda la información necesaria. Sánchez Presa ofrece además en cada capítulo una serie de actividades con el fin de comprobar si el lector ha comprendido las explicaciones y las sabe aplicar en su situación real. Este es otro de los valores añadidos del manual, su carácter pedagógico y didáctico.

El lenguaje académico en el entorno universitario se divide en seis capítulos. En el primero de ellos se define el discurso académico como «el código oral y escrito que emplean los integrantes de la comunidad académica (profesores, estudiantes o investigadores) para dirigirse a otros integrantes de esta comunidad» (p. 7). La autora describe las características de dicho discurso (coherencia, cohesión, adecuación y corrección) y las modalidades de texto que suelen diferenciar los lingüistas –descriptivos, narrativos, dialogados expositivos, argumentativos–, a la vez que subraya que las dos últimas son las más comunes en los textos académicos. Entre las cualidades estilísticas destaca la claridad, la objetividad, la precisión, el rigor, la universalidad y la intertextualidad. Otro punto que trata aquí son los principales tipos de texto académico; entre los escritos: el artículo, el resumen, la reseña y el trabajo académico; entre los orales: la ponencia, el debate en una mesa redonda y la clase magistral. En un tercer apartado expone las características y la tipología de los trabajos académicos, que es el tema en el que se centra el manual.

El segundo capítulo se titula los «Rasgos del lenguaje académico». La autora se ocupa aquí en primer lugar del nivel ortotipográfico, es decir, el uso de los signos de puntuación, de las abreviaturas (en concreto las abreviaturas empleadas en los trabajos de investigación) y el uso de la cursiva; todo ello ilustrado con varios ejemplos. En segundo lugar, Sánchez Presa escoge algunos aspectos del nivel morfosintáctico que favorecen la claridad, precisión y objetividad en los escritos académicos, a saber: el uso de la nominalización, el uso de sustantivos abstractos como sujeto, el uso de adjetivos especificativos, el uso de recursos atenuadores, el uso de la despersonalización y de la impersonalidad, el uso de tiempos verbales concretos y el uso de oraciones simples. El tercer nivel tratado por la autora es el nivel léxico-semántico. Subraya la

importancia de emplear léxico especializado y palabras inequívocas, además de aconsejar en general brevedad y sencillez en el lenguaje.

El tercer capítulo describe el proceso de elaboración del trabajo académico, en el que Sánchez Presa distingue cuatro fases: planificación (determinación del tema, delimitación, objetivos, gestión del tiempo, extensión del trabajo, fuentes de información), composición (redacción de los párrafos y mecanismos de cohesión), edición (diseño de la página, numeración, interlineado, tipo y tamaño de la letra, etc.) y revisión. Este capítulo desciende a detalles prácticos para el alumno y ofrece numerosas expresiones que le pueden ayudar en la redacción del trabajo. Son también abundantes los ejercicios que propone para que el estudiante aprenda a prestar atención (sobre todo en el momento de la revisión).

El cuarto capítulo supone una ayuda directa para el universitario, pues la autora, por así decirlo, lo toma de la mano y va diseñando con él cada una de las partes que conforman el trabajo de fin de grado o de fin de máster: portada, índice, resumen y palabras clave, lista de abreviaturas, introducción, cuerpo del trabajo, conclusiones, apéndices y bibliografía.

El quinto capítulo, «El trabajo con las fuentes», se ocupa de las citas y la bibliografía según la norma ISO 690. Al hablar de las citas, la autora considera las citas directas, las indirectas, las interpuestas y las traducidas. El apartado de la bibliografía es más extenso por las dificultades y numerosos matices que puede presentar (diferencias a la hora de escribir la bibliografía de una tesis doctoral, un artículo de revista, una página web, un mensaje electrónico, etc.).

El sexto capítulo es, en cierto sentido, más específico del ámbito eslovaco, pues la Universidad exige una defensa oral de los trabajos de fin de grado y de máster. Por esta razón, Sánchez Presa proporciona un repertorio de recomendaciones prácticas para allanar al alumno la tarea de exponer y defender su trabajo con éxito.

El lenguaje académico en el entorno universitario es un libro de fácil manejo, por su estructura clara y su lenguaje llano y asequible a cualquiera. Se trata de un manual práctico, que consigue con creces su cometido. A nuestro modo de ver muy recomendable para estudiantes y docentes.

Beatriz Gómez-Pablos

Universidad Comenius de Bratislava
Eslovaquia

gomezpablos@fedu.uniba.sk

Stanley G. Payne (2019). *La Revolución española 1936–1939. Un estudio sobre la singularidad de la guerra civil*. Barcelona: Espasa. 387 pp. ISBN 978-84-670-5533-7.

Cuando, en su momento, se anunció la próxima aparición de un nuevo libro de Stanley G. Payne, se generaron enormes expectativas. No es de extrañar, ya que el historiador estadounidense representa, a día de hoy, una de las más importantes figuras de la historiografía actual. Ha dedicado una gran parte de su vida a estudiar el pasado español, más concretamente, su guerra civil y la posterior dictadura franquista. Cuando, por fin, apareció el texto, pronto los reseñadores se dieron cuenta de que se trataba de uno de los más rigurosos estudios respecto a la segunda república española y la guerra civil de la actualidad. El historiador estadounidense cuenta en su haber con un número considerable de obras historiográficas sobre el tema y sus textos destacan no solo por la rigurosidad de su oficio sino, y sobre todo, por la desmitificación de algunas épocas de la historia española moderna. De entre su vasta bibliografía citemos al menos sus tres últimas obras: *El camino al 18 de julio: la erosión de la democracia en España*, del año 2016; *Niceto Alcalá-Zamora: el fracaso de la República conservadora*, del mismo año y, por último, *En defensa de España: desmontando mitos y leyendas negras*, de 2017. Estos tres textos se enmarcan precisamente en la línea de la desmitificación de la época de la Segunda República, que en la actualidad es venerada como si fuera una época sagrada en la historia de España.

En nuestra breve nota de lectura queremos destacar algunos puntos de vista nuevos que aportó el historiador americano y que, por motivos puramente políticos y de propaganda actuales, casi no se toman en consideración. Payne postula que la segunda república española fue un prelude preparativo para una próxima revolución socialista. Lejos de ser un modelo de convivencia democrática, representó más bien un período de una bulliosa radicalización de representantes políticos de la sociedad española, sobre todo, los de izquierda. Prueba Payne que el sector moderado tanto de derechas como de izquierdas se fue reduciendo con el paso del tiempo y que, desde la insurrección revolucionaria de 1934, los partidos de izquierdas – sobre todo la facción radical del Partido Socialista Obrero Español – hicieron todo lo posible para que estallara una revolución socialista que diera lugar a una nueva utopía colectiva. No obstante, el carác-

ter de la utopía en cuestión era diferente, según qué partido: mientras que los comunistas optaban por una «república de nuevo tipo» (p. 88), como una especie de fase transitoria entre la democracia y un régimen popular comunista –lo cual en vista del desarrollo de la guerra civil resulta paradójico, teniendo en cuenta que «en 1936, el PCE fue el único movimiento revolucionario español que desaconsejó con contundencia la táctica de la violencia revolucionaria y la guerra civil abiertas» (p. 67)–, los mucho más numerosos y poderosos socialistas preferían una revolución de tipo bolchevique para desmontar las instituciones estatales e implantar un régimen socialista, con lo cual coincidían parcialmente con los anarquistas, aunque el sustrato ideológico fuera diferente. Sorprende el hecho de que el PSOE aceptase participar en la creación del Frente Popular a principios de 1936 solo con la condición de no formar «nunca un gobierno burgués» (p. 49). Un papel clave en la revolución de izquierdas lo jugó Manuel Azaña con su particular «utopía jacobina» (p. 51), la cual rechazaba cualquier participación de sectores más conservadores o simplemente de derechas en la escena política española, que ya distaba mucho de ser una democracia. «Su rechazo de una democracia liberal y tolerante, con reglas iguales para todos, a favor del radicalismo y la polarización exclusivista coincidió con una movilización de masas que agravó las consecuencias del sectarismo» (p. 50), dice Payne. Por considerar «suya» la república, aceptó las exigencias de los comunistas y socialistas de ilegalizar paulatina pero efectivamente los partidos de derechas e impedir así un juego democrático de partidos tal y como se entiende desde la creación de la democracia moderna en EE. UU. Es sorprendente que a pesar de ello hoy en día se considere a Azaña «como representante máximo de una República democrática» (p. 51), lo cual prueba un trabajo bien hecho por parte de la propaganda izquierdista.

El grueso de la publicación está dedicado a la guerra civil española, que está vista como una revolución socialista y marxista, tal y como reza ya el título de la obra. Una especial atención la dedica Payne al carácter antirreligioso y anticatólico de la actuación de los sectores izquierdistas, lo que, en su opinión, fue determinante en la derrota final de los republicanos. El odio de la izquierda española a la religión no partía de una posición privilegiada de la Iglesia católica –ya que esta llevaba cinco años separada del Estado y había perdido gran parte de su influencia de antaño–, sino que provenía de las

mismas convicciones que podíamos observar en la Revolución francesa de finales del siglo XVIII. La Iglesia católica en España perdió mucha influencia ya con la aprobación de la constitución de 1876, que limitó considerablemente su poder y su vinculación con el Estado, aunque todavía se mantenía firme sobre todo en el campo de la educación. Los republicanos «estaban convencidos de que la Iglesia era el baluarte cultural y espiritual del orden tradicional y que el clero, los edificios eclesiásticos y sus principales partidarios eran encarnaciones tanto simbólicas como tangibles de ese orden» (p. 133). Para que la revolución socialista prosperara era necesario reemplazar esta antigua religión por una nueva –de corte laico, como el jacobinismo, el anarquismo o el marxismo-leninismo– lo cual dio lugar a redadas, quemas de conventos e iglesias y ataques contra el personal eclesiástico. No es exagerado decir que el clero fue destinado al exterminio. Un total de 7.000 religiosos fueron asesinados o ejecutados en unos pocos meses nada más estallar la guerra civil, aunque ya en la época republicana encontramos precedentes como la masacre de los seminaristas y sacerdotes en Asturias durante la insurrección de 1934. Sin embargo, debido al carácter antirreligioso de la izquierda, al finalizar la Guerra Civil, como afirma Payne, «en muchos sentidos la Iglesia recuperó una posición más ventajosa que la que había tenido en tiempos de Alfonso XIII» (p. 143).

Quizá, debido a la actual situación en Cataluña, Stanley G. Payne dedica un capítulo entero a la actuación de los representantes del nacionalismo catalán y vasco durante la guerra. La denomina la «disidencia transversal» (p. 261), porque al lado de diferencias ideológicas que repercutían en las relaciones entre los principales partidos revolucionarios –PCE, PSOE, FAI-CNT, POUM– existía otra que representaban los intereses particulares de los nacionalistas vascos y catalanes que se sumaron a la causa revolucionaria. Ya en 1932 el gobierno republicano otorgó una amplia autonomía a Cataluña que, sin embargo, participó en la insurrección revolucionaria de 1934. En este lugar cabe destacar que muchos personajes de la vida política y social catalana se decantaron por el bando franquista y que el futuro dictador supo recompensar a estos sectores nacionalistas durante el posterior régimen. «En el Ejército nacional se formaron batallones de voluntarios catalanes y se calcula que, aproximadamente, 40.000 jóvenes huyeron de la región para presentarse como voluntarios en las fuerzas de Franco» (p. 262). De todas maneras, existía una

enorme división también entre los sectores catalanistas de la sociedad. Mientras que Companys «se decantó por crear una alianza con la revolución, autorizándola y fomentándola mediante la formación de un nuevo organismo de milicias revolucionarias catalanas oficiales, el Comité Central de Milicias Antifascistas» –que a los pocos meses de su creación asesinó a casi 6.000 personas– (p. 263), la CNT creó su propio gobierno revolucionario, el Consejo de Aragón. Tanto la Generalitat como el ilegal gobierno anarquista hicieron todo lo posible para que fueran virtualmente independientes de Madrid; hasta acuñaron su propia moneda y dictaron sus propias leyes (p. 264). En el caso del nacionalismo vasco, la situación era un poco diferente. «Los nacionalistas de Álava y Navarra se alienaron con los carlistas y los nacionales sublevados, cuyo nuevo Gobierno reconocía ciertos derechos de autogobierno en estas dos provincias» (p. 267). Por otro lado, el PNV hizo tratos tanto con los nacionales como con los republicanos buscando obtener ventajas de ambos bandos, mientras que en Vizcaya y Guipúzcoa los peneuvistas apoyaron resueltamente a la República. Hay que destacar que «la historiografía vasquista ha desarrollado el mito del oasis vasco, la única parte de la zona republicana no dominada por la revolución y el terror» (p. 270), pero no es del todo cierto. Las dos provincias leales a la República sufrieron saqueos, pillajes y quemas de iglesias y conventos propios de otras zonas bajo el mando republicano.

Para un lector checo resulta sorprendente el papel que jugó el acuerdo de Munich, firmado en otoño de 1938 por Alemania, Italia, Gran Bretaña y Francia, ya que representó el fin de las esperanzas que los republicanos guardaban sobre la posible intervención de las democracias occidentales a favor de la causa republicana. Para tal fin, desde el mismo comienzo de la guerra o incluso antes, esta se venía representando como una lucha entre la democracia y el fascismo, lo que era absolutamente falso y respondía solo a fines propagandísticos. Tanto en la literatura checoslovaca de la época como en los documentos periodísticos encontramos un sinfín de textos que evidencian la eficacia de dicha propaganda, cuyo reflejo vemos en el lema «En Madrid luchamos por Praga», difundido, sobre todo, entre los interbrigadistas checoslovacos.

En todo caso, el capítulo que más interés ha generado es el que se titula «La manipulación política de la Guerra Civil en el siglo XXI» que representa una especie de epílogo de la obra. En él, Payne

hace un repaso crítico de la actual percepción de la Segunda República y la Guerra Civil en España. Pone de relieve el carácter sectario y ahistórico de algunas actuaciones de los gobiernos democráticos –destaca el de Rodríguez Zapatero– que deliberadamente tergiversaron la historia a favor de una visión unilateral del conflicto. Mientras que la generación de la Transición todavía guardaba en una memoria colectiva el conflicto, la generación posterior empezó a emplear la historia como un arma política. Esta tendencia no es única en España, sino que se puede englobar en el contexto de toda la civilización occidental y que pone énfasis en el victimismo como un concepto absolutamente fundamental en la doctrina de la corrección política. La Historia se ha empezado a ver como una «crónica de victimización» (p. 372), lo cual hace de ella una «narración de opresión» (p. 373).

Ya en otro texto nuestro –en un estudio titulado «Algunas observaciones sobre la recepción crítica de la tal llamada novela de la memoria histórica en España» (MLČOCH, Jan (2018). In: Liana Hotařová (ed.). *Pasión por el hispanismo III*. Liberec: Universidad Técnica de Liberec, pp. 151–162)– destacamos la parcialidad de la ley sectaria que popularmente se conoce como Ley de la Memoria Histórica (2007) y de la propuesta socialista de su modificación, presentada en el año 2017. Estas normas prácticamente impiden un estudio riguroso e historiográfico de la contienda y de la dictadura posterior, lo cual consideramos peligroso para la libertad de expresión y, al fin y al cabo, para la democracia occidental. Estas opiniones son ahora confirmadas por un estudio historiográfico de uno de los más grandes expertos en el tema.

Sin duda alguna, el texto que reseñamos constituye una valiosa y muy atrevida contribución a los estudios sobre la guerra civil española y sus antecedentes, destacando el carácter desmitificador de la obra, aspecto tan necesario en nuestra época, en la cual –de nuevo– está en peligro la libertad de expresión.

Jan Mlčoch

Universidad de Ostrava

República Checa

jan.mlcoch@osu.cz





Crónica —

Cronique —

Cronaca



ANNIVERSAIRE DE JANA PAVLISKOVÁ (*1949)

Madame Jana Pavlisková, linguiste, enseignante universitaire et première directrice du Département d'études romanes de la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava, a fêté, cette année, son soixante-dixième anniversaire.

Jana Pavlisková, née le 15 septembre 1949, a, depuis ses études secondaires, toujours montré un vif intérêt pour les langues romanes. Après l'obtention de son baccalauréat, elle a poursuivi ses études à la Faculté des Lettres de l'Université Charles à Prague, où elle a étudié la langue et la littérature françaises ainsi la langue et la littérature italiennes. À la fin de ses études universitaires en 1975, elle a travaillé principalement comme professeur de français. En 1992, elle a été engagée à la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava pour contribuer à la fondation du Département d'études romanes et, dans le même temps, pour devenir sa première directrice. Grâce à elle, le nouveau Département a pu se développer dans les premières années de son existence. En 2001, Jana Pavlisková a soutenu sa thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université Charles sous la direction du professeur Jan Šabršula qui l'a beaucoup inspirée dans ses études tout comme dans son travail scientifique. Au cours de sa carrière universitaire, elle a publié un grand nombre d'articles, d'études, de compte-rendus et une monographie intitulée *L'Infinitif et ses fonctions en français contemporain*, parue à Ostrava en 2006. Dans ses nombreuses publications, elle s'est particulièrement intéressée à la morphologie du verbe français. Bien qu'ayant axé ses recherches en priorité sur l'infinitif, elle a, aussi, prêté une attention particulière, entre autres, aux formations prémorphologiques exprimant l'ordre de procès en français, aux périphrases modales formées à partir de l'infinitif, aux périphrases prémorphologiques et leurs alternances avec les formes verbales simples, etc. Jusqu'à son départ en retraite en 2010, elle a formé de nombreux étudiants de français et a dirigé des dizaines de mémoires, orientés principalement sur la problématique du système verbal français. Jana Pavlisková a, par son travail, contribué considérablement aux recherches dans la linguistique française.

Zuzana Honová
 Université d'Ostrava
 zuzana.honova@osu.cz

